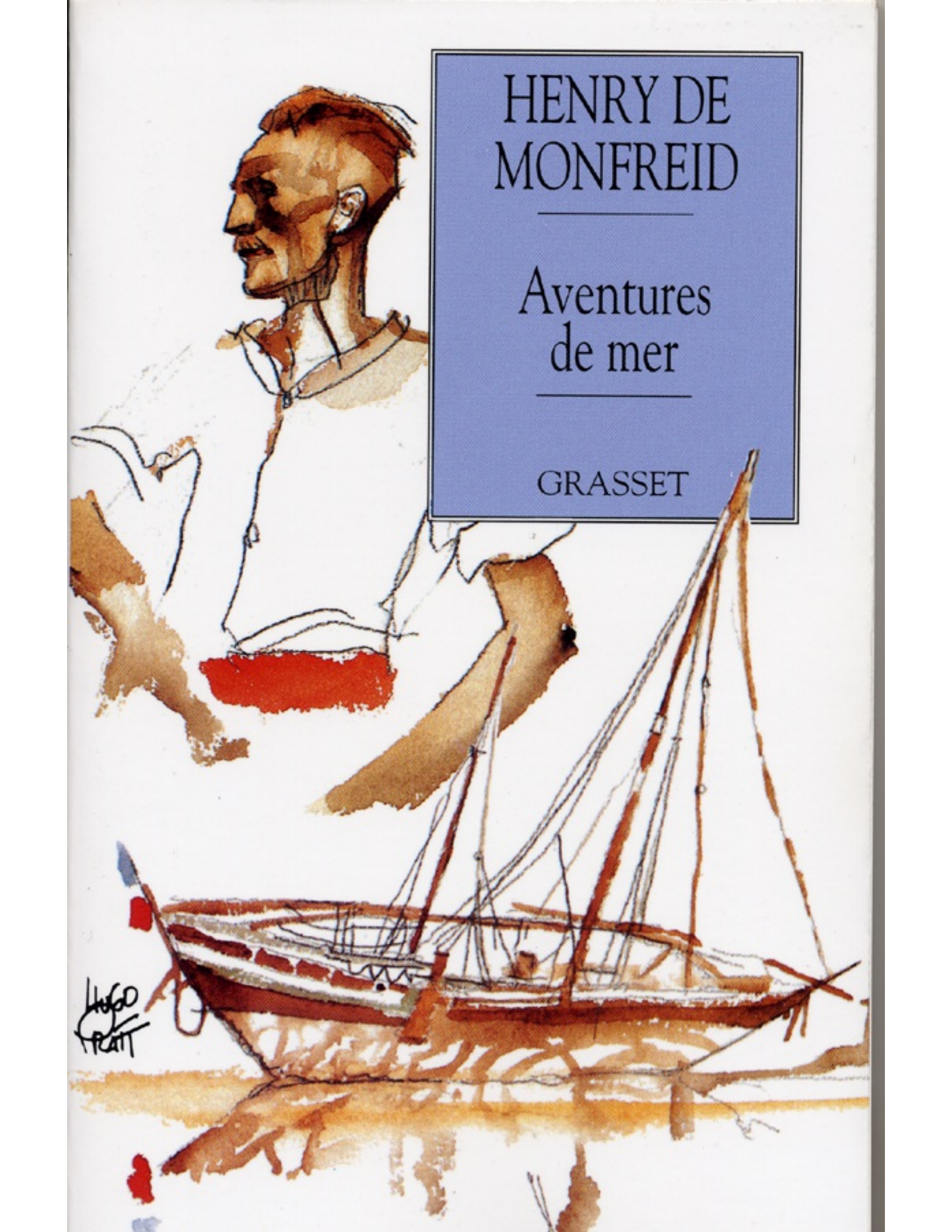


A watercolor illustration on a book cover. In the upper left, a man is shown from the chest up in profile, facing left. He has a mustache and is wearing a white shirt with a red band across his chest. Below him, a three-masted sailing ship is depicted on the water, also facing left. The water is rendered with horizontal brushstrokes in shades of brown and orange. The entire illustration is done in a loose, expressive watercolor style.

HENRY DE
MONFREID

Aventures
de mer

GRASSET

Hugo
Pratt

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Du même auteur dans la collection LECTURES ET AVENTURES](#)

[DESILLUSION](#)

[I - DE MASSAQUA AUX FARZAN](#)

[II - LE BANC DE FABZAN](#)

[III - H. M. S.](#)

[IV - ALI SAID](#)

[V - LA BARQUE DES NAUFRAGEURS](#)

[VI - LE PILLAGE](#)

[VII - UN COUP DE CANON](#)

[VIII - LE NACOUDA AVEUGLE](#)

[IX - LA ROUTE DE L'ESCLAVAGE](#)

[X - L'EUNUQUE](#)

[XI - L'EVASION](#)

[XII - LA NOYADE](#)

[XIII - SALIM MONTI](#)

[XIV - LE BLOCUS](#)

[XV - LA CAPTURE](#)

[XVI - PERIM](#)

[XVII - LE COFFRE-FORT](#)

[XVIII - A LA NAGE](#)

[XIX - OBOCK](#)

XX - LE MYSTERE D'ADEN

XXI - A LA RECHERCHE D'ABDI

XXII - LA CASEMATE

XXIII - ADJI L'ESPION

XXIV - JE TRAVAILLE POUR L'AMIRAUTE

XXV - LA FLECHE EMPOISONNEE

XXVI - LES GOUREZAS

XXVII - VOYAGE D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI

XXVIII - LA NAISSANCE DU NAVIRE

XXIX - LA MORT DU NAVIRE

XXX - LE CAMP DES NAUFRAGES

XXXI - LE SCAPHANDRE

XXXII - CONTRE-ESPIONNAGE

XXXIII - LE MINTO

XXXIV - BERBERAH

XXXV - UN BIEN BON JEUNE HOMME

© *Éditions Bernard Grasset, 1932.*
978-2-246-02699-0

Du même auteur dans la collection LECTURES ET AVENTURES

- n° 1 - Les Secrets de la mer Rouge
- n° 2 - Abdi, l'homme à la main coupée
- n° 3 - Aventures de mer
- n° 4 - L'Enfant sauvage
- n° 5 - La Croisière du hachich
- n° 6 - Le Cimetière des éléphants
- n° 7 - La Cargaison enchantée
- n° 8 - L'Esclave du batteur d'or
- n° 9 - Les Deux Frères
- n°10 - Le Dragon de Cheik Hussen
- n°11 - Le Lépreux
- n°12 - Pilleurs d'épaves
- n°13 - Le Drame éthiopien
- n°14 - Légende de Madjélis et *autres* contes
- n° 15 - L'Homme sorti de la mer
- n°16 - Du Harrar au Kenya
- if 17 - Karembo
- n° 18 - Djalila ou la revanche de Karembo
- n° 19 - La Poursuite du Kaïpan

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

DESILLUSION

Voilà six jours que le paquebot a quitté Djibouti¹.

La Méditerranée est verdâtre, sous un ciel de pluie; le vent est froid et souffle une humidité pénétrante.

Le soleil meurt à mesure que nous avançons vers le nord.

Les Malgaches, au milieu desquels on m'a parqué, deviennent taciturnes comme des bêtes malades; ils se massent dans les coins abrités. Que vont faire ces malheureux dans la neige et la boue des tranchées ?

Je vois passer, dans leurs regards nostalgiques, les images de la vie simple qu'ils ont quittée. Ils essaient cependant de lutter contre cette lourde angoisse qui monte en eux, tandis que les jours deviennent plus courts et que le soleil s'éloigne : ils chantent.

Ils chantent en chœur, avec des voix sourdes, les yeux perdus et fixes comme ceux des hallucinés qui semblent « regarder en dedans car les choses qu'ils évoquent sont en eux : c'est le village aux huttes de roseau tout zébré de l'ombre légère des cocotiers; c'est la rizière verdoyante dans la fraîcheur claire des sources, c'est la nuit sereine emplie de cette clameur immense des grenouilles qui se tait et paraît s'ouvrir devant le voyageur comme une route de silence.

J'écoute monter de l'entrepont ces mélopées tristes comme des chants de mort, et, dans la pénombre de cette batterie malodorante, où deux cents hommes pleurent sans le savoir leur liberté perdue, toute la mer Rouge flamboie avec ses îles d'or et ses récifs d'émeraudes... J'ai oublié les infamies, je n'ai plus que de la pitié pour ceux qui furent les plus acharnés contre moi.

La splendeur de la mer, du désert, de toutes ces solitudes, emplit maintenant mon âme. L'amertume, les rancœurs sont anéanties par le souvenir de ces choses éternelles. Je l'emporte dans mon cœur, ce précieux souvenir, seul trésor que m'ait laissé ma vie de liberté et de luttes sans haine contre les éléments. Il éclairera les nuits les plus sombres et me donnera l'oubli des plus grandes détresses.

Mais la guerre, c'est encore la plus grande aventure.

Un espoir nouveau chasse mes regrets, et je laisse le sillage serpenter sur la mer glauque pour contempler l'étrave tailler les vagues vers la France.

Hélas! quelle désillusion! Soldat de deuxième classe je suis un matricule, un objet. Obéir sans comprendre, agir sans penser! Je voudrais que l'on me tue tout de suite... Une terrible affection pulmonaire me met hors de service après quelques mois. Je suis réformé pour la deuxième fois.

Je demande à être employé à la chasse des sous-marins. Ce n'est pas possible. Je me heurte à des routines, à des administrations, à des secrétaires embusqués, élégants et stupides.

Je suis pourtant bon à quelque chose, bien que les godillots me blessent les pieds et que le froid me tue!

On m'offre alors une place dans un bureau, auprès d'un poêle en fonte toujours rouge, dans un local éclairé au gaz, même à midi. – Non, je n'ai pas eu le courage...

Alors je suis reparti pour la mer Rouge, car j'avais eu une idée.

La culture perlière, dès 1910, faisait déjà beaucoup parler d'elle, et je suivais avec intérêt ces recherches. Passionné de la mer, fatigué du négoce des cuirs en Abyssinie, je me fixai à Djibouti pour y mettre quelques idées en pratique.

Mais les tracasseries administratives qui m'accablèrent bientôt réduisirent à peu près à néant tous mes travaux. Je dus partir à la recherche d'un coin de mer Rouge plus solitaire pour travailler en paix et vivre à ma guise. Je fus séduit par les îles Farzan, alors sous la domination turque. C'est un long archipel répandant ses deux cents et quelques îles sur un banc de corail de deux cent cinquante kilomètres parallèle à la côte. Là, des milliers de barques indigènes pêchent la perle et la nacre. Chaque année, environ deux millions de livres sterling de ces produits sont vendus à Aden, à Bombay et à Massaoua.

Une grande île, ou plutôt deux îles séparées par un mince bras de mer (Farzan Kébir et Farzan Zékir) sont comme la capitale de cet archipel.

Longues de vingt kilomètres, sur dix de large, elles sont couvertes d'une végétation suffisante pour nourrir de nombreux troupeaux de chèvres et d'ânes sauvages.

Une importante source de pétrole émerge à marée basse dans la partie sud des îles. Pour l'instant, cette source n'est utilisée que par les naturels, qui recueillent le naphte pour enduire leurs barques. En 1910, une compagnie allemande fit des forages qui amenèrent un grand débit de liquide, et l'analyse révéla qu'il s'agissait de la même nappe pétrolifère exploitée en Egypte. Ces îles étaient turques au moment de la guerre avec l'Italie, en 1910. Les Allemands déguerpirent, mais, au préalable, ils aveuglèrent les forages en y coulant du plomb.

C'est dans cet état que je les trouvai en 1913.

Au point de vue politique, ces îles, en face de l'Arabie, sont précieuses comme base d'occupation très sûre. C'est là, le Yémen (Arabie Heureuse), où nous avons des influences et quelques sympathies. Les Anglais n'en peuvent dire autant et y jettent leur or pour changer la face des choses.

Sur ces îles, une petite garnison de cinquante hommes avec une canonnière serait en parfaite sûreté et pourrait au besoin tenir un blocus de la côte. Une telle position soutiendrait les entreprises commerciales et les intérêts nationaux au Yémen, et de ce fait notre influence politique. Les Turcs l'avaient compris, ou plutôt les Allemands le leur firent comprendre, car, après la guerre italienne, ils y tinrent garnison.

Avant de quitter Djibouti, en 1914, j'avais appris que les îles Farzan avaient été évacuées par les Turcs. L'idée me vint aussitôt d'y fonder un établissement français et d'y faire flotter nos couleurs.

Un de mes amis demeurant à Paris, M. Jean Paiseau, qui déjà m'avait aidé dans mes recherches

sur la culture perlière, m'encouragea, et nous fîmes une petite association en vue de reprendre ce projet.

Cependant, je ne pouvais agir sans l'approbation de mon gouvernement en raison de l'état de guerre – nous étions en mai 1915. M. Dalbiez, député et ami de ma famille, m'offrit de me présenter au ministre des Colonies, M. Doumergue.

Je n'avais jamais vu de ministre d'aussi près et un fonds de timidité remonta tout à coup tandis que l'huissier solennel ouvrait la double porte capitonnée.

Mais l'affable sourire que garde encore notre ancien président eut bientôt dissipé mon trouble. Je fus vite conquis par cet homme aux yeux rieurs, naïfs ou ironiques, mais d'une profonde expression de bonté. Je pus donc expliquer mes projets en toute liberté d'esprit, et le ministre voulut bien les approuver.

Il me fit observer cependant que mon entreprise ne pouvait, pour le moment, revêtir aucun caractère officiel, mais que plus tard, devant le fait accompli, son collègue des Affaires étrangères saurait en tirer le meilleur parti.

Encouragé par cette approbation, cependant bien platonique, je repartis pour Djibouti où m'attendait mon minuscule voilier, le *Fat el-Rahman*, que mon ami Chabau avait eu la générosité de racheter pour moi à la douane.

C'était une grande barque de pêche grée en voile latine à laquelle j'avais adapté un pont. Elle jaugeait environ quinze tonneaux et comptait huit hommes d'équipage, Somalis et Soudanais.

¹ Cf. Les Secrets de la *mer Rouge*, éd. Grasset.

DE MASSAOUA AUX FARZAN

A Massaoua, capitale de la colonie italienne de l'Erythrée, les autorités se sont refusées à me donner une patente de navigation pour Farzan : cette région est, paraît-il, prohibée, étant comprise dans le fameux blocus auquel les Anglais tiennent si fort, sans doute pour éloigner les indiscrets de la côte d'Arabie.

Je me contente donc d'une patente pour Djibouti; elle me suffira pour sortir du port, et une fois à la mer je prétends y être maître de ma route, sans m'inquiéter des administrateurs de marine et autres ronds-de-cuir.

Il est onze heures du soir. La ville est endormie et, sur le port, les barques indigènes font grincer leurs agrès au rythme d'une invisible houle.

Un peu à l'écart, le *Fat el-Rahman* se balance sur l'eau miroitante, écrasée de calme sous la chaleur lourde et humide.

Je hèle la pirogue, et nous fendons d'un double trait de feu vert les phosphorescences endormies de l'eau noire.

Le calme est absolu, et de très loin on entend glapir les chacals solitaires. Puis le ciel blanchit à l'est sur la mer, des coqs chantent et se répondent par-dessus les terrasses de la ville endormie. Le dernier croissant de la vieille lune sort lentement de l'horizon et monte dans le ciel. Une petite brise de terre dévale des montagnes par bouffées timides et répand sur la mer l'odeur des bergeries et la senteur des herbes sèches de la brousse d'Afrique.

Il est temps d'appareiller. La voile latine déploie son grand triangle tout éclairé de lune et vent arrière sous la brise de terre, nous sortons du port silencieux.

Lentement, nous doublons les deux bouées à feu. Face à face, elles se balancent lourdement sur leur ventre rond, dans les cercles verts et rouges du reflet de leurs fanaux et grincement sur leurs chaînes, à longs intervalles, comme pour échanger dans la nuit la plainte vaine de leur captivité.

Puis c'est la mer libre, et l'horizon s'arrondit autour de nous.

L'homme de barre chante à mi-voix une mélodie triste, la vergue gémit contre le mât, l'eau bruisse sous l'étrave qui taille et allume les phosphorescences livides.

Le ciel s'éclaire. Cette fois, c'est le jour. Brusquement, le globe rouge du soleil sort de l'horizon. Il monte très vite et en quelques minutes il est brûlant. Alors la brise tombe : c'est le calme plat. La mer n'est plus qu'un miroir ardent confondu avec le ciel et moiré, de loin en loin, par les bancs de poissons et les risées errantes. La voile pend, inerte, à sa vergue, battant le pont de son écoute

mollie, mais son ombre est précieuse contre les rayons de feu tombant du ciel et la réverbération montant de la mer.

Vers dix heures, l'horizon se barre d'une ligne sombre qui s'élargit et s'avance. C'est la rentrée de la brise d'est qui, chaque jour, arrive du large quand le soleil est haut.

La mer est maintenant toute bleue, mouchetée de blanc. Sous sa voile enfin gonflée, le *Fat el-Rahman* se couche et taille sa route à bonne allure, dans l'écume blanche, cap au nord-est, vers l'Arabie.

LE BANC DE FABZAN

Pendant trois jours, nous cherchons notre route dans le dédale de hauts fonds et de récifs que les eaux calmes de l'archipel Dahlak recouvrent de leur surface unie, toute brodée de vert, de violet et de bleu. Puis c'est la mer libre avec la houle des grands fonds.

Nous croisons des vapeurs, de luxueux paquebots qui suivent tous la même route, entre Périm et Suez. Ils ignorent tout de cette mer prestigieuse dont ils voient seulement quelques phares sur de rares îlots, jalonnant leur route toujours hors de vue des deux rives.

Le quatrième jour, les premiers récifs annoncent le banc de Farzan.

Ce sont d'abord des pâtés de roche isolés, taches jaunes ou violettes sur la mer bleue.

Il faut veiller. Que ferai-je cette nuit dans ces eaux semées d'écueils, quand ils seront invisibles?

Il faut trouver un mouillage, mais il n'y en a pas en vue. Mieux vaudrait revenir au large. Mais il y a deux heures déjà que je suis engagé dans ces eaux malsaines, et le vent tombe... Je n'en serai jamais sorti avant la nuit! je continue donc résolument vers l'intérieur du banc, espérant un écueil assez large pour y jeter l'ancre.

Le soleil va se coucher, et nous sommes depuis assez longtemps dans une région saine où je ne vois plus apparaître aucune tache révélant des roches. J'ai fait comme le héron qui attendait toujours mieux; maintenant, je ne trouve plus rien pour fixer mon ancre. La nuit arrive. Un homme est dans la mâture, mais il ne voit rien venir...

Le vent du nord se lève et menace de souffler grand frais cette nuit. Le navire est à sec de toile, en dérive au gré des courants. La houle se fait, la nuit est opaque, et je sais que des écueils sont autour de nous, cachés dans cette eau sombre!...

Le vent fraîchit. De mauvais nuages avalent les étoiles, la mer se creuse, car les écueils dont le banc est semé ne protègent nullement de la houle qui passe dessus sans briser.

Il n'y a qu'à accepter la situation, en se cramponnant au peu d'espoir qu'elle comporte. J'ai constaté cet après-midi que la plupart de ces roches sous-marines sont couvertes d'assez d'eau pour être sans danger. Nous avons des chances de passer sans le savoir sur une ou plusieurs avant de rencontrer celle qui nous sera fatale.

Je mouille donc notre ancre avec un maillon de chaîne – c'est-à-dire seize mètres de longueur – après y avoir fixé une vergue de rechange et tous les épars disponibles. Cela constitue ce qu'on appelle une ancre flottante. Elle nous permet de faire tête à la mer, tout en dérivant plus lentement. J'escompte qu'avec l'ancre ainsi immergée à douze ou quinze mètres, si nous passons sur une roche sans échouer, elle s'y fixera et arrêtera notre marche périlleuse d'aveugle.

Le navire marche maintenant en culant. Nous sommes tous à l'arrière, penchés sur la mer avec des gaffes prêtes, pour nous donner l'illusion que nous pourrions faire quelque chose si une roche surgissait. Cette tension d'esprit est préférable à l'angoisse passive du condamné qui attend.

J'ai fait dégager sur le pont tout ce qui doit être sauvé, en cas de malheur, car, s'il vient à toucher, le bateau coulera en moins de cinq minutes.

Un tonnelet d'eau, des dattes et les armes sont placés dans le houri (pirogue) ; je n'ai pas d'embarcation de sauvetage. Un vague radeau improvisé avec tout ce qui peut flotter aidera à nous porter tous.

Ces dispositions prises, il n'y a qu'à attendre ce que le sort a décidé qu'il adviendra de nous.

Personne ne parle. Le temps ne chiffre plus. Seule la préoccupation présente existe.

Tout à coup, un choc brusque ébranle le navire. L'ancre s'est accrochée. Nous sommes sauvés, mais il me faut un instant pour reprendre mon haleine après ce choc nerveux.

Il est deux heures du matin. Abdi plonge et constate que l'ancre est bien prise sur un pâtre de madrépore, sous quatre mètres d'eau. Nous étions passés dessus, dans l'obscurité, sans rien voir.

Nous appareillons dès le jour, et je vois, à quelques encablures de notre roche providentielle, un récif presque à fleur d'eau, où nous aurions trouvé notre fin si la malchance nous avait mis cinq cents mètres plus au sud.

Vers huit heures du matin, je distingue une terre que je crois être la pointe nord de l'île Farzan Kébir, grande île séparée de sa voisine, Farzan Zékir, par un long détroit que je voudrais explorer pour atteindre le village de Séguid, situé au sud de l'île Zékir.

Je fais donc route nord pour doubler la pointe de l'île Kébir et je débouche dans la grande baie de Ketoub où s'ouvre le détroit.

Je rencontre là le calme plat, et la passe que je voudrais explorer s'étend vers le sud comme un grand lac. Pas un souffle d'air ne pénètre entre ces deux terres basses et, au loin, dans l'air chaud qui fait vibrer les images, des bosquets de palmiers semblent flotter dans le ciel.

Je redoute les calmes prolongés entre ces terres surchauffées, et je me décide à contourner la longue presque-île de Farzan Zékir pour atteindre Séguid par l'extérieur.

Là, les fonds sont très faibles, variant entre trois et cinq mètres. Il faut y naviguer à vue avec un homme en vigie dans la mâture. L'eau, très transparente, me donne par moments l'illusion de survoler une forêt fantastique de coraux multicolores.

C'est grâce aux calmes qui règnent dans l'archipel de Farzan que les eaux conservent cette belle transparence indispensable au travail des plongeurs.

Nous apercevons un grand nombre de barques pêchant la nacre et les huîtres perlières, dites « bilbil », mais elles s'éloignent à notre approche, faisant force de rames malgré tous les signes que de loin nous leur faisons pour les rassurer.

Il faut savoir, pour comprendre leur attitude, que dans ces régions la piraterie et le pillage y sont choses communes. Ce genre d'industrie est pratiquée surtout par les Arabes de la côte, entre Moka et Hodeidah, dits Zaranigs, nom sans doute dérivé de celui des barques qu'ils montent : les *zarougs*... à moins que ce soit le contraire... Ce sont de petits voiliers très fins, extrêmement rapides et sans lest. L'équipage, par une manœuvre spéciale, maintient l'équilibre du navire en faisant contrepoids à l'effort du vent. Ces navires légers ne jaugent guère plus de quatre à cinq tonnes et sont montés généralement par sept ou huit hommes armés de fusils Gras ou de carabines Mauser à répétition.

Il est rare, cependant, qu'ils fassent usage de ces armes autrement que pour intimider.

Quand ils surprennent un honnête voilier marchand, ils se contentent de transborder sa cargaison, mais ils lui laissent toujours de quoi subsister. Le fatalisme musulman aidant, les choses se passent sans éclat d'autant plus aisément que le *nacouda* ¹ et l'équipage du navire *piraté* ne sont pas, en général, propriétaires du chargement et que le fret a été payé d'avance par le chargeur.

Mais souvent il arrive que ces pirates, entraînés loin de leurs bases, se trouvent à court d'eau et de provisions. Ils s'emparent alors de celles du premier navire qui leur tombe sous la main. En général, les samboucs de plongeurs ont des réserves pour plusieurs mois, et quand, dans la journée, tout leur équipage est parti pêcher au loin sur les pirogues, il ne reste à bord que le vieux *séring*² et les mousses, ribambelle de négrillons de cinq et dix ans, apprentis plongeurs sans aucune valeur militaire.

Ce sont alors, pour les Zaranigs, des proies faciles.

C'est pourquoi notre navire, très bas sur l'eau et voilé en coursier, inspire de vives inquiétudes à ces paisibles pêcheurs.

Nous longeons le chapelet des îlots Akbein, tables de corail dont quelques-unes ont seulement une encablure de diamètre. Elles surplombent la mer par une demi-voûte élevée de trois ou quatre mètres. Cette façon de corniches est entaillée par places de petites plages de sable blanc plus ou moins longues. C'est là que le soir les pêcheurs isolés tirent leurs pirogues au sec, car souvent des barques de pêche, trop petites pour contenir le nombre de pêcheurs embarqués, en laissent une partie sur des îles où ils travaillent seuls avec une pirogue. La barque vient de temps en temps leur porter un peu d'eau et quelques vivres.

Le soir, nous mouillons près de l'entrée de la baie de Séguid, car la chute rapide du jour ne nous permet pas de continuer notre navigation entre les récifs.

¹ Capitaine.

² Sorte d'intendant, généralement un vieux marin, devenu infirme, souvent même aveugle.

III

H. M. S.

Dès l'aube, nous appareillons pour entrer dans la crique au fond de laquelle se trouve le village de Séguid. On y accède par un chenal profond, mais extrêmement tortueux, où il faut diriger le bateau avec de longues perches. La crique est ovale, large d'une encablure et longue de trois environ. Un grand bosquet de dattiers en occupe tout le fond, le reste des terres n'est qu'un moutonnement de petites dunes de sable très blanc, couvertes d'une herbe dure et de quelques buissons, d'un arbuste au feuillage argenté très commun dans ces régions.

Je m'habille du costume ordinaire des habitants de la côte et je débarque avec deux de mes hommes, dont l'un, Salah, a habité Farzan plusieurs années. Il en connaît tous les habitants et en particulier le cheik¹ de Séguid, Ibrahim Metafer.

Salah est d'origine souahéli, mais élevé par les Somalis. C'est un bel homme de vingt à vingt-cinq ans, aux admirables proportions, mais la face grêlée par la variole. C'est grâce aux traces de cette maladie qu'à l'âge de huit ans il évita la castration.

Aux confins de l'Ougaden, les prisonniers de guerre sont vendus aux traitants de Tadjoura. Les enfants d'aspect agréable sont châtrés, ce qui décuple leur valeur. Comme éphèbes, ils sont généralement très appréciés un peu partout, mais les Turcs et les Persans les recherchent plus particulièrement.

Quand ils engraisissent et prennent du ventre, ils deviennent gardiens de sérail et finissent comme intendants et hommes de confiance du vieux maître.

La figure grêlée de Salah ne lui permit pas de subir les épreuves ouvrant cette belle carrière et il garda ce qu'il porte encore, non sans fierté, s'il faut en croire ce qu'il me conte de l'appréciation des dames anglaises qui hivernent à Kartoum. Mais ceci est une autre histoire...

La plage qui précède la palmeraie est déserte. Il semble que notre présence ne rassure pas les naturels.

Après avoir traversé la zone de sables surchauffés, large d'une encablure, nous nous engageons dans la palmeraie où l'ombre semble, par contraste, bien agréable. Il y a là des jardins arabes cultivés en petits carrés irréguliers, au milieu de murs en pierre sèche, destinés, la plupart, à tenir la terre autour du tronc affaissé des dattiers centenaires.

D'autres murailles, plus hautes, en partie écroulées, que nous franchissons par les brèches, délimitent les diverses propriétés et achèvent de donner à cette oasis l'aspect d'une ville en ruine.

La lumière du soleil, qui darde là-haut sur les grands palmiers, jette sur le sol quelques taches rondes, et l'herbe fraîche, poussée sous ces voûtes, semble d'un vert intense et merveilleux.

Tandis que nous contemplons cet éden inattendu, un Arabe surgit de l'enchevêtrement des pans de murs en ruine. Il est vêtu sans recherche, de petite taille, les épaules tombantes et les gestes hésitants. Son regard fuyant, assez rare chez l'Arabe, achève de me rendre le personnage peu

sympathique.

Il est escorté de cinq grands esclaves noirs, bâtis en athlètes, dont deux ou trois portent de grands sabres recourbés.

C'est cheik Ibrahim Metafer lui-même qui vient savoir qui sont les gens de ce sambouc étranger.

Il reconnaît Salah qui lui baise la main. Nous échangeons ensuite les salams d'usage, et Ibrahim me conduit dans la maison où je dois être son hôte.

C'est une maison semblable aux autres : basse, sans étage, couverte d'une terrasse de terre battue. On y parvient par une succession de courettes encloses de murs, également en pierres sèches. Le sol est couvert d'une couche épaisse de gravier très fin formé de petits coquillages blancs. Dans l'ombre projetée par le mur de la maison, des esclaves apportent des tapis et des *angarebs*² pour servir de divan. La grande pipe à eau garnie de feuilles de tabac fumantes sous les braises est posée avec respect. Son long tuyau se roule en plusieurs tours et tout à l'heure il ira porter à la ronde, de bouche en bouche, la fumée odorante, tandis que son glouglou monotone scandera la parole du conteur.

Cheik Ibrahim se place sur un de ces divans improvisés, face à moi, et une foule de serviteurs, parents ou esclaves, se groupent en cercle.

Les petites tasses de thé sirupeux circulent, la pipe à eau gargouille pendant que j'explique le but de ma visite :

Je suis venu pour acheter des perles et je compte séjourner aux îles pour faire travailler mes bateaux à la pêche des nacrés. Cheik Ibrahim m'assure de toute sa sympathie, de sa protection, etc. Mais je suis fort surpris de le voir brusquement manifester l'intention de s'absenter jusqu'au soir pour aller, dit-il, prévenir des négociants en perles de mon intention de faire des achats.

Comme il possède lui-même des lots importants, je ne m'explique pas très bien son empressement à appeler la concurrence.

J'ai l'impression que cet homme est faux et qu'il me fait bonne mine pour mieux dissimuler ses véritables intentions : je reste donc sur mes gardes, je consigne tous mes hommes à bord, ne gardant avec moi que Salah comme agent de liaison. Je ne quitte pas la maison du cheik Ibrahim : étant son hôte, tant que je suis sous son toit, je n'ai rien à redouter de direct.

La journée s'écoule pour moi à la manière des Orientaux pour qui le temps est sans valeur.

Je prends mon repas en compagnie des fils du cheik et de son esclave de confiance qui paraît être préposé à ma garde. C'est un vieil homme silencieux, de race abyssine, au teint fripé d'eunuque. Il a été le compagnon d'enfance de son maître actuel. Elevé avec lui, il dirige maintenant toutes ses affaires et veille sur tout avec un dévouement de chien de garde.

Au cours de l'après-midi, un orage éclate et dure à peine un quart d'heure, mais la grosse pluie ne peut être bue assez vite par la terre durcie; de toutes parts accourent des torrents d'eau jaune. L'oasis est inondée et transformée en quelques minutes en un grand lac d'eau bourbeuse. Tous les habitants accourent des alentours pour canaliser cette eau bienfaisante vers leurs jardinets. C'est grande fête : les femmes font vibrer l'air de leurs you-you joyeux et des centaines de bambins, sortis on ne sait d'où, gambadent dans cette eau tiède et limoneuse. Il n'avait pas plu depuis six mois!... Aussi la coïncidence de cet orage avec mon arrivée est-elle, pour moi, un brevet de faiseur

de miracles. Au contraire, si mon arrivée avait coïncidé avec une calamité, maladie du bétail ou sauterelles, j'aurais dû quitter le pays au plus tôt.

Pour maintenir le bon effet de cette heureuse circonstance, je fais scrupuleusement mes cinq prières par jour à la mosquée; tous les yeux m'y observent, et la moindre faute suffirait à me perdre.

A la nuit, cheik Ibrahim rentre sur son âne coureur. Il semble venir de loin et m'annonce des vendeurs de perles pour le lendemain; c'est lui qui sera mon dallal ou courtier.

Dès huit heures du matin, plusieurs Arabes viennent montrer des lots de perles insignifiants. J'achète un peu cependant pour rentrer en relation.

Ces gens m'ont l'air de venir du village même, c'est-à-dire de moins loin que cheik Ibrahim prétend être allé les chercher. J'ai l'impression d'une comédie dont je ne m'explique pas encore le but.

A onze heures, une troupe d'Arabes et d'esclaves armés de fusils envahit la cour où je suis étendu à l'ombre. Ils viennent du nord de l'île. Une sorte de chef s'avance vers moi, me salue selon l'usage et se retire dans la maison avec cheik Ibrahim, où tous deux semblent conférer avec mystère.

Les hommes armés s'accroupissent dans la cour et me dévisagent avec curiosité; ces Arabes sont des hommes splendides aux traits parfaitement réguliers, portant la chevelure flottante jusqu'aux épaules. Le chef qu'ils accompagnent est le cheik Nasser Sehel, du village de Ketoub, au nord de Farzan Zékir. C'est aussi un fort bel homme, le teint à peine bronzé, le visage entouré d'une fine barbe noire. Le nez aquilin sépare deux beaux yeux noirs très ardents qui regardent en face et semblent pénétrer, enfin un air de franchise qui rend le personnage très sympathique dès le premier abord.

Cependant, je suis toujours là, au milieu de ces soldats, tandis que se poursuit le long conciliabule des deux chefs. La contenance à avoir en un tel moment, c'est l'immobilité silencieuse et somnolente propre à représenter la parfaite quiétude d'une âme sereine. Quand on ne sait rien, il faut parler et agir le moins possible.

Enfin, les deux cheiks me font appeler. Je prends place sur un angareb devant eux. On m'offre du café, puis Nasser prend la parole, tandis qu'Ibrahim, plus en arrière, semble se fondre dans l'ombre.

On dit que je suis un Allemand envoyé par les Turcs pour espionner et accomplir de mauvais desseins.

Je me mets à sourire tout en humant une gorgée de café. Je laisse passer dans le silence quelques secondes, puis je réponds :

– Si de telles choses sont vraies ou que tu les croies telles, il faut me mettre les fers et me conduire à ton maître Hidris. Mais il faut aussi emmener cheik Ibrahim qui m'a accepté pour hôte et

m'a fait entrer dans sa maison.

– Jamais je ne ferai cela, répond vivement cheik Nasser. Je sais que ce sont des calomnies et des bruits menteurs répandus par les lâches. Mais, comme cette race est nombreuse et vit sur toute la terre, il se pourrait aussi qu'il s'en trouve auprès de Saïd Mahmed Hidris et lui content que nous avons reçu de l'argent d'un espion turc pour le cacher à Farzan. Comme il est loin et qu'il ne t'a pas vu, il pourrait les croire. Tu es Français, tu n'as rien à craindre de Saïd Mahmed et comme tu es, dit-on, musulman, il te recevra bien, j'en jure sur ma tête. Après cela, tu pourras revenir à Farzan et, si tu me fais l'amitié de venir à Ketoub, tu y seras mon hôte bienvenu.

Pendant ce discours, le vieux cheik Ibrahim semblait se ratatiner de plus en plus, visiblement mal à l'aise, car la diatribe de son collègue sur les lâches avait une allure quelque peu directe.

Aussitôt après, cheik Nasser prit congé de cheik Ibrahim sans vouloir accepter plus longtemps son hospitalité.

J'eus bien l'impression que cheik Ibrahim était l'auteur de cette histoire d'espion, seule raison de son voyage à Kétoub, chez Nasser, qu'il aurait voulu faire agir contre moi à sa place puisque je ne suis pas son hôte. Mais pourquoi cela?...

Cheik Ibrahim continue à m'assurer de son amitié et veut me retenir encore au moins jusqu'à demain. Je n'ai garde d'accepter et je persiste dans l'intention de suivre sans retard le conseil de cheik Nasser.

Je dois cependant accepter encore un repas; un refus aurait fait comprendre que je n'étais point dupe, et mon jeu est au contraire de le paraître.

Au moment de prendre congé pour regagner mon bateau, je m'approchai d'une niche pratiquée dans le mur pour allumer ma cigarette à la petite lampe fumeuse qu'une servante venait d'apporter. Je vis une vieille enveloppe de forme allongée, oubliée là, portant les initiales H. M. S. : *His Majesty's Services* ! Ce fut un trait de lumière. Mon hôte était en relation avec le H. M. S.!...

Dans le domaine de la police, il y a ce grand principe : « Cherchez la femme... » En politique coloniale, on pourrait dire : « Cherchez l'Anglais ! »

La grande force des Anglais est de savoir payer et de bien payer. L'Allemand est espion lui-même, et il excelle; les Anglais, non; ils sont incapables, mais ils savent acheter les gens du pays!

Alors tout ce qu'il y a de véreux et d'interlope leur est bon. Ils ont à leur solde l'écume de toutes les classes sociales. Au besoin, ils élèvent à des postes importants – jusque dans le personnel des ambassades, comme j'en parlerai plus tard – d'immondes individus qu'ils pourront précipiter de la roche tarpéienne aussi vite qu'ils les ont élevés au Capitole. Mais ces gens ne sont jamais Anglais, au moins de race; il faut pouvoir les désavouer sans se salir.

La méthode est bonne, car les résultats sont probants.

Metafer est donc un de ces salariés de la Grande Nation, et je dois m'attendre à tout si elle me déclare indésirable...

Il est près de dix heures du soir quand je monte à bord de mon bateau. J'y trouve l'équipage en festin autour des reliefs d'un mouton, présent de cheik Ibrahim !

La nuit est beaucoup trop noire pour songer à sortir maintenant du chenal. D'ailleurs, au dehors, il y a trop de récifs et de hauts fonds pour naviguer sans lune.

La chaleur est lourde et humide, je m'étends sur le pont pour chercher le sommeil. Le calme de la nuit est rempli de la vibration de grillons des sables, mis en joie, semble-t-il, par la pluie bienfaisante de la veille.

Mon attention est éveillée par les bruits assourdis de la manœuvre prudente d'une embarcation. Je distingue bientôt le profil d'un petit zaroug qui passe maintenant silencieux sous sa voile et s'engage dans le chenal de sortie. Cette manœuvre nocturne est inusitée pour un bateau de pêche, je ne l'explique que par le but de porter un courrier urgent probablement expédié par le bon cheik Ibrahim, sous enveloppe H. M. S., à ses amis.

Sans doute veut-il prévenir Hidris de mon arrivée et me préparer un tour de sa façon. J'ai l'idée de donner la chasse au zaroug, mais mon bateau a trop de tirant d'eau pour s'engager à la suite de cette petite barque. D'ailleurs la brise est à peine sensible, et, si elle fraîchit demain matin, j'aurai vite fait de la joindre.

La nuit me semble très longue.

Enfin, dans le silence retentit l'appel à la prière. L'aube n'est pas loin. J'éveille mes hommes, et nous nous apprêtons à lever les ancres. A ce moment on nous hèle de terre : un esclave amène deux chèvres, présent de cheik Ibrahim.

C'est sans doute un moyen de nous retarder pour donner à son courrier le temps d'arriver à Médy avec une bonne avance.

Je ne réponds pas, malgré les regrets de mon équipage, toujours en appétit.

Il fait calme, nous sortons de la passe à la gaffe. Dehors, la mer est comme un miroir. Les innombrables îles, au loin, y semblent posées comme des mouches, et pas une voile n'est visible. Le zaroug doit être loin, il faut renoncer à l'espoir de le joindre.

Laissons donc la destinée suivre son cours, nous verrons en arrivant à Médy ce qui nous y attend.

¹ Nom donné au chef d'un village ou d'une contrée et qui comporte aussi une idée de sainteté. A leur mort, leur tombe est un lieu sacré qui, par extension, se nomme aussi cheik.

² Sorte de cadre monté sur des pieds et où est tendue une claie en lanières de cuir ou en corde de paille.

ALI SAID

Nous sommes à l'aube devant le mouillage de Médy, où sont ancrés une demi-douzaine de samboucs marchands d'assez gros tonnage. En arrivant au milieu d'eux, nous faisons entendre, selon l'usage, le salut des marins qui est un long cri poussé par tout l'équipage. Aussitôt tous les autres navires répondent de la même manière. Puis on se crie des questions : « D'où viens-tu ?... Où vas-tu?... Quelles nouvelles ?... » etc.

Aussitôt pris notre mouillage, je débarque en pirogue avec Salah qui connaît aussi la ville de Médy. La plage est bordée de dunes basses et blanches; elle est tout encombrée de couffins de dattes et de sacs de riz des Indes anglaises arrivés par de gros samboucs d'Aden. Les chameaux ruminent, couchés par groupes, en attendant leur charge.

En arrière, à quatre kilomètres, dans les terres, se profile la ville de Médy comme une forteresse aux innombrables toits pointus.

Sur ce sentier qui serpente dans les dunes et que Salah connaît bien, nous croisons des convois de chameaux par files de dix à quinze, chaque bête attachée à la queue de la précédente.

Les chameliers sont des Arabes de la tribu des Beni Mzallah, très noirs, aux traits fins et réguliers, la chevelure magnifiquement bouclée tombant sur les épaules. Leur torse splendide est nu, tout luisant de beurre, et dans la grosse ceinture de coton brille la gaine d'argent du poignard recourbé. Une petite étoffe de couleur – le fota – ne descend guère plus bas que la moitié des cuisses.

Grâce à mon costume et à ma peau hâlée, enduite de beurre selon la mode locale, je n'attire pas l'attention. Salah, qui a un peu le type nègre, figure assez bien l'esclave porte-fusil, indispensable à toute personne de condition moyenne.

En approchant de la ville fortifiée dont le profil était si imposant sur le ciel rose du matin, on perd ses illusions : ces tourelles et ces poivrières ne sont que les toitures des huttes. Le chaume, au lieu d'y être disposé en cônes droits, y affecte la forme très effilée d'ogives.

Devant nous, venant de la ville dans un nuage de poussière, arrive un cavalier sur un âne coureur. C'est un Arabe tout bardé de superbes poignards et le torse vêtu d'un gilet de soie verte : c'est l'ascari¹ de l'Omer el Bahar² qui nous est envoyé pour savoir d'où nous venons; il réclame mes papiers. Je lui remets la patente prise à Massaoua, bien certain qu'il n'y comprendra goutte.

Il s'en retourne avec nous vers la ville et m'offre son âne : il va nous conduire à son maître, l'Omer el Bahar. Je comprends que je suis attendu à Médy. Le courrier nocturne envoyé par cheik Ibrahim a produit son effet.

Nous approchons de la ville, et les essaims de mouches commencent à nous assaillir.

Médy est une ville poussée là par suite des guérillas entre tribus arabes. Faite de branchages et de feuilles de palmiers, elle est fort étendue et peut compter environ dix mille habitants.

Chaque paillote est entourée d'une zériba³ recouverte de nattes blanchies à la chaux; les rues sont ainsi d'étroits boyaux tortueux. A cette heure matinale, il y flotte une odeur d'encens, car, dès le réveil, les ménagères procèdent à l'expulsion des mauvais génies en promenant une cassolette dans tous les coins de leur demeure. Cet exorcisme chasse incontestablement les mouches, au moins quelques instants, car nous les trouvons dans les ruelles en véritables nuages.

Nous traversons de petites places où tourne le moulin à huile : c'est un tronc d'arbre creux dans lequel un madrier de bois dur chargé d'un poids de grosses pierres écrase les graines oléagineuses. Un vieux chameau maigre, couvert de plaies et de mouches, tourne en rond pour mouvoir cette antique machine, les yeux aveuglés par deux petits paniers ronds et coniques qui lui font d'étranges lunettes. Un Arabe non moins vieux et encore plus maigre, le corps tout luisant d'huile, tourne aussi autour du tronc d'arbre central, remuant la pâte huileuse d'une main et de l'autre stimulant d'une longue lanière les cuisses maigres et crottées de son vieux compagnon. Et, chaque fois que la lanière siffle, une nuée de mouches semble sortir de cet animal silencieux, qu'aucune émotion ne peut plus troubler. Ses larges pieds de caoutchouc se posent toujours, sur la poussière blanche, avec la même lenteur prudente et régulière.

Puis viennent les rues commerçantes où les boutiques toutes pareilles se succèdent par centaines; ce sont les *doukakin*⁴ larges de deux mètres à peine. On dirait une suite d'alvéoles au fond desquels un Arabe généralement adolescent, crasseux, l'air maladif, efféminé et vicieux, débite à sa clientèle des marchandises variées en de minuscules cornets de papier. Tous les ingrédients de la vie arabe figurent sur l'étal en petits tas ou en boîtes vitrées : riz, sucre, dattes, piment, gingembre, cardamone, hameçons, teintures de henné, sandales, étoffes..., etc.

Toutes ces ruelles grouillantes de Bédouins sentent les épices, le beurre rance et l'urine de rat.

Après bien des méandres nous sommes devant la maison de Hahmed Taher, fils de cheik Taher : c'est l'Omer el Bahar.

Je lui déclare être venu pour voir le saïd Mahmed Hidris et lui demander une sauvegarde écrite pour séjourner à Farzan.

Tandis que je parle, je remarque l'air défiant de cet Arabe et, par une porte entrouverte, j'aperçois une foule pressée dont tous les yeux sont fixés sur moi. Sans aucun doute j'ai été précédé d'une légende sensationnelle.

Taher m'écoute silencieux et se retire en me disant qu'il va informer le vizir Mohammed Yaya.

On me laisse seul avec Salah qui, selon les usages, par politesse, a laissé mon fusil à la porte. Je constate qu'une main invisible l'a fait disparaître. J'ai bien encore sur moi un browning, mais à quoi pourrait-il servir?...

Peu après, un esclave apporte un petit repas de galettes de dourah frites au beurre de chèvre, de lait caillé, de viande grillée et de dattes.

Une douzaine d'esclaves armés sont accroupis au dehors, gardant ainsi la case où je me trouve. Les heures passent; je fais semblant de dormir. Salah ne dissimule pas son inquiétude et rumine des projets d'évasion.

Sauf les matelots restés à bord, personne au monde ne sait où je suis : ma partance de Massaoua, dernier point de contact européen, ayant été faite pour Djibouti, ne peut au contraire qu'égarer les

recherches.

L'occasion de me faire disparaître est vraiment favorable, car les malheureux nègres qui m'attendent à bord auront vite pris le chemin de l'esclavage vers l'intérieur et bien du temps se passera avant qu'ils reviennent conter l'aventure.

C'est évidemment là le désir des Anglais, mais Hidris, ou son vizir, osera-t-il malgré tout commettre cet assassinat s'il me sait français?... Je comprends alors pourquoi les Anglais veulent me faire passer pour espion allemand.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, entre un grand esclave soudanais armé d'un sabre énorme et, en silence, me fait signe de le suivre.

L'apparition de ce muet noir, comme dans les tragédies romantiques, serait bien impressionnante si je ne savais, par expérience, qu'en Orient tout s'arrange si on a la sagesse de ne rien prendre au tragique.

Après avoir marché quelques minutes dans la ville, nous arrivons devant une grande maison de style arabe. Un grand porche voûté s'ouvre plein d'ombre dans la façade ensoleillée. Nous entrons dans une sorte de vaste couloir assez sombre. Il est encombré de prisonniers vautrés à terre, les chevilles liées ensemble par de gros anneaux de fer.

Ebloui encore par la grande lumière que je viens de quitter, je trébuche sur tous ces corps deminus.

Ces prisonniers nous assaillent de leurs lamentations : Allah ou Karim! Allah ou Karim! pour obtenir une aumône.

Ce spectacle est courant en Arabie où il n'y a guère de prisons, car cela coûte trop cher : il faut des surveillants toujours susceptibles d'être corrompus, ensuite, derrière les murs d'une prison, un captif est invisible et ne peut pas servir d'exemple. Enfin, et surtout, un prisonnier enchaîné peut toujours se déplacer un peu pour exploiter la charité publique et mendier sa nourriture. Autre économie!

Cependant cette entrée me plonge dans des conjectures peu rassurantes sur la suite de mes aventures. Mais j'ai soin de conserver un air de profonde mansuétude.

Nous arrivons dans une cour où des chèvres ruminent à l'ombre des murs. Notre conducteur s'arrête devant une porte close gardée par un groupe de soldats qui s'écartent : quand je suis en face, mon silencieux conducteur l'ouvre brusquement et me pousse tout ébloui dans une salle sombre où vingt Arabes en tenue de gala sont assis sur des divans. Ils forment une sorte de fer à cheval dont j'occupe le centre. Tous les yeux sont braqués sur moi. Il est visible que je suis le personnage attendu : pas un geste, pas un souffle, un silence hostile m'enveloppe comme une menace.

Je puis affirmer que la situation était faite pour déconterancer.

Par bonheur, je sais assez bien conserver le contrôle de moi-même et, avec un tranquille sourire, affectant d'être très à mon aise, comme il sied à un invité aimablement reçu, je procède au salut traditionnel qui consiste à toucher la main de tous les assistants successivement en baisant chaque

fois sa propre dextre, que l'on s'applique ensuite sur la poitrine en baissant la tête.

Sans hésiter, je vais droit à celui qui me paraît être le président de ce conseil, le vizir Yaya.

J'ai choisi au petit bonheur, et la chance a bien voulu que je ne me trompe pas.

On me désigne une place sur un angareb en face du vizir. C'est un gros homme court et ventru comme un bouddha chinois, mais ses petits yeux noirs, qui font penser à des boutons de bottines, sont pétillants d'intelligence et semblent transpercer. Mais un regard intelligent réconforte toujours dans un adversaire, car on peut espérer les chances d'un débat.

Il m'interroge :

– Quelle est ta religion?...

– Musulmane.

– Dis-tu bien la vérité?

Je le fixe quelque secondes, bien dans les yeux, de l'air d'un homme qui ne saurait admettre une telle impertinence, puis je fais ma profession de foi :

– *Lailla il allah ou Mahmed razoul allah*, etc.

Approbation muette générale.

– Quel est ton pays?

– Je suis né au Mogreb, pas loin d'Alger...

– Mais ta langue ne semble pas avoir appris la parole des croyants avec le lait de ta mère...

Je sens que ce n'est pas le moment de perdre contenance. Je raconte alors que je tiens de l'Islam par ma mère, que j'ai été élevé en France... longue histoire dont je ne sais trop comment sortir, quand, derrière moi, une voix m'interpelle :

– Toi parler français?...

Je me retourne stupéfait et j'aperçois un Arabe de petite taille assis en arrière de l'assistance.

Un profond silence dénote que tout va dépendre de ma réponse, et je vois alors deux soldats placés tout proches, dont l'un dissimule derrière lui des fers comme ceux que j'ai vus aux prisonniers. Ils auront tôt fait de m'enchaîner si je ne sais pas répondre en français.

Je laisse passer un point d'orgue pour mieux souligner l'effet et j'interpelle à mon tour l'Arabe polyglotte :

– Où as-tu appris si bien à parler le français?

Aussitôt il affirme au vizir que je suis bien réellement français.

Je remarque une sorte de détente, et toutes les figures des assistants se rassèrent. Le cap des tempêtes semble doublé.

J'explique alors au vizir Yaya le but de ma visite et le désir de m'établir à Farzan. Il semble très embarrassé et finit par me déclarer qu'Hidris est en ce moment à Gizan, à vingt mille au nord, et que je dois l'attendre, car lui seul peut décider. Il ajoute qu'il a même reçu avis de me garder ici jusqu'au retour d'Hidris et, ce disant, il jette un coup d'oeil à la dérobée vers un Indien que je n'avais pas encore remarqué à cause de son costume arabe.

Le vizir se lève en signe de congé, et je sors aussitôt avec mon interprète arabe qui, en l'occurrence, a été mon sauveur.

Nous allons nous installer pour causer à une mokaya, échoppe où l'on débite du café maure et du thé.

Il se nomme Ali Saïd et a travaillé longtemps à Djibouti, puis au chemin de fer de Hodeidah à Sana avant la guerre italo-turque.

Il m'explique que, dans la nuit précédente, on a prévenu le vizir qu'un espion allemand viendrait déguisé en Arabe pour lancer une bombe sur Hidris.

Emoi considérable, et l'Indien, ce paisible commerçant converti à l'Islam, entrevu tout à l'heure au conseil, était le plus prodigue de détails terrifiants.

Je n'ai plus de doute sur ses relations avec le H. M. S.

On ajoutait encore que ces bombes allemandes n'étaient pas visibles : c'était une manière de sortilège ayant le pouvoir d'anéantir à distance.

Il fallait donc agir avec une extrême prudence. Les soldats que j'avais aperçus avaient ordre de se jeter sur moi au moindre geste insolite, et, dans ce cas, j'aurais passé un fort mauvais quart d'heure, vu leur taille et l'arsenal dont ils étaient porteurs.

Tout cela est net : c'est la suite de la politique du cheik Ibrahim pour le compte du H. M. S. Toute cette région est sous la surveillance des Anglais par des espions indigènes bien payés.

Ali Saïd promet de m'apporter la copie de la lettre envoyée à Yaya par le canal de l'Indien. Je l'ai le soir même :

Ibrahim, fils de Metafer, à Yaya, vizir.

Après le salut et sur toi la bénédiction d'Allah, je viens te prévenir qu'un mécréant qui se dit musulman viendra sous prétexte de rendre visite à Mohamed Hidris. Il est envoyé pour accomplir des desseins criminels contre ceux qui sont nos maîtres vénérés.

Je n'ai rien pu faire, parce que Nasser n'a pas voulu me soutenir.

Je te prie de rendre compte de cela au chef anglais de Kamaran.

Sois prudent et qu'Allah te protège, mais n'épargne rien pour préserver ta vie.

Il faut quitter ce pays où je n'ai plus que faire, car je ne me soucie pas d'attendre le retour d'Hidris, qui certainement ne viendra jamais.

Je vais, à quatre heures de l'après-midi, sur la place, devant la demeure du vizir; c'est l'heure où il tient audience publique. Cela se passe sous une case en nattes dont les deux parois opposées sont relevées pour avoir plus d'air. On s'y tient couché ou accroupi, on y mange le kat (arbuste dont on mâche les jeunes feuilles produisant une excitation passa-gère semblable à celle de la coca), on y boit du café qu'un esclave ne cesse de distribuer à la ronde dans des tasses minuscules.

N'importe qui peut ainsi entrer et s'asseoir : c'est un lieu public, de telle sorte que tous les actes du vizir sont accomplis devant témoins.

Je réclame mes papiers de bord et mon fusil d'une façon très décidée, déclarant que je veux partir avant la nuit.

Le vizir n'est pas encore bien remis de son émotion de tantôt, car, si son interrogatoire m'a mis au supplice, son angoisse n'était pas moindre, convaincu qu'il était de mes desseins criminels et des explosifs invisibles qui, d'un instant à l'autre, pouvaient pulvériser l'assistance. Ma présence trouble sa quiétude, aussi préfère-t-il me voir ailleurs que chez lui. Il craint des ennuis futurs avec les autorités françaises s'il me moleste. Finalement, il me rend ma patente et mes armes en me disant de partir vite.

Sans doute le petit Indien ne sera pas content, mais peu importe.

Sans perdre de temps, je retourne à bord du *Fat el-Rahman*. Ali Saïd déclare vouloir m'accompagner, car sa famille est enfermée dans Hodeidah. Je lui promets de tenter de l'en faire sortir malgré les Turcs.

Devant la guerre sourde que me font les Anglais, je crois nécessaire de retourner d'abord à Djibouti prendre du gouverneur une lettre pour Hidris, de façon à écarter tous les soupçons d'espionnage dont on semble vouloir jouer pour assurer ma perte.

¹ Nom donné dans toutes ces régions, et surtout en Afrique, à un soldat.

² Omer el Bahar : littéralement « commandeur de la mer ». C'est celui qui perçoit les taxes de mouillage et vise les permis de navigation.

³ Nom donné à la clôture d'une habitation de secours et où la nuit se réunit le bétail. C'est une haie de branches épineuses ou d'échalas dressés côte à côte et reliés par des feuilles de palmier.

⁴ Pluriel de *doukan* qui veut dire magasin de vente.

LA BARQUE DES NAUFRAGEURS

En arrivant à Djibouti, je rends visite au gouverneur, M. Simoni, le premier de ses collègues qui m'ait manifesté quelque bienveillance. Je lui expose toutes les difficultés que me créent les Anglais et je le prie de me donner une pièce officielle attestant que je m'installe à Farzan, à mes risques et périls, il est vrai, mais avec l'assentiment de mon gouvernement, dans le but d'y fonder un établissement de culture perlière.

Il me conseille d'attendre la réponse de M. Doumergue puisque je lui ai écrit en octobre pour lui demander d'intervenir en ma faveur auprès des Anglais. D'ailleurs, le ministre pourrait se montrer froissé d'une démarche faite en dehors de lui. Cependant, pour ne pas retarder mon départ, M. Simoni veut bien me donner une lettre pour Hidris, le priant de me faciliter toutes choses à Farzan et dans le rayon de ses Etats ou de son influence.

Je fais mettre en état de navigabilité deux autres samboucs, le *Sahala* et le *Rengileh*, un peu plus petits que le *Fat el-Rahman*, j'engage des équipages et des plongeurs, je fais des provisions pour six mois : riz, dattes, beurre indigène, dourah, sucre, biscuits, etc.

Tout mon petit capital d'environ quinze mille francs est absorbé par ces préparatifs. Le peu qui me reste est changé en livres sterling-or pour les éventualités du voyage.

Les badauds de Djibouti s'intéressent à ces préparatifs non pas par sympathie ou par amour du sport, mais par curiosité de gens désœuvrés.

Je me suis bien gardé de parler de mes intentions, mais des hommes de mon équipage ont dû bavarder par vantardise. Je ne m'en inquiétai pas beaucoup, car en ce temps-là j'étais loin de soupçonner à quel point Djibouti est rempli d'espions de l'Intelligence Service.

Ali Saïd aime à parler, à se faire valoir et raconte volontiers des aventures imaginaires. Avec quelques paquets de kat, le démon de la parole l'emporte, et pour peu qu'on le pousse on a vite fait d'apprendre tout ce qu'on veut savoir.

La côte d'Arabie est bloquée en ce moment par les Anglais qui n'en laissent approcher aucun boutre, à moins qu'ils ne soient originaires d'Aden et que leur chargement de marchandises proviennent de ce port. Ceux venus de Djibouti ou des colonies italiennes sont coulés sur place à coups de canon.

Aussi suis-je assailli de demandes de passage par des coolies arabes; ils sont obligés pour rentrer dans leur pays d'aller à Aden en paquebot et là d'embarquer sur le petit vapeur de la compagnie Cowadjee qui a, en quelque sorte, le monopole du cabotage avec la côte du Yémen.

J'accepte vingt-cinq de ces Arabes, qui se tassent sur le pont du *Fat el-Rahman*.

J'ai terminé l'armement du *Sahala* et du *Rengileh*, dix et douze tonnes, sur lesquels je mets des équipages de plongeurs avec leurs pirogues.

Au moment du départ, je fais évacuer huit passagers sur le *Rengileh* pour dégager un peu, car

leurs bagages représentent à eux seuls un chargement.

Ma petite escadre est accotée au bout de la jetée, et je jette un dernier coup d'œil sur les arrimages avant de prendre la mer.

C'est le soir, le soleil va se coucher, et les Djiboutiens sortent pour prendre l'air; ils attendent que le dernier rayon soit éteint pour enlever l'immuable casque; ils le remettent alors au boy qui s'en retourne à la maison avec cette cloche de carton sans laquelle un Européen, digne de ce nom, ne saurait affronter le soleil.

Le gouverneur passe dans sa voiture. Il arrête pour regarder mes préparatifs de départ et me souhaite bonne chance.

Ali Saïd, en compagnie des huit passagers transbordés, est sur le *Rengileh* avec Djobber comme nacouda, et Abdi est sur le *Sahala*.

Nos trois voiles sortent de la rade tandis que la nuit allume ses premières étoiles. Le bruit spasmodique des treuils d'un vapeur déchargeant du charbon nous parvient encore de plus en plus affaibli, puis, enfin, le grand silence des espaces sans écho se referme autour de moi.

La brise très faible tient les trois navires à distance de vue. Vers minuit, des souffles chauds courent dans l'air et un bruissement devient de plus en plus distinct. C'est le khamsin qui arrive des déserts d'Obock. Je fais aussitôt amener pour attendre le premier coup de vent toujours violent de la bourrasque brûlante. Le *Rengileh* imite ma manœuvre, mais le *Sahala* vient de masquer sa voile dans une de ces risées qui l'a pris à revers.

Le khamsin tombe sur nous en faisant siffler les agrès. Abdi, dans l'impossibilité d'amener, a eu le temps de mettre son bateau debout au vent pour recevoir l'assaut, mais la voile flassaie, se déralingue et se déchire. C'est encore une chance; mieux vaut recoudre ses voiles que chavirer.

Très vite le vent se fait et devient maniable, je mets la voile à mi-hauteur du mât et je puis prendre le *Sahala* en remorque.

Cependant la mer se creuse et le vent nous est tout à fait contraire. Impossible de louvoyer en traînant en remorque un bateau désarmé. Je laisse porter et je file sur le cap Duan où il y a un petit mouillage, bien précaire il est vrai, mais préférable malgré tout à la dérive qui nous emporterait vers le fond du golfe.

Petite plage de galets noirs, au pied d'une falaise de basalte, à gauche et à droite des récifs et la nuit sur le tout.

Les eaux sont noires, profondes, et il faut approcher de la plage jusqu'à la toucher de l'étrave pour que l'ancre ait le fond. Les uns disent qu'il y a des cailloux contre la rive, les autres disent que non. J'y suis venu une fois et je n'ai rien vu d'inquiétant, mais sait-on jamais! Dans cette obscurité, sous la masse menaçante de cette falaise noire, on devient infiniment impressionnable et nerveux. A dix mètres de la rive, je suis tellement suggestionné que je vois positivement des roches. Je fais jeter les ancres sans approcher davantage, et plus de cinquante mètres de câble filent avant d'avoir le fond.

Personne ne songe à dormir dans ce coin sinistre. La falaise fait écho, et les hommes s'amusent à « faire parler la montagne ». On a beau savoir, mais ces voix humaines qui sortent de la nuit ont quelque chose de macabre.

Le *Sahala* a réparé sa voile; il doit être trois heures du matin. Le khamsin est tombé, et le vent d'ouest ne va pas tarder à se lever. Il ne convient pas de l'attendre ici, il nous drosserait à la côte. Je donne le signal du départ.

Mais l'ancre du *Fat el-Rahman* ne vient pas; elle est engagée, et à cinquante mètres de profondeur personne ne peut plonger pour la dégager. Je fais une série de manœuvres infructueuses avant de me résigner à abandonner l'ancre et vingt-cinq brasses d'amarre. Joli début!

Cet accident nous a fait perdre plus d'une heure.

Le *Rengileh* doit être loin maintenant, car le vent fraîchit, et il ignore nos démêlés avec l'ancre. Cela importe peu, puisque nous devons nous retrouver à Obock. Avec ce vent, j'y serai avant huit heures du matin.

Mais en mer un voilier ne peut et ne doit rien prévoir; il doit accepter philosophiquement l'esprit de contradiction de son maître, le vent. J'ai eu l'imprudence de compter sur le déjeuner que m'offrira ce brave Lassaigue. Le fumet des truffes du Périgord me semble infiniment préférable à l'odeur aigre d'une galette de dourah...

Mais le vent tombe, alors que nous sommes encore à douze milles d'Obock.

Joli calme au lever du soleil. J'attends en vain le secours du vent du large qui ne peut manquer de se lever quand le soleil aura pris de la hauteur. Mais il ne se lève pas... Adieu, pâtés truffés !

A midi, dans un calme étouffant, sous un soleil de feu, je mange une galette de dourah en regardant la petite tache de la résidence d'Obock qui émerge de l'horizon comme pour se moquer de ma déconvenue.

Vers trois heures seulement, le fameux vent du large daigne bleuir la mer et nous apporter enfin un léger souffle. Le bateau s'éveille et glisse léger sur l'eau calme. Cependant nous n'allons pas vite, et je n'ose plus espérer être à Obock pour l'heure du dîner.

Au coucher du soleil, la résidence est encore à six milles. Pas de lune, et je ne suis pas sûr que la bouée lumineuse ait été réparée. Dans ces conditions, je crains de ne pouvoir entrer dans la rade, car la coupure du récif qui y donne accès ne sera pas visible. C'est un passage de cent mètres de largeur ; de chaque côté, un long récif, couvert de cinquante centimètres à un mètre d'eau, est absolument invisible la nuit quand la mer ne brise pas, et c'est le cas aujourd'hui, où elle est calme comme un lac.

La nuit se fait peu à peu.

Alors une petite lumière tremble à l'horizon, c'est la bouée. Mais un de mes matelots m'affirme qu'il l'a vue hier sur le quai des travaux publics à Djibouti où elle est en réparation. On ne peut l'avoir posée aujourd'hui. Je ne sais que penser.

Sans doute Lassaigue, m'ayant reconnu à la jumelle, a envoyé une barque avec un fanal pour marquer la passe. Je sais que ce brave administrateur est toujours heureux de me recevoir chez lui pour me régaler de repas extraordinaires. Dans sa solitude, c'est son seul plaisir, et il aime à le faire partager.

Il n'est que six heures trente, le vent se fait; à huit heures, nous serons à table, et je savoure d'avance la bonne soirée que je passerai en écoutant Lassaigue jouer de vieux airs sur sa flûte ou bien conter des histoires, où sa verve de Gascon sait évoquer ce Périgord de prairies et de

châtaigniers, les veillées dans les fermes, l'hiver, quand on égraine le maïs; enfin toute cette vieille France qu'il aime avec une âme d'artiste et un cœur d'exilé.

Cette fois, le vent ne semble pas vouloir me trahir; il fraîchit, et le fanal approche rapidement.

Nous en sommes à une encablure, je distingue, en effet, une barque avec une lanterne sur l'avant. Il n'y a pas de doute; elle est là, à la place de la bouée. Toutes voiles dessus, je vais la doubler quand un terrible choc nous précipite en avant. Nous venons de donner en plein sur le récif. Le bateau est éventré et coule en quelques secondes, mais il reste sur les roches, l'eau au ras du pont.

Les Arabes hurlent à la mort, se croyant perdus.

La barque au fanal était mouillée en plein récif, à cinquante mètres en arrière de la place ordinaire de la bouée, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour m'amener à perdre mon navire.

Je reconnais Ismaïl. C'est lui qui tenait la barre dans la nuit tragique où le *daouéri* m'aborda il y a deux ans¹.

Il vient nous porter secours, mais sa barque est à peine capable de contenir six personnes.

Sans entrer dans des explications sur cette étrange façon de marquer la passe, je lui donne quelques passagers et je le renvoie chercher de l'aide à terre.

J'allume un grand brûlot pour que du village et de la résidence on comprenne que nous sommes échoués.

Quelques minutes après, un zaroug arrive. Le pauvre Lassaigne, malgré son infirmité (il est pied bot) et son peu d'aptitudes maritimes, est venu voir le sinistre. Il est affolé, pleurant presque d'émotion.

Enfin tout le monde est transbordé. J'abandonne la coque du navire après l'avoir démâté et lié solidement les deux bords, à la hauteur du maître bau, pour l'empêcher de s'ouvrir. J'espère que, grâce au calme, la coque ne se disloquera pas, et peut-être demain pourrions-nous la renflouer.

Toute la population est sur la plage. Lassaigne a fait mettre en faction les gardes du petit poste qu'il a sous ses ordres pour empêcher les vols des bagages qu'on débarque à mesure qu'on les repêche.

Lassaigne fait appeler Ismaïl qui arrive, grisâtre de peur et tremblant.

Il jure qu'il croyait être à la bonne place; dans la nuit, il n'a pas pu se repérer. Enfin il manifeste un violent désespoir avec larmes, phénomène rare chez les indigènes.

J'ai la certitude que cet homme a fait exprès de se mettre sur le récif, car rien n'était plus facile, même de nuit, que de reconnaître la pointe du récif couverte seulement d'un mètre d'eau.

Comme dans l'aventure de l'abordage, le malheureux a obéi, mais il est à demi mort de peur.

Lassaigne le fait conduire en prison par deux askaris. Demain on fera une enquête.

Je passe une mauvaise nuit : j'ai perdu la plus grosse unité de ma flottille et je suis sans nouvelle du *Rengileh* qu'on n'a pas vu à Obock. Le *Saltala*, lui, est entré sain et sauf, un peu après nous, grâce au naufrage du *Fat el-Rahman*, dont l'épave lui a signalé le danger. Pour l'instant, c'est tout ce qui me reste...

Dès l'aube, avec le *Sahala*, nous allons à l'épave. La marée est haute, il y a un mètre cinquante

d'eau là où elle se trouve. Les hommes plongent pour dégager le lest, et, après deux heures de travail, la coque peut être remorquée dans la rade et échouée sur le sable.

A la marée basse, je constate que les dégâts ne sont pas très graves, la quille étant intacte. Lassaigne me donne tous les gardes pour m'aider et un charpentier qui travaille pour lui en ce moment. Il me donne aussi tout le bois qu'il peut découvrir dans les environs.

On parque les passagers dans une grande maison que Lassaigne met à ma disposition et qui plus tard devait être ma demeure. Une vaste cour leur permet de déballer leurs bagages et de faire sécher leurs vêtements sans crainte des voleurs.

L'un des Arabes est accroupi au milieu d'une sorte de tapis qui, de loin, me paraît étrangement décoré. En approchant, je vois que ce sont des milliers de boîtes d'allumettes : chacune est ouverte, et son contenu minutieusement exposé au soleil. Elles ont passé la nuit dans l'eau, ce qui est généralement malsain pour des allumettes. Mais l'Arabe ne renonce pas au bénéfice qu'il en escomptait. Une fois sa marchandise séchée, il espère encore la vendre à un client qui n'y verra que du feu »... Après quoi, quand ledit client s'apercevra que le *germe de feu est mort dans la tête noire des petits* bâtons, il saura à son tour les écouler aux bédouins de l'intérieur qui fréquentent sa boutique.

Je pense à la déconvenue de l'infortuné client qui emportera à trois jours de marche la précieuse boîte d'allumettes achetée à la ville.

Pendant que sèchent mes passagers, la coque du *Fat el-Rahman* se répare.

Ismaïl a attendri Lassaigne, qui croit maintenant à son innocence. Et puis il faudrait punir, et Lassaigne hurle, engueule, menace, mais n'a pas l'ombre de méchanceté. La mission d'aller faire le bateau-feu n'est pas, il faut l'avouer, dans les attributions d'un nacouda du gouvernement. Il a fait ce qu'il a pu, il s'est trompé, il n'y peut rien. Allah est seul maître de nos destinées, etc.

Je n'insiste pas, mais ma conviction reste solide, car je sais Ismaïl au mieux avec Salim Monti, qui est l'œil anglais à Djibouti. En reconnaissance de ses bons offices, les convois d'esclaves de Salim Monti passent discrètement, sans jamais le moindre ennui. Il les débarque même à Cheik Saïd, en face de Périm.

J'apprends que, la veille, un Arabe de sa suite est venu à Obock sans raison plausible. Il était chargé sans doute de recueillir les derniers renseignements sur ma véritable destination. L'ordre donné par Lassaigne d'aller marquer la pointe du récif était une occasion inespérée et trop tentante pour n'en pas profiter.

Je dois donc être circonspect et surtout hâter mon départ, car je suis, de plus, extrêmement inquiet sur le sort du *Rengileh*.

Enfin, quarante-huit heures après le naufrage, la coque est réparée, le navire regrée et, à neuf heures du soir, nous mettons à la voile.

J'ai pris le *Sahala* en remorque pour ne pas perdre de temps à l'attendre.

J'espère trouver le *Rengileh* à Syan, dans le mouillage du nord.

Nous y sommes le lendemain à midi; le mouillage est désert.

Mon inquiétude devient une lourde angoisse; j'ai le pressentiment d'un malheur. Décidément tout semble tourner contre moi.

Il faut cependant me débarrasser de ces quatorze passagers qui n'ont plus de provisions. Ils sont stoïques et résignés, mais il faut en finir.

Je pense avec inquiétude à ceux que j'ai mis sur le *Rengileh*, où il y a peu d'eau.

Je mets résolument le cap sur Kauka; avec ce vent, nous y serons demain matin. Peut-être même avant le jour. J'ai l'espoir d'y trouver le *Rengileh*, qui lui aussi a dû avoir hâte de se débarrasser de ses huit passagers.

Je laisse le *Sahala* filer seul sur Raheita, où il nous attendra et préviendra le *Rengileh* si par hasard ce dernier est là.

Vers trois heures de l'après-midi, une voile est signalée dans le nord. Le navire est encore sous l'horizon, mais il me semble reconnaître la coupe de sa voile. Je distingue bientôt que ce navire vient vers nous et enfin je reconnais, sans doute possible, le *Rengileh*.

Une heure et demie après, nous sommes bord à bord, et Saïd embarque pour me rendre compte des événements.

Ils ont cru d'abord que nous les avions devancés et, ne voyant personne ni à Obock ni à Syan, ils sont allés droit à Kauka, à cause de leurs passagers qui n'avaient plus rien à manger. Là on semblait m'attendre, et le bateau a, pour ainsi dire, été pris d'assaut dès son arrivée. Alors Ali Saïd a déclaré qu'il n'avait rien à faire avec moi et que ce bateau appartenait à Salim Monti. On a amené Saïd à terre, chez le cheik, pour le questionner. Saïd a, alors, donné sur moi tous les renseignements qu'on a voulu. Il a expliqué que je serais là dans un ou deux jours avec un chargement de passagers et une riche cargaison. Il se faisait fort, disait-il, de m'amener à terre, à condition d'avoir sa part de butin. Il sut s'y prendre si habilement qu'on le laissa retourner à son bateau.

Il prit le large sans perdre une minute.

Il resta à croiser en mer hors de vue de Kauka, pour tenter de me prévenir de l'embuscade qui m'y attendait.

L'affaire se complique. Il faut fuir cette zone d'influence de Salim Monti au plus vite. Je décide de débarquer les passagers, cette nuit même, sur un point désert de la côte. C'est une manœuvre dangereuse à cause du récif côtier, mais le calme nous favorise.

Les pauvres diables d'Arabes ne récriminent pas contre ce débarquement impromptu. C'est leur terre d'Arabie qu'ils ont devant eux et quelques lieues de plus à faire à pied, sur leur sol natal, ne les effraient pas. D'où qu'ils partent ils auront toujours à payer les droits de passage à travers chaque petite tribu qui se considère comme un Etat. S'ils n'ont pas d'argent, ils payeront en nature : celui qui est maçon bâtira un mur pour le cheik dont il veut traverser le territoire; le charpentier fera des portes ou des fenêtres à l'une de ses maisons... et ainsi il en sera sur chaque territoire dont certains sont à peine grands comme un canton. Il faut des âmes musulmanes pour trouver naturel cet état de choses où le temps ne compte pas plus que si l'éternité leur appartenait.

L'un des passagers me donne par écrit la déclaration que je les ai tous déposés à destination, sains et saufs, et, enfin débarrassés, nous faisons voile vers Raheita.

Voilà réunis, non sans peine, mes trois bateaux dans la petite baie bien abritée derrière le cap Raheita, frontière franco-italienne entre la côte des Somalis et l'Erythrée.

J'ai eu en somme une chance inouïe d'esquiver les deux catastrophes, qui auraient pu me terrasser, sur le récif d'Obock et à Kauka. Je dois avoir foi dans mon étoile et considérer que mon destin est fixé pour aller de l'avant sans cette crainte paralysante qu'on appelle la prudence. L'homme qui part à l'assaut doit se dire : « Je ne serai pas touché. » S'il parvient à le croire, il est un héros. S'il n'y croit pas, c'est un poltron.

Etrange enchaînement des hasards qui m'a conduit hors de dangers que rien ne permettait de prévoir et sur lesquels je courais en aveugle!

D'abord j'ai eu l'idée de mettre des passagers sur le *Rengileh*, ensuite une ancre s'est engagée. Ne me voyant pas, et à cause de ses passagers à bout de provisions, le *Rengileh* m'a précédé à Kauka.

Jusqu'à l'échouage d'Obock qui a contribué à déjouer les embûches dressées contre moi, en me retardant de quarante-huit heures. Sans cet accident, j'aurais rattrapé le *Rengileh*, et nous allions tous ensemble nous faire prendre à *Kauka* par les Zaranigs.

Toutes ces considérations me rendent confiant et joyeux tandis que mes trois barques taillent la mer vers les îles Farzan. J'ai avec moi vingt-cinq hommes tous dévoués et qui me suivront partout où je les mènerai. Cela suffit pour accomplir bien des choses.

Pendant dix jours, nous faisons une assez pénible navigation à cause de la vitesse très inégale des trois bateaux.

Je me garde d'approcher la côte arabe, pour ne pas signaler ma présence à des espions éventuels. Cela nous oblige à garder la haute mer plusieurs nuits de suite malgré la violence du vent contraire. Aussi est-ce avec une profonde satisfaction que nous trouvons le premier îlot, Okban, le plus au sud de l'archipel Farzan, pour y passer une nuit au mouillage, dans la béatitude d'un sommeil comme seuls peuvent en avoir des marins quand leur navire est bien affourché sur ses deux ancres, à l'abri de tous les vents qui voudront souffler.

¹ Voir *les Secrets de la mer Rouge*.

LE PILLAGE

Le 15 janvier, nous entrons dans la baie de Dumsuk à la tombée de la nuit. Cette île est assez accidentée, et quelques mamelons atteignent soixante et quatre-vingts mètres de haut. En entrant dans la baie, on laisse à gauche de hautes falaises plongeant à pic dans la mer.

A droite, la grève est en pente douce, barrée de stratifications madréporiques en demi-voûtes qui courent horizontalement comme des courbes de niveau.

Ces abris naturels servent de refuge aux pêcheurs quand ils séjournent sur l'île, comme en témoignent les coquilles brisées des escargots de mer, dont ils se nourrissent.

Nous mouillons en arrière d'une pointe de sable qui nous abritera la nuit des vents du nord si par exception ils venaient à souffler. La nuit est venue pendant ces préparatifs.

Les Soudanais sont partis à la recherche de mollusques pour préparer un repas de leur façon.

Sur chaque sambouc, le feu des *moufas*¹ s'élance en longues flammes et, devant cette clarté, le mousse tout nu s'agite comme un diable noir. Les hommes chantent des mélopées en répons alternés, puis un à un se taisent, et seule la grande voix stridente des grillons emplît la nuit claire.

De temps à autre, l'eau immobile est agitée de la fuite éperdue des poissons poursuivis par les requins voraces, et cela fait souvenir que la lutte pour la vie n'a pas de trêve malgré la sérénité de cette belle nuit chaude.

Dès le matin, nous procédons au débarquement de nos provisions et du matériel que nous avons emporté.

Comme toutes ses voisines, l'île Dumsuk est un soulèvement des fonds maritimes. Au sommet des collines les plus hautes, on voit toute la végétation et toute la faune sous-marines figées dans leurs formes de pierre. De grands madrépores arborescents enchevêtrent leurs branches de calcaire et d'énormes bénitiers pétrifiés s'entrouvrent sur le sol, bâillant là depuis des millénaires.

Aucun animal, y compris l'homme, le plus destructeur de tous, n'ayant de raison d'être sur cette île, rien de ces vestiges n'a été dérangé.

Cet étrange décor dans cette profonde solitude, au milieu de la mer sans âge, fait oublier qu'il existe une humanité turbulente et présomptueuse, préoccupée de contingences puériles. Tout ce qui est humain paraît si éphémère devant ces choses qui ont pu demeurer. Elles sont si voisines dans l'évolution et si lointaines dans le temps mesuré à l'échelle de l'Histoire!

Ces terres d'abord élevées brusquement, comme en témoigne la vie aquatique ainsi surprise, ont sans doute continué plus tard à s'élever lentement. En effet, je traverse de grandes plaines couvertes d'herbe dure entourées de ces falaises en demi-voûtes que les vagues venaient battre et ronger autrefois. Elles semblent aujourd'hui avoir pris leur retraite autour de cette brousse épineuse et sèche.

A l'intérieur de l'île dorment de petits lacs aux eaux rougeâtres et saturées de sel. Aucune plante

aquatique, aucun poisson ne s'y rencontre, et pas un oiseau ne séjourne auprès de ces flaques immobiles comme des mares de sang. Les croûtes de sel font sur les bords des taches brillantes blanches et roses.

La faune de l'île est représentée par les oiseaux de passage qui s'y reposent et toute la série des oiseaux de mer qui viennent y faire leurs pontes dans des nids posés à même le sable chaud.

Sur la côte nord-est, je trouve les vestiges de points d'eau et, en creusant, je constate qu'ils peuvent être remis en état; cela nous sera précieux.

Ces points d'eau, fort rares sur les îles, sont produits par des poches rocheuses remplies de sable, qu'il suffit de creuser pour réunir l'eau laissée là par les dernières pluies. Dans ces régions, il pleut environ six à huit jours par an.

Je procède ensuite à la construction de mon habitation en pierre sèche adossée à un grand abri sous roche, ce qui me donne « une pièce de plus ». Je la recouvre de tôles ondulées, et sur la colline, nous installons une grande hampe où flotte notre pavillon national.

Les plongeurs se groupent aux environs dans de petits abris en pierres recouverts d'herbes sèches.

Après trois jours, cela prend la physionomie d'un petit village. Evidemment, pour l'instant, le pays manque de femmes, mais les Arabes savent s'arranger par de réciproques concessions, et les longs célibats de leurs vies de marins semblent ainsi leur être assez légers.

Ali Saïd se révèle très intelligent et s'intéresse aux diverses opérations de la culture des huîtres perlières. J'espère pouvoir lui apprendre les manipulations délicates de la culture de la perle proprement dite.

Beaucoup de pêcheurs sont venus en curieux, les uns en pirogue, les autres en zarougs. Déjà la légende de l'homme qui fabrique les perles commence à se répandre de bouche en bouche, et certainement les échos en sont déjà parvenus à la côte arabe.

Je suis là depuis dix jours; il est grand temps que j'aille à Gizan rendre visite à Mohammed Hidris et lui remettre la lettre du gouverneur pour éviter tout prétexte à de nouveaux ennuis. Cela me demandera trois ou quatre jours, tout au plus.

J'ai eu quelques difficultés pour décider ma petite tribu à m'attendre sur l'île, car, sans moi, elle ne se croit pas en sécurité. Je laisse Ali Saïd et je prends seulement avec moi l'équipage du Fat *el-Rhaman*, plus Salah, qui m'est toujours utile comme guide. Je laisse aussi Abdi, à cause d'une blessure légère à la main, mais surtout comme second moi-même, et, vers midi, à la rentrée de la brise de mer, nous mettons à la voile.

Nous mouillons le lendemain devant Gizan à cinq heures du soir.

Une vieille forteresse à tourelles domine la petite rade, du haut d'un grand rocher. La ville bâtie en terre répand ses maisons cubiques en bordure de la mer et les vestiges d'un mur d'enceinte

subsistent par places.

A quelques mètres de la plage, un grand portique s'ouvre dans le mur d'une sorte de caravansérail, et une foule assez compacte s'y agite.

Je débarque. Aussitôt les askaris de l'omer el Bahar viennent me saluer selon la coutume; on s'accroupit sur le sable et on dit d'où on vient, où on va, etc. Ici, encore plus qu'à Médy, le type indigène est fort beau : beaucoup portent sur la tête une sorte de diadème en feuilles de palmier, qui maintient autour du front la longue chevelure bouclée.

Ici, tout le monde porte un fusil, même les enfants de dix à douze ans. Chaque homme a l'air d'un guerrier ou d'un bandit.

Je suis introduit dans la cour du caravansérail, et aussitôt un très vieil Arabe à barbe rougie au henné vient me saluer de la part d'Hidris.

Son maître est, paraît-il, très malade et ne peut me recevoir en ce moment. Il a donné l'ordre de me loger, et je suis introduit dans une pièce carrée, blanchie à la chaux. Des esclaves s'empressent à étendre des tapis, à brûler de l'encens et remuer la poussière. On m'apporte du lait, du miel, des galettes de dourah et des dattes. La nuit venue, au lieu du quinquet fumeux où les Arabes brûlent ordinairement le pétrole, on me donne des bougies de paraffine, ce qui est un luxe rare.

Ce matin, je ne puis parvenir à voir qui que ce soit, ni le petit vieux de la veille, ni Hidris. Cependant la lettre du gouverneur a dû être remise.

Toutes ces longueurs me semblent étranges. Avec l'aide de Salah, qui a trouvé des connaissances dans le quartier des cuisines, je finis par savoir qu'Hidris n'est pas à Gizan, mais dans un jardin, à un jour de marche vers l'intérieur. Un Indien, venu de Camaran quelques jours avant mon arrivée, est parti ce matin avant l'aube sur un chameau coureur avec un message pour ce vizir Yaya, de Médy, dont je n'ai pas oublié la réception. Cet Indien est sans doute celui qui correspond avec cheik Ibrahim Matefer pour le compte du H. M. S.

Je vais alors chez l'omer el Bahar de l'endroit déclarer que je vais repartir sans attendre aucune réponse. Il m'exhorte à la patience en me représentant que ma lettre a été envoyée par un courrier rapide et qu'Hidris me répondra aussitôt. J'aurai sa lettre dès demain sans faute.

Force m'est donc de perdre encore deux jours à boire du lait aigre et à manger des dattes sous des nuages de mouches, malgré l'atmosphère de fumée de ma case que je n'arrive à tolérer qu'en vivant à ras du sol, accroupi ou couché.

Tous ces retards me semblent suspects et comme destinés à me retenir le plus longtemps possible. Il faut brusquer les choses; je donne des signes d'impatience et je me prépare ostensiblement à mettre à la voile dans la nuit.

Est-ce le résultat de cette décision, mais un esclave vient me chercher pour me conduire chez le petit vieux à barbe rouge.

Il arrive, dit-il, de chez Hidris, et m'apporte un papier plié en long qu'il déploie avec respect. Sur la feuille de papier écolier orné de taches de graisse, au-dessous de quelques lignes en écriture arabe, s'étale un énorme cachet compliqué d'arabesques. C'est un permis pour pêcher la nacre aux îles Farzan.

Le petit vieux me recommande de ne pas construire de maisons sur les îles. Je ne donne aucune importance à ce détail, bien décidé à n'en tenir aucun compte.

On me fait promettre d'apporter à ma prochaine visite des cartouches pour des revolvers de modèles invraisemblables et on me charge d'une multitude de commissions.

Nous mettons à la voile à la nuit.

Je ne puis, malgré tout, me défendre d'une vague inquiétude sur la valeur de ce permis de pêche donné beaucoup trop facilement et sans qu'une explication ait été demandée.

Une bonne brise de mer nous permet de filer grand largue; si cela continue, nous serons avant la nuit à Dumsuk. Mais, vers trois heures, le calme se fait et la brise de sud-est se lève. Au crépuscule, la navigation devenant impossible entre les récifs, nous mouillons derrière un îlot, où je vois un petit zaroug à demi halé sur la plage.

Ce sont des pêcheurs qui nous ont déjà rendu visite à Dumsuk. Ils nous disent que, la veille, ils ont rencontré en mer, assez près pour les bien reconnaître, nos deux samboucs laissés à l'île; ils faisaient route vers le sud, suivis par un autre voilier plus grand.

Je ne sais comment expliquer cette étrange nouvelle, je veux croire à une erreur, mais je sens grandir en moi une grosse inquiétude. Que s'est-il passé? Et la nuit ne m'apporte que des conjectures sinistres...

Nous partons avant le jour pour profiter de la brise de terre, malgré le danger des récifs invisibles.

A dix heures, l'île Dumsuk est signalée, mais je ne distingue pas encore, même à longue-vue, le pavillon que j'ai établi sur le mamelon nord et qu'Ali doit hisser chaque matin. Puis, en approchant, je dois avouer qu'il n'y a non seulement plus de pavillon, mais que la hampe a également disparu.

Après trois heures de navigation, qui me semblent infiniment longues, nous entrons enfin dans la baie. Le désastre m'apparaît alors dans toute son étendue.

Ma maison est en partie détruite, mes deux samboucs ne sont plus en rade et pas un être vivant ne semble être resté dans le campement abandonné...

Il ne reste plus entre les murs de ma cabane que des choses sans valeur : caisses vides, vieux barils, sacs déchirés, etc. !

Est-ce Ali Saïd qui a profité de mon absence pour opérer ce coup de main? Cela n'est pas possible, à cause des hommes qui ont tous leurs familles à Djibouti, où ils ne pourraient plus revenir après un tel acte de piraterie.

Reste à admettre qu'ils ont été attaqués.

A ce moment, Abdi, que j'avais laissé pour sa blessure à la main, sort de derrière des roches, où il semblait se cacher, et me fait signe d'approcher.

Il me met au courant des événements dont il a été témoin et voici ce qu'il me conte :

Deux jours après mon départ, un grand zaroug de quarante tonnes vint mouiller dans le sud de l'île à la tombée de la nuit. Trois Arabes sans armes vinrent apporter, vers huit heures du soir, un peu de poisson sec et demander du tabac. Sous ce prétexte, les craintes que cette visite avait inspirées au début se dissipèrent. A la faveur de cette confiance, d'autres Arabes, armés cette fois, arrivèrent en nombre, et leur attitude devint menaçante.

L'un d'eux se dit envoyé par Hidris pour me conduire à Gizan avec tous mes bateaux.

Cet Arabe, qui semblait le chef, se retira à l'écart avec Saïd, et tous deux conférèrent plus d'une heure.

A un moment, Saïd vint prendre dans sa caisse, dont on entendit tinter la serrure², le paquet de grains de nacre pour les cultures perlières. Il montra en grand mystère au nacouda arabe ce paquet cacheté. Puis tous deux revinrent au camp au milieu des autres, paraissant devenus les meilleurs amis du monde.

Saïd ordonna de faire un thé général, annonçant que tout le monde partirait le lendemain matin. Il dit que j'étais en prison et que je serais délivré quand tous mes bateaux auraient quitté l'île.

– Je ne pouvais pas croire une telle chose, continua Abdi, quand, profitant d'un moment où les Arabes ne faisaient pas attention, Saïd me dit : « Cache-toi dans l'île et informe Abd el-Haï³ aussitôt qu'il sera revenu de Gizan que nous sommes partis pour Hodeidah. »

« Immédiatement j'avertis tous les Soudanais qui ne voulaient pas aller se faire vendre comme esclaves à la côte arabe, et en peu de temps, sans attirer l'attention, ils s'enfuirent dans la nuit sur leurs pirogues. Moi, je partis me cacher dans l'île.

« Au matin, tous les matelots somalis des deux samboucs furent embarqués sur le grand zaroug arabe avec Ali Saïd. Les Arabes mirent un certain nombre des leurs sur nos deux samboucs, puis tous partirent, et je vis les bateaux faire voile vers le sud.

« Dans la soirée, les Soudanais sont revenus, et heureusement nous avons trouvé un peu d'eau dans les anciens puits.

« Ils ont eu peur maintenant, en voyant ta voile, de quelque ruse pour les prendre, mais je vais les chercher. »

Après ce récit, je fais des signaux, et le soir les Soudanais arrivent équipe par équipe.

Il n'y a pas une minute à perdre pour tenter de rattraper les deux bateaux volés.

Il me reste, à bord du *Fat el-Rahman*, huit fusils, environ deux cents cartouches et une caisse de dynamite.

J'embarque tout mon monde, mais, au moment de mettre à la voile, Abdi veut revenir à terre, disant que nous oublions l'essentiel. Abdi est un simple qui a quelquefois des idées surprenantes, comme l'instinct d'un animal par ailleurs stupide.

Il veut que j'emporte les deux gouvernails de rechange des samboucs volés.

Ces deux espèces d'épaves n'ont sans doute pas attiré l'attention des Arabes qui les ont laissées sur la plage.

Je comprends aussitôt l'idée d'Abdi : quand on veut garder un bateau prisonnier, on lui confisque son gouvernail. En posséder le double, c'est, en quelque sorte, tenir la clé de sa prison.

Nous partons en pleine nuit, ce qui est une terrible imprudence, car il faut escompter la chance de passer entre les récifs. Cependant, la gravité de la situation m'autorise, comme un joueur aux abois, à accepter des probabilités d'un tel ordre.

La chance est pour nous : la brise de terre nous mène à bonne allure, et le matin nous sommes en vue de Kamaran.

Cette grande île est occupée par les Anglais, et de là ils mènent toute leur politique en Arabie, faisant battre les divers cheiks entre eux.

Une grosse houle du sud-est témoigne que la mousson souffle en coup de vent dans le sud, et un très fort courant nous porte au large, vers l'ouest.

Mon plan consiste à venir nous mettre sous l'abri du cap (ou ras) Katib. Cette presqu'île s'étend vers le nord pendant huit kilomètres et laisse entre elle et la terre une vaste baie abritée de ces terribles vents du sud qui soufflent dans ces parages, sans interruption, en véritables tempêtes, pendant les six mois d'hiver.

Le fond de la baie est, à vol d'oiseau, à huit kilomètres environ d'Hodeidah.

De ce point, je compte aller par terre tenter de reprendre par surprise ou par ruse mes deux samboucs. Je ne doute pas que Saïd, en me laissant Abdi, n'ait eu d'autre but que de me suggérer cette tactique.

Je dois atteindre cette baie pendant la nuit, et cette nécessité n'est pas sans me donner une vive préoccupation. Le ras Katib est une pointe basse invisible la nuit. Je ne dois donc me fier qu'à l'estime de ma route pour atterrir, et une erreur de quelques milles plus au nord ou plus au sud me conduira fatalement sur le récif côtier impossible à voir, car la mer n'y brise presque pas, même par gros temps.

Les vents étant contraires, je dois prendre le large, et c'est une journée exténuante de louvoyage par gros temps. La nuit vient, nous continuons à louvoyer pour gagner encore quelques milles dans le sud. La mer devient extrêmement dure et la nuit empêche de voir pour gouverner et parer les lames dangereuses qui arrivent sans prévenir.

A plusieurs reprises, le navire tombe durement dans le creux des lames, et c'est un miracle que toute la mâture ne vienne pas en bas. Devant un tel risque, qui mettrait d'un seul coup tous mes projets à néant, je préfère courir celui d'atteindre l'abri du ras Katib en une seule bordée et je vire de bord.

Courir dans la nuit, par gros temps, une bordée vers la terre qu'il sait proche, est pour le marin une terrible responsabilité. A chaque minute il croit voir surgir les brisants devant lui, trop tard pour virer de bord.

Depuis deux heures, hantés par cette terreur, nous cinglons dans cette direction. Personne ne dit mot, les dents serrées, les nerfs tendus à la limite et les yeux fixés dans ces ténèbres d'où les crêtes blanches des vagues surgissent sans arrêt. Tout à coup l'homme de bossoir clame dans le sifflement du vent : « Les brisants... »

On ne voit rien, mais on entend au loin la mer qui gronde.

Je perçois le bruit par tribord, c'est-à-dire « au vent à nous », vers le sud, du moins cela me paraît être ainsi... Les hommes de quart ont la même impression, j'en conclus que c'est bien le ras

Katib. Si je ne me trompe pas, nous pourrions passer sous le vent du cap. Je continue hardiment la même route.

Le grondement de la mer augmente. Elle brise à quelques encablures, mais je ne vois toujours rien! A la grâce de Dieu!... Je laisse porter, et le navire file comme une flèche. Tout à coup la mer se calme, le grondement des brisants vient maintenant nettement par le travers : nous avons doublé le ras Katib et nous entrons dans la baie.

Rien ne peut exprimer, pour qui n'a pas été aux prises avec la mer, l'immense soulagement qu'éprouve le marin quand son navire passe brusquement de la tempête aux eaux calmes d'un abri. Cette joie compense les angoisses et les fait oublier.

Je laisse tomber l'ancre aussitôt que la sonde nous donne le fond et je prends un peu de repos en attendant le jour.

Avant l'aube, nous appareillons, car je crains d'être aperçu des sentinelles turques postées sans nul doute sur la pointe du ras Katib. Là, en effet, se trouvent les restes du matériel du chemin de fer français dont la construction fut abandonnée il y a quelques années lors de la guerre italo-turque. Le ras Katib devait être le terminus de la ligne d'Hodeidah à Sana entreprise par une compagnie française.

Dans ce projet, la baie formée par la presqu'île du ras Katib serait devenue le port d'Hodeidah avec une rade bien abritée. Il est à noter qu'au moment de cette guerre les Italiens s'acharnèrent *avant* tout à la destruction de ce chemin de fer, qui aurait été la consécration de notre influence en Arabie, comme le chemin de fer de Djibouti à Addis l'a été pour l'Ethiopie. Après la guerre, ce travail ne fut pas repris.

Sans encombre, je parviens à remonter assez loin dans la baie, en ayant soin de rester au milieu à une bonne distance des côtes. Je suis cependant encore à plus de trois milles du fond de ce petit golfe, mais les récifs sont nombreux et peu visibles à cause de l'eau troublée par le mauvais temps.

Je décide d'envoyer Salah à la recherche de Saïd.

Nous le conduisons vers les trois heures du soir au point le plus voisin d'Hodeidah. C'est le moment de la marée basse et il pourra faire assez de route avant la nuit, surtout dans la partie, voisine de la mer rendue dangereuse par les sables mouvants.

Nous convenons d'un signal à feu pour nous retrouver la nuit suivante, et je rentre à bord. J'organise un roulement pour veiller avec deux hommes armés qui ne doivent laisser approcher ni barque ni pirogue.

La nuit passe sans incident. Au matin, je vois quelques petites voiles blanches se détacher de la côte; ce sont sans doute des pêcheurs, mais je n'aimerais pas entrer en relation avec qui que ce soit.

Cependant un de ces petits zarougs vient vers nous. Il est monté par deux Arabes qui semblent être le père et fils. Ils viennent sous le prétexte d'avoir un peu de tabac, mais la curiosité est le principal mobile de cette matinale visite. Je suis fort ennuyé, car sans aucun doute ces gens se sont rendu compte que mon bateau est anormal; il n'a rien en effet du caboteur indigène quand on l'examine de près. Certainement, deux heures après le retour de ces pêcheurs à leur village, les autorités turques sauront qu'il y a sous le ras Katib un bateau très suspect. Il faut donc les retenir au

moins jusqu'à demain : je songe bien à les garder prisonniers ou à les endormir à l'opium, comme dans les romans, mais il peut venir d'autres embarcations, et je ne tiens pas à transformer le *Fat el-Rahman* en ponton disciplinaire.

Mieux vaut trouver un prétexte pour les éloigner. J'imagine une histoire : je leur propose d'aller à l'île Aucan, située à trente milles au nord, porter un message destiné au nacouda d'un autre bateau avec lequel nous naviguions *sangar*⁴. La tempête de la nuit nous a séparés, et j'ai été obligé de me réfugier ici pour réparer des avaries. Nous avons rendez-vous à Aucan où notre compagnon doit nous attendre.

Je me mets enfin d'accord pour le prix de vingt thalers : cinq payables immédiatement, le reste à l'île Aucan par mon ami imaginaire. Je sais que cela tiendra les deux Arabes loin d'Hodeidah au moins deux jours, et cela me suffit.

Je les retarde encore avec du thé et le repas du milieu du jour. Enfin, à quatre heures, ils partent vers le nord.

Je les vois disparaître sous l'horizon, emportés vent arrière. Je suis bien tranquille maintenant, il leur faudra plusieurs jours pour remonter ce vent qui les pousse si bien.

Heureusement, pas d'autre visite.

¹ Sorte de four vertical en forme d'amphore.

² Les serrures arabes ont une sonnerie qui tinte à chaque tour de clef.

³ Abd el-Haï, mon nom en religion musulmane et sous lequel les indigènes me connaissent dans tous les parages.

⁴ Les indigènes ne font guère de longs voyages avec un navire isolé. Ils vont le plus souvent par deux et nomment cela naviguer *sangar*. Deux ou plusieurs navires *sangars* ne doivent jamais se perdre de vue.

UN COUP DE CANON

Au milieu de la nuit, je vais en pirogue au fond de la baie attendre Salah. Jusqu'à l'aube, j'observe en vain la lagune : aucun signal ne brille dans la nuit.

A sept heures, la marée va remonter. Je désespère de Salah, et mille idées pessimistes me viennent.

Au moment où, très découragé, j'allais retourner à bord, un de mes pagayeurs me signale au loin des points noirs mobiles qui semblent êtres des personnages venant d'Hodeidah. J'en compte cinq, dont un très petit : un enfant, sans doute. Je suis intrigué par cette caravane dans ce lieu désert, presque impraticable. Enfin, je reconnais Saïd, il est accompagné de trois femmes et d'un gamin qui doit être son fils.

Tous sont chargés d'ustensiles de ménage les plus hétéroclites : une femme porte un bébé sur le dos, une autre tient à la main une énorme lampe à colonne avec son abat-jour. Je suis furieux d'avoir à embarquer cette encombrante cargaison, mais Saïd m'explique qu'il a dû fuir Hodeidah pour éviter des représailles, dans le cas où je parviendrais à enlever mes bateaux.

Il a fait croire à l'omer el Bahar turc d'Hodeidah que les boules de nacre étaient des perles en les tenant renfermées dans le sachet cacheté. Décidément ces sphérules de nacre sont une providence ! Sur la promesse de partager avec lui en secret ce butin, il a obtenu que les deux boutres resteraient dans le port quelques jours, les gouvernails, bien entendu, enfermés à terre. L'équipage est libre, et Salah est resté pour le réunir la nuit prochaine à un point convenu sur la plage.

Saïd m'explique que le grand zaroug arabe est venu à Dumsuk sur l'ordre du vizir Yaya, qui avait été prévenu de mon absence sans doute par le fidèle sujet de S. M. Britannique, cet Indien entrevu à Médy et qui vint m'attendre à Gizan. Le nacouda, de la tribu des Zaranigs, encore plus ou moins fidèles aux Turcs, pouvait sans inconvénient venir à Hodeidah. Il y amena mes deux boutres en se flattant de les avoir arrêtés dans les eaux turques. Ils devenaient ainsi prises de guerre ! Je compris alors que les Anglais n'avaient pas osé intervenir directement à cause de ma nationalité. Ils avaient préféré faire agir les Turcs !

Maintenant, il faut aller vite, car, si je ne réussis pas cette nuit à enlever mes bateaux, ils seront perdus.

A cinq heures du soir, je prends avec moi quatre hommes pour transporter les gouvernails de rechange apportés de Dumsuk et je pars avec Saïd. La nuit est parfaitement noire, le ciel est couvert.

Nous nous engageons sur le sable de l'isthme encore par places couvert d'eau. On m'a signalé des zones de sable mouvant, et je ne suis qu'à demi rassuré malgré les affirmations de Saïd qui les prétend plus à l'ouest.

Par cette obscurité, je ne suis pas sûr de ma direction, je n'ai que le bruit de la mer sur la côte à

ma droite pour me diriger. Enfin, après deux heures de marche exténuante, nous trouvons un sable plus sec et plus ferme.

Au loin, quelques lumières indiquent Hodeidah. Mon plan est d'y arriver entre huit et neuf heures du soir, c'est-à-dire pendant l'heure du repas. En obliquant à l'ouest, nous rallions le rivage de la mer. Il est plus prudent de cheminer en bordure de l'eau; cela présente le double avantage de n'avoir qu'un côté à surveiller, puis c'est une cachette très sûre et toujours prête, où il suffit de plonger. En outre, les pas sont effacés par l'eau et il importe de ne laisser aucune trace sur le sable. Pour nous rendre moins visibles, nous sommes d'ailleurs tous nus, sauf moi, qui porte un revolver et une ceinture de toile.

Après avoir cheminé environ une heure, un sifflement discret nous immobilise. Il se renouvelle à deux reprises, et, après réponse de notre part, des ombres sortent des dunes. Ce sont mes matelots avec Salah.

Ils nous informent qu'on leur a fait déplacer les bateaux à cause du mauvais temps, mais ils ont eu soin de jeter les ancres le plus loin possible de toute la longueur des amarres. Cela permettra de les déhaler sans bruit à bonne distance de la terre. Seulement il y a sur la plage un poste de quatre soldats, mis là aujourd'hui même par ordre de l'omer el Bahar, car la disparition de Saïd a semblé suspecte.

Je laisse ma troupe cachée dans les dunes et j'avance seul reconnaître les lieux. Etant nu, ma teinte de peau bronzée se confond admirablement la nuit avec le sable.

Je rencontre une hutte de pêcheurs qui me retarde un peu. Sa forme imprécise m'a d'abord inquiété. J'en approche en rampant et je m'assure qu'elle est vide, elle semble même abandonnée. Je reviens en arrière prévenir mes hommes de se masser dans cette hutte qui est à quelque cent mètres du poste des soldats.

Je continue ma marche prudente et je m'approche des sentinelles, à moins de vingt mètres. Je me rends compte qu'ils surveillent effectivement les bateaux que j'entrevois à cinquante mètres du rivage.

Mon plan est vite arrêté. Je retourne à la hutte et j'envoie les neuf hommes en deux équipes de quatre et cinq rejoindre les deux boutres à la nage en poussant les gouvernails devant eux. Le vent venant du nord, cette nuit, c'est un jeu de faire environ un mille vent arrière.

Ils devront monter chacun sur leurs samboucs, parer les voiles et se déhaler doucement sur leurs câbles, de façon à ce que leur navire s'enfonce lentement dans la nuit. Les soldats ne pourront pas se rendre compte de leur éloignement progressif. Mais il faudra hisser les voiles, et cette manœuvre sera visible et fort dangereuse. Elle sera saluée sûrement par des coups de fusil, qui, s'ils ne sont pas efficaces matériellement, le seront moralement en paralysant les matelots par la peur.

Je leur ordonne donc d'attendre, une fois déhalés sur leur câble et l'ancre à pic. Aussitôt qu'ils verront un grand feu sur la plage, ils devront déramer vivement, hisser les voiles et fuir grand largue. Rendez-vous dans la baie, sous le ras Katib.

Je reste seul avec mes quatre Soudanais, car j'ai renvoyé Saïd, dont le courage me semble douteux.

Je reviens à la hutte et je répands sur tout ce qui est combustible le contenu d'un flacon de pétrole apporté en cas de signaux à feu. J'entasse de vieilles bâches, des herbes sèches, enfin tout ce qui peut faire un beau feu de la Saint-Jean.

J'escompte que les torrents de fumée de ce bûcher emportés par le vent du nord iront droit sur le poste des soldats situé à cent mètres sous le vent. Ensuite, cet incendie inopiné attirera l'attention pendant quelques instants, et son éclat éblouira suffisamment les spectateurs pour faire autour d'eux la nuit absolument opaque. Cela suffira pour que mes navires et nous-mêmes soyons hors d'atteinte.

Je calcule à peu près le temps nécessaire aux manœuvres que j'ai prescrites, mais, pour plus de sûreté, je reviens au point d'où j'avais, d'abord, aperçu mes boutres. Je ne les distingue plus. Donc, ils se sont déjà déhalés sur leurs câbles et attendent le signal du feu.

J'ai envoyé mes Soudanais au pas de course faire des traces de pas dans la direction de la ville pour égarer les recherches sur les causes de cet incendie.

Mes allumettes, que je porte toujours dans une boîte de fer-blanc, dans mon turban, ont vite fait de mettre le feu à ce bûcher, et nous fuyons le long de la mer.

En quelques minutes, une immense flamme s'élance avec des gerbes d'étincelles. La clarté est très intense, et malgré la distance je distingue en mer les deux voiles éclairées se détacher sur le rideau noir de la nuit. Mais je suis sans doute seul à les voir, car tout Hodeidah regarde ce grand feu.

Un incendie est toujours une grande attraction, très goûtée des foules.

Après environ trois quarts d'heure de course, nous quittons le littoral pour nous lancer à travers l'isthme marécageux. La marée est haute, et nous nous égarons dans des lagons, l'eau jusqu'à la ceinture.

Malgré la température relativement douce, je suis secoué de frissons intolérables et à bout de force. Deux Soudanais doivent me soutenir. Il y a encore six kilomètres à faire dans l'eau et dans la vase. Jamais je n'en aurai la force...

Au départ, j'avais convenu avec Abdi qu'il attendrait en pirogue au fond de la baie. Combien maintenant je le regrette. A tout hasard, nous appelons dans la nuit. Un cri prolongé nous répond, si proche que j'en suis surpris. Peu après, un Soudanais (ces gens ont des yeux de lynx) aperçoit quelque chose, et bientôt Abdi arrive, en poussant la pirogue devant lui. Saïd l'avait prévenu de notre retour prochain et, voyant la marée un peu haute, il a pensé que nous serions arrêtés; alors il est venu à notre rencontre. Grâce à la pirogue, je peux continuer ma route et, vers une heure du matin, je suis à bord.

Le lendemain, j'ai une violente fièvre, nausées et maux de tête. Cependant, il faut agir.

Nous gagnons le nord de la baie et, dans la partie que nous cachait la pointe du cap, j'aperçois mes deux samboucs à l'ancre.

Nous les rejoignons, et alors commencent les interminables histoires. Chacun a des aventures à raconter; c'est à qui contera la plus belle. A ce jeu, la vérité n'a qu'à se réfugier dans son puits, et voilà comment s'écrit l'histoire.

Je fais une répartition des équipages et j'expédie les deux samboucs à Massaoua, qui est le port le plus facile à atteindre par ces gros vents du sud. Quant à moi, je décide à tenter le retour à Djibouti, malgré la violence du vent contraire.

Il est impossible de continuer, dans ces conditions, cette lutte contre les Anglais. La réponse du ministre doit être enfin arrivée, et, aussitôt qu'ils sauront que j'agis avec l'assentiment de mon gouvernement, ils me laisseront la paix.

J'appareille à l'aube. Le vent est tombé et, peu à peu, se lève du nord : c'est une chance inespérée. Vers midi, c'est le calme encore, et mon bateau se balance à environ quatre milles de terre. Une fumée est signalée au sud. C'est un vapeur. Il approche assez rapidement. Dans ces parages, ce ne peut être qu'un garde-côte anglais. C'est en effet une sorte de chalutier transformé en patrouilleur.

Il stoppe par notre travers à trois encablures. Je hisse mes couleurs pour signaler mon port d'attache par le signal géographique à quatre pavillons du code international des signaux. Pris par le calme, je ne puis me mouvoir. J'attends donc que le vapeur s'approche ou m'envoie son youyou.

Je m'empresse de me vêtir d'une façon décente en prévision d'une visite.

Tout à coup, une gerbe d'eau jaillit à dix mètres environ du sambouc et deux secondes après la détonation d'une pièce d'artillerie déchire le calme.

Messieurs les Anglais tirent les premiers, mais cette fois sans y être invités.

Je fais jeter la pirogue à la mer pour éviter un second coup « corrigé » et, dans ce minuscule appareil, j'accoste à la coupée du vaisseau anglais.

Sur le pont, bien briqué, sous les tentes de coutil, au milieu des cuivres étincelants, le commandant et son état-major m'attendent. Des canonniers s'empressent autour de la pièce de 150 qui vient de tirer. A leurs pieds fument encore la grosse douille de laiton. Je la considère une seconde, puis m'adressant au commandant :

– Voilà du bien gros plomb, monsieur, pour bien petit gibier, surtout quand on le manque...

Un enseigne traduit. Rires, mais le commandant répond en assez bon français :

– Nous n'avions pas de cartouches à blanc, alors nous avons tiré avec cette « chose »... mais vous ne risquiez rien.

– Mais votre sifflet, monsieur, eût suffi ! Je l'aurais fort bien entendu à trois encablures. Je ne pense pas que votre Amirauté vous ait signalé que j'étais sourd ?

– Oh ! no ! seulement, le canon est plus de circonstance, et puis ça fait un exercice pour l'équipage...

– Si vous et vos hommes étiez dans les Flandres, vous n'auriez pas besoin d'exercice. Enfin, ne punissez pas votre canonnier dont la maladresse me procure le plaisir de cet entretien. Voici mes papiers, monsieur. Que désirez-vous de plus ?

Tout est en règle, et un youyou va visiter mon sambouc.

Pendant ce temps, on apporte le whisky. La grande nation a disparu : il n'y a plus là que des Anglais bons garçons, passionnés de sport et de choses de mer. Je les intéresse énormément comme un animal fabuleux retiré vivant du fond d'un abîme.

Avant de boire, je me lève et je porte un toast.

– A la santé du roi et vive la France !

Tout le monde est sérieux, et les whiskies s'absorbent en silence comme si on jouait le God save

the king.

Tout ça n'empêche pas que, la prochaine fois, l'Esprit de la Grande Nation choisira un meilleur pointeur !

LE NACOU DA AVEUGLE

Les vents du nord me mènent vent arrière jusqu'au parallèle de Kamaran. Puis, après une nuit de calme, une grosse houle du sud annonce la rentrée des vents du sud-est. Ils arrivent, soufflant grand frais, et il faut se résigner à naviguer au plus près par une mer très dure.

Impossible de faire aucune cuisine : régime des dattes et du biscuit.

Après trois nuits sans repos, l'équipage est rendu. Il faut relâcher avant ce soir, coûte que coûte.

La grande chaîne des îles Djebel Zoukour et Hanish est devant nous depuis la veille. Bordée par bordée, nous approchons lentement. A midi, déjà l'abri de cette longue barrière volcanique se fait sentir, et le navire gagne mieux dans le vent. Enfin, vers trois heures, à un mille à peine du récif côtier de Djebel Zoukour, nous filons en eau calme vers un petit mouillage encaissé entre la grande île et un îlot en demi-lune, ancien cratère ébréché.

Nous nous engageons dans l'étroit couloir compris entre ces hautes terres, non sans quelque appréhension à cause des courants rapides et des sautes de vent imprévues qui prennent la voile dans tous les sens. On ne sait jamais comment évoluera le navire.

Enfin nous débouchons dans le petit port naturel où une minuscule plage blanche termine un ravin en cascades de roches. Un assez grand boutre est à l'ancre tout contre le bord dans un enchevêtrement de récifs. Je mouille plus au large, n'osant pas m'aventurer dans ce dédale dangereux.

Ce sont des *kaccassius*, ou plongeurs pêcheurs de nacre.

Ils ont fait sur la plage leur petit campement traditionnel, et je les vois au loin arriver sur des houris. Leur travail, sans doute, est terminé, et les équipes rentrent.

Ce sont des Somalis. Une demi-douzaine de pirogues nous entourent aussitôt, et tous ces braves gens escaladent notre barque, car ils ont aperçu des compatriotes.

Ils sont là depuis trois mois déjà et il nous supplient de leur céder du tabac. Chacun d'eux nous donne en échange les poissons qu'il a pris au cours de son travail avec la harba, cette tige de fer pointue dont ils harponnent les poissons de roche.

On se communique les mille petits incidents de nos vies errantes de marins comme des nouvelles passionnantes, tant est grande notre joie d'entendre des voix nouvelles.

Dans les solitudes farouches de ces archipels volcaniques, où s'évoquent les cataclysmes des premiers âges, au milieu de cette mer déserte, balayée sans trêve par la grand souffle de la mousson, la rencontre d'un autre bateau est un réconfort. Il s'établit une fraternité émouvante, car elle est faite de la conscience de notre faiblesse devant ces éléments éternels et inexorables.

Il y a, paraît-il, près de la plage, un point d'eau qui tient encore depuis les pluies dernières; j'y

vais avec la corvée d'eau.

La plage est tout encombrée de poissons séchant au soleil, de tas de coquilles de bilbils, de carapaces de tortues, enfin de tous les accessoires malodorants qui toujours jonchent le sol là où campe une tribu de pêcheurs.

Deux gamins tout nus, râblés comme de jeunes faunes, font cuire sur la braise d'énormes escargots de mer qui bavent et sifflent en mijotant dans leur jus trouble.

Le nacouda est assis un peu plus haut contre la montagne, sous une roche formant abri.

J'y monte pour le saluer. A demi étendu sur un morceau de natte, il fume béatement sa pipe à eau et semble installé au creux de cette roche depuis toujours.

Il répond à mon salut, mais sans tourner la tête. Cette attitude me surprend, et je suis sur le point de me retirer quand le Somali qui m'accompagne sourit et dit très simplement :

– Il est aveugle.

Un nacouda aveugle ! J'en reste stupéfait.

Cet homme m'invite à prendre place auprès de lui et me passe l'embouchure de son narguilé ; il interpelle un des mousses accroupis en bas auprès du feu et ordonne qu'il fasse du thé.

Tout cela avec ce port de tête particulier aux aveugles qui semble faire planer un regard imaginaire au-dessus des foules.

Ce nacouda est un Somali, presque un vieillard. Sa face osseuse garde une immobilité de bronze, tandis que les paupières battent lentement sur les prunelles opaques. Il semble qu'elles s'obstinent à balayer ce voile impénétrable qui a enseveli à jamais les yeux morts. Ce tic lui est venu du temps où la chose a commencé, il y a dix ans de cela... Une brume, d'abord légère, puis les jours parurent s'assombrir ; les ténèbres venaient avec le crépuscule.

Il ne voulait pas encore avouer son infirmité de peur de perdre le commandement de son boutre. Alors il prit avec lui son fils encore enfant. Il se tenait auprès de lui et disait ce qu'il voyait. C'était suffisant. Il connaissait si bien toutes les roches de la côte que personne n'amenait plus sûrement une barque au mouillage, et longtemps tout le monde ignora que la lumière se retirait lentement de ses yeux.

Mais, un matin, le soleil ne se leva plus pour lui ; brusquement les ténèbres furent impénétrables...

Il débarqua avec sa caisse de marin et s'enferma dans sa maison.

Alors, dans l'abîme noir où il venait de sombrer, au lieu de trouver la désespérance, une lumière nouvelle se leva : celle du souvenir.

Le moindre bruit, le plus léger parfum faisaient surgir du fond de sa mémoire des images palpitantes de couleur et de vie.

Son bateau était reparti, et, ce jour-là, un morceau de son cœur avait été arraché.

Il errait la nuit le long de la mer, dans ce vent du large qui, là-bas sans doute, gonflait la voile,

et la vision naissait...

Il passait ses journées sur la plage à respirer l'odeur des algues, en écoutant la mer qui maintenant lui parlait comme jamais il ne l'avait entendue. Aux heures de marée basse, le chant des marins lui disait tous leurs gestes et leurs travaux autour de la barque échouée. Ses mains caressaient amoureusement les formes fuyantes d'une coque effilée et les courbes harmonieuses des œuvres vives évoquaient la course écumeuse sur les vagues...

Un jour, un boutre arriva de la haute mer. Il salua la terre d'une clameur joyeuse et le vieux nacouda reconnut des voix familières.

Immobile, il écouta tomber l'ancre et connut la distance. Le grondement de la chaîne dans son écubier lui dit la profondeur, puis la voile s'abaissa et les poulies jetèrent un long cri modulé : c'était la voix de son navire!... Et le vieil aveugle éclata en sanglots... La barque où, pendant vingt ans, il avait conduit ses hommes à la pêche lointaine sur les grands récifs verts venait de revenir après trois mois d'absence.

A la campagne suivante, le jour du départ, on le trouva blotti dans la cale, caché sous un tas de voiles. Alors d'instinct ces hommes simples comprirent : ils allèrent à terre chercher son coffre de marin, et il reprit sa place de nacouda sur le gaillard d'arrière, à côté de la barre.

Depuis dix ans, il dirige le navire avec une sûreté déconcertante vers les bancs lointains connus de lui seul. Un détail signalé suffit à lui faire connaître une île ou une roche. On le vénère comme si Dieu avait mis en lui une lumière surnaturelle. C'est la lumière du souvenir : comme la lampe perpétuelle d'un sanctuaire, elle éclaire en lui les images immuables des choses à jamais disparues...

Là, sous cette roche, ce vieil homme qui n'a plus d'yeux entend la mer se dérouler sur le sable. Sur son torse bronzé passe la tiédeur du vent comme une caresse de l'espace. L'odeur du poisson séché, la fumée des feux de bois, les âcres relents des monceaux de bilbils et les voix de tous ces marins qui halent leurs pirogues entrent en lui, et il voit.

Je comprends à présent le mystère de ce regard qui semble planer sur les hommes, car l'aveugle, en lui, porte un monde.

Je laisse le vieillard à son extase et je m'en vais, doublement ému par la tendre sollicitude que tous ces hommes rudes et primitifs témoignent à leur vieux chef infirme. J'ai la certitude qu'ils le garderont avec eux sur cette mer d'azur et d'émeraude, au milieu de ces îles de corail, jusqu'à ce qu'un jour, sur l'une d'elles, ils ensevelissent sa dépouille.

Très avant dans la nuit, j'entends les kawassins chanter. Le dernier feu s'éteint. Tout devient noir

dans la crique encaissée de falaises où l'invisible ressac gronde et se répercute. Sur le ciel de plus en plus clair, la grande île se dresse comme une masse d'impénétrables ténèbres. Mais la lune paraît entre les cratères déchiquetés et verse sa lumière bleue qui tombe de roche en roche au flanc de la montagne et s'étale sur la mer.

Alors nous appareillons sous petite brise pour contourner l'île Hanish par le nord.

J'arrivai à Djibouti le 15 février, après un très pénible voyage vent debout. Ma première visite fut pour M. Simoni, le gouverneur, qui me remit une lettre du ministre. Je la transcris :

Ministère des Colonies. Service de l'Océan Indien S. A. des îles Farzan.

Paris, le 7 janvier 1916.

Le ministre des Colonies à M. de Monfreid, Djibouti.

Monsieur,

Par lettre datée du 7 octobre 1915 et sous le couvert de M. Dalbiez, député, vous avez cru devoir me faire savoir les difficultés que vous rencontrez dans votre tentative d'installation aux îles Farzan.

D'accord avec M. le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, j'ai l'honneur de vous faire connaître que nous ne saurions intervenir en quelque façon que ce soit en faveur d'une entreprise dont vous reconnaissez vous-mêmes les très grandes difficultés.

Vous agissez à vos risques et périls, à titre purement privé, et M. le ministre des Affaires étrangères m'a demandé de vous notifier d'une façon très nette que son département ne se laisserait entraîner à votre égard à aucune initiative vis-à-vis du gouvernement britannique.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

DOUMERGUE.

Je restai abasourdi de cette réponse. Alors, voilà tout le parti que le ministre des Affaires étrangères a su tirer de mes efforts! En vérité, les Anglais doivent bien rire, et cette façon d'agir laisse prévoir déjà quelle sera notre attitude au traité de Versailles !

M. Simoni parut également surpris de ce manque de fermeté, mais il m'exhorta à la philosophie.

Il avait raison. N'avons-nous pas laissé prendre aux Anglais les Indes et le Canada? Un peu de fermeté eût changé les choses, car nous aurions aussi perdu l'Algérie si, en 1830. Polignac s'était laissé intimider par les rodomontades anglaises et n'avait pas débarqué, malgré eux, les troupes d'occupation...

A l'heure actuelle, le pavillon anglais flotte à Farzan, les sources de pétrole sont gardées et leurs abords interdits, même aux indigènes.

LA ROUTE DE L'ESCLAVAGE

Je proposai alors au gouverneur d'employer mes bateaux à assurer le transport des passagers arabes entre Djibouti et le Yémen et à transporter des denrées dans les deux sens. Il fallait pour cela forcer le blocus anglais, ce fameux blocus protecteur de leur commerce, et cette perspective surtout me plaisait.

Grâce au gouverneur Simoni, qui n'aime pas les Anglais, je puis avoir de grandes facilités pour faire des voyages réguliers entre Djibouti et la côte arabe.

Je transporte surtout des passagers, du pétrole, du sucre et de la farine. J'ai eu la chance, dès mon second voyage, de réduire au silence Salim Monti en acquérant la preuve de son commerce d'esclaves. J'ai dans la main une arme terrible qui peut l'envoyer au bagne, et il sait que j'en ferai usage à la première mésaventure que j'aurai par sa faute avec l'Intelligence Service. Depuis ce moment, toujours payé par cette puissance occulte, il a su lui fournir des renseignements de fantaisie qui ont fait brûler pas mal de Cardiff aux vaisseaux de S. M. pour me chercher partout où je n'étais pas.

Voici l'histoire.

C'est au retour d'un de mes voyages où j'ai déposé trente passagers à Kor Guleïfa, au sud Hodeidah.

La nuit a été calme; j'ai pu dormir dans ma cabine, et l'odeur du feu de bois que le mousse allume à l'avant m'annonce l'approche du jour.

Une lueur blême entre par le rouf ouvert : c'est l'aube. L'homme de barre, Chéhem, avance la tête sur ce carré de ciel blafard.

– Abd el-Haï ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Et j'émerge sur le pont avec ce regard machinal en trois temps : à la voilure, sur le compas et vers le large dans le vent.

– Regarde, me dit Chéhem, on dirait une pirogue.

A un demi-mille, une chose noire, de forme allongée, apparaît et disparaît au balancement de la houle.

– C'est une planche, pensai-je tout haut.

– Peut-être, mais il y a un homme dessus.

Le jour est encore trop indécis pour permettre à mes yeux de distinguer. Mettons le cap dessus, nous verrons bien. Je crie le commandement.

– *I dorr!* (Pare à virer!)

Les hommes de quart surgissent de leurs couvertures où ils somnolaient en paquets informes.

Tandis que tous étarquent l'écoute, nous repartons tribord amures dans la direction présumée de l'épave; on ne voit plus rien, car notre virée lof pour lof nous a éloignés.

Tous les yeux scrutent la mer... Aperçu. La chose noire émerge à trois encablures sur le dos d'une lame. C'est bien un homme cramponné à une pièce de bois; il semble qu'il s'efforce de se soulever pour attirer notre attention.

Mais ce n'est pas une planche; c'est un navire chaviré dont seule la quille émerge. Un homme nu s'y tient à plat ventre. C'est un nègre, probablement un Somali.

Il faut être prudent pour accoster cette lourde épave, dont la masse dissimulée sous l'eau est un danger.

L'homme a l'air épuisé. Abdi et Salah se jettent à la mer avec un filin. Ils saisissent le naufragé, qui semble maintenant évanoui après son effort pour appeler, et l'amarrent sous les bras. On le hisse à bord non sans peine, car c'est un grand gaillard très lourd. C'est un homme déjà âgé, mais dans toute sa force, et son type ne rappelle aucun de ceux des peuplades de la côte.

Après avoir absorbé du *kecher*¹ très chaud, il revient peu à peu à lui. Ses jambes et diverses parties de son corps portent des blessures récentes. Tandis que je les tamponne avec un peu de teinture d'iode, je remarque que beaucoup sont semblables ; on dirait des morsures. Je le questionne; il répond qu'il ne sait pas, qu'il ne se souvient plus. Pourquoi ce bateau est-il chaviré? Il hésite à répondre et raconte une histoire confuse de voiles masquées par un coup de vent inattendu. Il dit être là depuis deux jours.

Tout cela est étrange, car depuis quatre jours le temps est au calme et aux petites brises.

Il est évident que cet homme a peur et ne veut pas parler. Il faut le laisser en paix pour qu'il reprenne confiance.

Il se jette sur la nourriture comme un homme affamé, puis il s'endort d'un sommeil de plomb. Vers le soir, il s'éveille. Il a repris sa vigueur et se sent plus à l'aise parmi nous.

Après le dîner, nous sommes tous assis sur le gaillard d'arrière, par une de ces nuits où la mer semble dormir. Alors cet homme parle comme s'il avait besoin d'alléger son cœur de tous les souvenirs qui l'oppressent.

Il se dit Abyssin, de race Galla, originaire de ces provinces lointaines qui confinent au pays des Somalis et des Oualamos. Il se nomme Gabré.

Son émouvant récit nous est fait par bribes sans aucun souci de chronologie; les choses qui l'ont le plus frappé sont narrées les premières. Et, dans la nuit chaude de la mer Rouge, jusqu'au matin, nous écoutons la triste odyssée d'un enfant, puis d'un homme sur la longue route de l'esclavage.

Par la magie de sa parole, je revois tout ce pays des hauts plateaux où j'ai vécu les premières années de ma vie d'Afrique. Je vois apparaître ces grandes plaines ondulées couvertes de champs de dourah si hauts qu'un cavalier y peut passer sans montrer la tête, les grandes prairies avec les

lacs où viennent les troupeaux pendant la saison sèche. Je me rappelle les jeux des petits bergers qui arrêtent des cerceaux de lianes en lançant des bâtons en guise de javelots.

Chaque matin, les filles descendent des collines où sont perchés les villages dont le chaume des toits coniques laisse filtrer la fumée bleue. Dans l'air frais et calme du matin, on les entend venir entre les euphorbes des chemins creux, chantant et dansant au son de leurs *oublas* ² vides en guise de tambourins.

Toutes nues, maintenant, elles se baignent dans l'eau fraîche du lac et s'amusent à effrayer les poules d'eau qui bâtissent des nids d'herbes. Mais les bêtes savent que c'est pour rire, car elles n'ont pas peur de ces gens qui ne les tuent pas.

Tout rempli de ces images, j'écoute dans la nuit la parole du conteur poursuivre son récit. Je traduis aussi fidèlement que le permet ma mémoire :

– Je revois la hutte ronde où ma mère écrase le grain sur la pierre plate... je vois briller le feu de branches épineuses qui éclaire le ventre des vaches pendant que la *borddena* ³ se cuit sur le grand plat d'argile... Et puis c'est la nuit, quand l'air devient froid comme si toute la chaleur de la terre partait dans les étoiles et que les grillons se sont tus.

« Alors, dans le silence, on entend ruminer les vaches paisibles. Le toit de paille aux lattes enfumées garde sur nous la tiédeur lourde de l'étable, et une braise luit encore dans les cendres du foyer. Sa faible lueur semble veiller, tandis qu'au-dehors se répondent les hurlements des bêtes de nuit.

« Je me serre contre ma mère et, bien vite, je me laisse tomber dans le trou du sommeil pour ne plus avoir peur.

« Après la saison des pluies, mon père décida de m'amener avec lui à Ankober conduire notre âne chargé de deux gherbas de beurre; c'était le revenu de l'année; il devait servir à acheter des étoffes de coton pour nous vêtir.

« Le voyage durera plus d'un mois, mais nous le ferons avec ceux des villages voisins pour être plus nombreux à camper la nuit et à protéger les ânes contre les léopards.

« Je partis joyeux, car je ne savais pas que je quittais la hafa pour toujours.

« Nous marchions depuis bien longtemps; nous avons passé des montagnes et des rivières; notre âne était déjà blessé sur le dos, et mon père portait la moitié de sa charge pour le soulager. Nous étions dans le pays de Choa, sur les hauts plateaux où les nuits sont froides.

« Un matin que nous nous chauffions au soleil avant de reprendre notre route, une troupe d'esclaves chancallas arriva, chargée de tous les bagages d'un grand chef abyssin. Les esclaves d'un Abyssin, et surtout d'un chef, se croient tout permis, et on n'ose pas se plaindre, car il en coûterait cher à de pauvres Gallas asservis.

« Ils voulurent s'emparer de nos ânes pour porter leurs fardeaux. C'est, hélas! l'usage. Tous les peuples soumis par la conquête, comme nous le sommes, sont obligés de faire des corvées si un chef abyssin en a besoin. Cependant, ce chef qui passait n'était pas celui de notre province et, légalement, ne devait rien nous demander. Mais où est la justice pour les faibles !

« Mon père voulut refuser son âne, qui était déjà blessé. Les esclaves tombèrent sur lui, mais, comme il se défendait bien et tenait les Chancallas en respect avec sa djembia, des soldats

abyssins accoururent, et je le vis rouler à terre, la tête fracassée d'un coup de crosse.

« Je fus emmené et obligé de conduire notre pauvre âne, chargé d'un lourd fardeau. J'aurais pu m'enfuir, mais où aller dans ce pays inconnu, maintenant que mon père était mort? Et puis j'espérais qu'arrivé à destination on me rendrait mon âne.

« Le second jour, le pauvre animal tombait fourbu. On le laissa au bord de la piste, où cette nuit les hyènes le dévoreront, car c'est ainsi que doivent finir les bêtes qui n'ont plus la force de travailler. Quant à moi, on me fit porter une partie de sa charge, et je dus suivre au milieu des autres esclaves.

« Cependant, je ne fus pas maltraité et, comme je mangeais toujours à ma faim, je pris le parti de me résigner à mon sort.

« Après bien des jours, nous arrivâmes à la demeure de mon nouveau maître. Là, je m'accoutumai à ma vie nouvelle qui ne différait pas beaucoup de celle que j'avais vécue dans le pays où j'étais né.

« Les années passèrent, monotones et paisibles. J'étais devenu un jeune garçon capable de porter une charge de bois. Le maître chez qui le sort m'avait placé était un Abyssin déjà vieux, et ses jeunes enfants vivaient avec moi comme si j'avais été leur frère.

« Il y avait douze esclaves chancallas pour le servir, et tous lui étaient dévoués comme des chiens. Les femmes faisaient le *talla*⁴, l'*ingira*⁵ et filaient le coton. Les hommes portaient les fusils et escortaient le maître quand il allait aux environs prélever la dîme sur les terres où il faisait travailler les Gallas.

« Quand à moi, j'étais très bien traité et je me trouvais heureux comme si j'avais été le fils de la maison. Je ne me doutais pas que les bons traitements dont j'étais l'objet n'avaient d'autre but que de faire de moi un bel adolescent.

« Je dus laisser mon nom musulman, et on me nomma Gabré. Cependant on ne m'obligea pas à abandonner ma religion musulmane, car les Abyssins sont tolérants.

« Un jour, mon maître me fit appeler. Il y avait à côté de lui un homme qui n'était pas du pays. Sa mule attendait à la porte et portait les grands sacs de cuir pendus de chaque côté de la selle, comme il en faut à ceux qui font de longs voyages.

« Mon maître me parla avec douceur en ces termes :

« – J'ai vendu un fusil à cet homme qui est mon ami, mais il n'a pas d'argent pour me payer. Je t'ordonne de le suivre en portant le fusil qu'il m'a acheté; quand il te remettra les cents tallers, alors tu reviendras. En attendant, sois son serviteur comme s'il était ton maître.

« Je partis, joyeux de voir des pays nouveaux. Nous faisions des étapes très longues, et je devais constamment courir pour suivre la mule qui était *sangar*⁶ et rapide. Mais toujours mon maître, en passant dans les villages, achetait des bouddenas chaudes avec du lait caillé et m'en donnait autant que j'en pouvais manger. Dans ces conditions, on peut courir toute la journée sans avoir le droit de se plaindre.

« Une nuit, nous couchâmes dans un village galla du pays des Arroussis. Le guerad ⁷ paraissait être un grand ami de mon maître. Il nous donna une vaste toucoul et nous fit apporter un mouton rôti. Nous mangeâmes en compagnie de beaucoup d'autres gens, et ce fut un festin.

« Quand toute l'assemblée se fut retirée, le guerad revint en compagnie d'un autre homme qui menait avec lui un petit garçon de sept à huit ans. Je compris que c'était son père, car il chassa, en la battant, une femme qui voulait entrer et que le petit appelait « *Ayo* » (maman). Cette femme était donc la sienne, puisqu'il la frappait.

« Les trois hommes se mirent à manger le kat, et l'enfant s'endormit à côté de moi. Je compris qu'ils débattaient un prix et que le Guerad faisait office de courtier. J'entendis tinter des tallers que mon maître tirait d'un grand sac très lourd. Puis je tombai dans le sommeil, car j'étais fatigué par la marche du jour.

« Bien avant l'aube, mon maître m'éveilla, et nous partîmes sans bruit. La nuit était si sombre que je ne voyais pas les pierres du chemin. A peu de distance du village, une ombre surgit devant nous : c'était l'homme que j'avais vu la veille; il amenait son fils qu'il traînait par la main. Mon maître le prit et le mit devant lui sur sa selle. L'enfant, effrayé, criait en appelant : « *Ayo, Ayo* ». Mais nous étions loin de la maison, et la mère ne pouvait pas entendre le cri de son petit.. L'homme disparut, et la mule fila de son trot sec et rapide dans le rideau noir de la nuit.

« Le lendemain, l'enfant était consolé. Nous courions toujours. Nous ne rencontrions plus aucun village, car il n'y en avait plus dans le pays sauvage que nous traversions.

« Après plusieurs jours, nous arrivâmes à une petite ville, toute bâtie en terre, avec des maisons carrées à toits plats. Elle était juchée comme un nid d'aigle, au sommet d'une montagne tout entourée de rochers taillés à pic. On y montait par une sorte d'escalier taillé dans la pierre.

« Les femmes que nous croisions étaient vêtues de robes brunes très amples; elles avaient le teint clair et la figure encadrée par une large chevelure bouffante retenue par un filet très fin. Nous étions chez les Argobbas; c'était le pays de mon maître.

« Je fus émerveillé de ces maisons en pierre, où il y avait à l'intérieur, sur les murs blanchis à la chaux, des ornements et toutes sortes d'ustensiles en terre et en bois dont j'ignorais l'usage.

« Les Argobbas sont originaires de pays très éloignés dans le nord de l'Abyssinie, et seuls les vieux et les sorciers ont conservé la langue des ancêtres. Ils se sont avancés très loin dans les pays gallas, par petits clans groupés dans des villages fortifiés, comme celui où nous étions et toujours placés au sommet des collines. C'est là qu'ils réunissent les esclaves en attendant de les expédier par caravanes jusqu'à la mer à travers les déserts dankalis, dont ils connaissent toutes les tribus.

« A ce moment, je ne savais pas tout cela et, naïvement, j'attendais toujours les cent tallers pour les rapporter à mon maître abyssin.

« Je n'osais rien demander à l'homme qui m'avait amené, car il semblait être le chef de ce village où tout le monde lui baisait la main en l'appelant cheik Omar.

[1](#) *Kecher* : infusion d'écorce de café.

[2](#) *Oubbas* : récipients faits avec une sorte de citrouille sauvage.

[3](#) *Bouddena* : sorte de crêpes qui sont le pain des Gallas.

[4](#) *Talla* : bière abyssine.

[5](#) *Ingira* : large crêpe de farine de millet consommée par les Abyssins et qui est l'équivalent de la bouddena des Gallas.

[6](#) *Sangar* : qui trotte l'amble.

[7](#) *Guerad* : chef de village en pays galla.

L'EUNUQUE

« Peu de jours après mon arrivée, à l'heure où tous les hommes étaient partis travailler dans la plaine, on m'amena avec le petit Yousseuf (c'était le nom du gamin que nous avions pris une nuit au village arroussi) dans une maison isolée, au milieu d'un quartier en ruine.

« Dans une pièce très sombre, sans fenêtres, un vieil homme était assis devant un monceau de feuilles de kat qu'il pilait dans un mortier de bois, parce qu'il n'avait plus de dents.

« D'autres hommes étaient assis tout au fond de l'espèce d'alcôve où se tenait le vieux; mais on les voyait à peine à cause du peu de jour que laissait passer la porte basse.

« On nous mit tout nus, Yousseuf et moi, et on nous fit approcher du vieux qui nous examina tout en égrenant son chapelet. Il parla en langue argobba avec cheik Omar, puis, s'adressant à moi dans la langue de mon pays, il me demanda si j'avais connu les femmes. J'avais à ce moment douze ou treize ans et j'étais loin d'être pubère, mais, en dormant au milieu des esclaves chez mon premier maître abyssin, les femmes chancallas m'avaient appris les jeux qui se font la nuit. Alors, pour me vanter, je répondis : « Oui » d'un air assuré.

« Le vieux sorcier, car c'en était un, me palpa où il fallait, comme pour voir si je ne disais pas un mensonge. Puis il dit quelques mots, toujours en argobba, d'un air mécontent, et aussitôt on me renvoya à la maison.

« Je rentrai seul et un peu troublé de cet interrogatoire dont je ne comprenais pas le but.

« Le lendemain, je ne vis pas le petit Yousseuf, et, quand je demandais aux femmes ce qu'il était devenu, elles me répondaient qu'il était malade.

« A partir de cette soirée, je fus traité plus durement et on m'envoya faire le pénible travail des corvées de bois avec d'autres esclaves de toutes les races. Il y en avait quinze ou vingt que je ne connaissais pas, et toujours des hommes armés nous suivaient quand nous allions hors du village.

« Je compris alors que l'histoire du fusil et des cent milliers n'avait été qu'une ruse pour m'amener au loin. Et je me répétais la phrase ambiguë du vieil Abyssin : « Tu reviendras quand il te donnera cent milliers. »

« Hélas! j'étais bien certain maintenant qu'il ne me les donnerait jamais, et ma situation m'apparut bien triste, car j'étais devenu un esclave comme tous ces Chancallas à face de brutes!...

« Mes compagnons m'apprirent que nous partirions bientôt dans un autre pays, très loin, de l'autre côté d'un grand fleuve d'eau salée si large que les oiseaux d'un bord ne peuvent aller nicher sur l'autre.

« Je commençais à ne plus penser à mon petit camarade Yousseuf, car plusieurs lunes avaient passé sans que j'entendisse parler de lui, et personne ne pouvait répondre à mes questions.

« Un jour, en rentrant de travailler dans les jardins de café du maître, j'eus la surprise de voir Yousseuf assis sur une peau de bœuf à la place d'honneur de notre maison. J'eus une grande joie et

je fus surpris de voir combien il avait engraisé et combien son teint s'était éclairci. Je lui demandai ce qu'il était devenu pendant ces trois mois. Il me répondit qu'il avait été malade, mais son air était si gêné que je compris qu'il me cachait quelque chose. A force de le presser de questions, il fondit en larmes et m'avoua qu'on l'avait châtré le lendemain du jour où je l'avais laissé chez le vieux sorcier.

« Il me montra ce qu'on avait fait de lui : plus rien. Il était devenu comme une femme. A peine voyait-on une cicatrice rose en forme de demi-lune...

« Je restais pétrifié et je sentis un frisson en pensant que si j'avais avoué que j'étais puceau peut-être serais-je comme lui à cette heure :

« – Tu as eu mal? lui demandai-je.

« – Non, car je ne savais pas ce qu'on m'avait fait. On m'avait d'abord soulé avec un breuvage amer et la fumée d'une herbe.

« Quand je me suis éveillé, j'avais mal dans le bas du ventre et aux cuisses comme si l'on m'avait battu. Mais j'avais les mains et les pieds attachés, et une femme qui se tenait auprès de moi m'empêcha de lever la tête pour voir l'endroit qui me faisait souffrir.

« Le vieux arriva et me mit des herbes pilées où j'avais mal.

« J'avais soif, je criais pour avoir à boire, mais on ne me donnait rien. Quand j'ai voulu uriner, je ne le pouvais pas, et cependant j'endurais un martyre comme si mon ventre allait éclater. Alors, à force de supplier, la femme qui restait toujours à côté de moi alla chercher le sorcier. C'est à ce moment que j'ai compris ce qu'on m'avait fait. Il a retiré une cheville de bois et j'ai pu aussitôt me soulager.

« A partir de ce moment, on m'a nourri de miel et de viande crue qu'on me faisait avaler de force quand je n'en prenais pas assez.

« Pendant un mois, je suis resté les genoux attachés pour m'empêcher d'écarter les jambes. Je ne pouvais uriner qu'une fois par jour à cause de cette cheville de bois enduite de beurre qu'on laissait toujours en place jusqu'au moment où l'on me détachait les jambes pour changer les herbes de l'emplâtre. On me remettait chaque fois cette terrible cheville de bois après l'avoir plongée dans le beurre brûlant. C'est cela qui m'a fait le plus souffrir avec la soif terrible des premiers jours.

« Maintenant je suis guéri et je ne pense plus à rien. Seulement j'ai toujours envie de rester couché et de dormir. »

« Je demeurai muet de stupeur devant cette révélation. Plus tard, j'ai su, hélas! que ces choses se font couramment, mais l'opération elle-même est un secret jalousement gardé. Personne n'y assiste, pas même le patient, puisqu'on le tient endormi deux jours avec des plantes stupéfiantes parmi lesquelles il y a le etzafaris (*datura stramonium*). Il faut aussi que le sujet soit impubère et qu'il n'ait jamais excité ses sens par aucun attouchement : autrement il mourrait dans les trois jours.

« Le père de Youssouf avait vendu son fils en sachant très bien ce qu'on devait en faire; c'est pour cela qu'il avait touché une grosse somme d'argent.

« Nous partîmes peu après avec une caravane menée par des danakils qui nous conduisirent à travers les plaines herbeuses de l'Aouacha, les marais de l'Aoussa, puis dans les montagnes escarpées des Mabla et enfin nous arrivâmes, exténués de fatigue, à un village en bordure de la mer que je voyais pour la première fois. C'était Tadjoura.

« Nous restâmes plusieurs semaines campés dans une oasis de dattiers sous une chaleur torride, mais on nous prodiguait le lait, la viande et le beurre pour nous faire reprendre des forces.

« Enfin, une nuit, on nous mena à une petite plage isolée entre deux falaises, où deux petits bateaux, montés par des Arabes au teint clair, nous attendaient

« Après deux jours de traversée, nous débarquâmes sur la terre arabe qui allait être pour toujours notre nouvelle patrie, et là chacun suivit sa destinée avec son nouveau maître.

« Moi, je fus pris par le nacouda arabe d'un grand sambouc venu de Makalla. Il y avait cinquante hommes d'équipage, tous esclaves soudanais, et j'appris avec eux le métier de plongeur et de marin.

L'EVASION

« Vingt lunes de ramadan ont passé sur ma tête depuis que j'ai quitté les terres rouges et les prairies de mon pays natal...

« Je croyais avoir tout oublié, quand un jour des hommes de ma race arrivèrent à Doubab pendant que le navire de mon maître s'y trouvait. C'est eux qui sont cause, avec la volonté de Dieu, que tu m'aies trouvé ce matin à moitié mort sur une épave.

« Voici comment les choses arrivèrent.

« Nous étions à Doubab pour attendre un chargement de cuir qui venait de l'intérieur. Un matin, par un jour de grand vent, un boutre de Djibouti vint mouiller près de nous. Je vis son nacouda et plusieurs matelots débarquer aussitôt et se diriger vers le rivage. Moi, j'étais seul à bord avec les deux mousses qui faisaient le pain. Tout le reste de notre équipage était parti à terre faire de l'eau et du bois. Je vis venir vers moi le houri du bateau dankali avec son mousse qui demandait du feu. Je lui en donnai dans de la cendre et, comme je vis que l'enfant était trop faible pour revenir seul contre le vent, je l'accompagnai. En arrivant dans la barque, j'aperçus dix hommes couchés dans le fond et, aussitôt, je reconnus le sang de ceux de ma tribu.

« Quand j'entendis sonner les mots de notre langue, toute la terre de mon enfance se leva devant moi comme la plaine surgit du brouillard balayé par le vent. Et alors les mots me montèrent aux lèvres, et je pleurai de joie en m'entendant parler comme si je voyais revivre un mort.

« Mais comment des hommes adultes de notre race étaient-ils amenés comme esclaves? Il faut les prendre enfants pour les soumettre à la servitude.

« Ils m'expliquèrent qu'ils n'étaient pas en réalité des esclaves, mais qu'ils étaient d'accord avec le dankali pour le faire croire.

« Ils devaient se laisser vendre, puis s'évader à un jour fixé pour reprendre le même bateau qui les ramènerait en Afrique. Le nacouda qui leur avait fait cette ingénieuse proposition leur avait promis la moitié du prix que produiraient les enchères, car les esclaves doivent ici se vendre publiquement pour que l'Imam puisse toucher dix pour cent et que les droits du maître soient consacrés.

« A ce moment, le nacouda revint de terre avec trois autres Arabes. C'était un très vieil homme que je reconnus aussitôt malgré ses cheveux blancs : c'est lui qui servait de guide autrefois à la caravane qui m'amena à la côte. Lui ne me reconnut pas, car je n'étais qu'un enfant à cette époque.

– Qui était cet homme? interrompis-je.

– Tu le connais certainement. C'est Fara Ahmed, l'associé de Salim Monti dans toutes les affaires d'esclaves qu'il traite à Tadjoura et dans lesquelles il ne veut pas mêler son nom.

– Et, le boutre, à qui était-il?

– A Salim Monti. D'ordinaire, il fait le cabotage entre Djibouti et Tadjoura, de sorte qu'il est

connu. Quand il a un chargement d'hommes, il peut croiser en mer un daouéri sans qu'on ait l'idée de le regarder de trop près, comme cela pourrait se produire s'il était inconnu.

– Bon, continue ton histoire.

– Il monta donc à bord avec les trois Arabes qui venaient voir la « marchandise ». Je fis semblant de n'être venu que pour porter du feu et je saluai les arrivants, suivant la coutume, en leur baisant la main.

« Depuis vingt ans que je fréquente cette côte, tout le monde me connaît; on m'invita à prendre du kecher, comme si j'avais été un nacouda. Je compris tout de suite, en suivant la conversation – car on était loin de se méfier de moi, – que le vieux dankali avait emmené ces malheureux Gallas par ruse en leur faisant croire qu'il pourrait les délivrer. Ils étaient venus, paraît-il, à Djibouti par le train et avaient embarqué sous prétexte qu'ils allaient en pèlerinage à La Mecque. Il fallait bien que les trois Arabes fussent dans la combinaison pour qu'on leur parlât de la tromperie qui amenait ces malheureux dans le piège. Il fut convenu que ces dix hommes débarqueraient seulement dans la nuit pour ne pas exciter la curiosité et risquer demain de faire monter les enchères.

« Je rentrai à bord de mon navire, le cœur broyé de tristesse, non pas à cause du sort de ces hommes, j'en avais vu bien d'autres!... mais j'étais pénétré d'une nostalgie subite, d'un désir de revoir encore les troupeaux de bœufs, dans les grandes prairies, au bord des lacs blancs où viennent les oies sauvages...

« Peut-être aussi était-ce le moment où, se sentant vieillir, les hommes, comme les bêtes, entendent l'appel mystérieux de la terre où ils sont nés...

« Aussitôt la nuit tombée, sans perdre de temps, je ramassai toutes mes affaires et j'allai avec la pirogue à bord du boutre où étaient mes compatriotes. Je trouvai tous les Gallas réunis à l'arrière et mangeant avec les deux matelots dankalis restés à bord.

« – *Bismillah*, me dit-on.

« Et, par politesse, je pris ma place autour du plat de riz. Le repas terminé, je m'assurai que les deux dankalis de l'équipage ne savaient pas la langue oromo¹. J'expliquai alors rapidement à mes compatriotes la trahison dont ils allaient être victimes. Il fallait agir vite, car, une fois débarqués, ils seraient perdus. Les deux hommes de l'équipage qui étaient là n'avaient pas d'armes sur eux et étaient sans défiance. Ce fut donc un jeu de les saisir et de les bâillonner.

« Je coupai aussitôt l'amarre et, aidé des dix braves bédouins, je pus réussir à hisser la grand-voile.

« En un instant nous fûmes en mer. Je cherchai partout à bord s'il n'y avait aucune arme, mais je n'en trouvai point, tout ayant été débarqué par ceux qui étaient descendus à terre, car, sur la côte arabe, il serait humiliant de se promener sans porter un fusil en travers des épaules.

« Je détachai alors les deux dankalis, dont nous n'avions plus rien à craindre.

« Notre départ, malgré la nuit, avait sûrement été remarqué, et on allait nous donner la chasse, mais peu m'importait, car nous avions assez d'avance pour être en Afrique les premiers. Si l'on nous poursuivait, ce ne pouvait être qu'avec le sambouc que j'avais quitté, aucun autre n'étant en rade, et je vis tout de suite que notre barque était meilleure marcheuse que lui.

« Les vents étant au sud-est, c'est-à-dire dans l'axe de la mer Rouge, je mis le bateau sous

l'allure du large pour être plus vite à la côte d'Afrique. Vers la fin de la nuit, la brise se mit à fraîchir à tel point qu'un peu avant l'aube nous ne pouvions plus tenir la toile, et, par deux fois, le navire faillit engager. Il fallait à tout prix changer notre grand-voile. Je ne pouvais plus compter sur les malheureux Gallas, tous malades. A l'aide des deux dankalis, nous essayâmes d'amener, mais il aurait fallu plus de bras pour cette manœuvre. La voile, à demi amenée, traîna à la mer, empocha une vague et brisa l'antenne.

« Déseparée, la coque roulait furieusement par le travers de la lame. Je dus me résigner à laisser courir vent en poupe.

« Aux premières lueurs du jour, je frémis en voyant au large, du côté de l'Arabie, le triangle blanc d'une voile...

« Je reconnus vite mon ancien sambouc à une laise brune que nous avions ajoutée à la voile.

« On nous poursuivait. Si j'avais pu abattre notre mât, peut-être serions-nous restés invisibles. Mais seul je ne pouvais rien faire.

¹ *Oromo*: nom générique de tous les divers dialectes gallas.

LA NOYADE

« Le bateau grandissait à vue d'œil avec un homme en vigie sur le mât. Nous étions aperçus; bientôt on allait nous prendre. Il fallait se résigner à l'inévitable.

« Tout à coup je compris à la couleur de l'eau que le courant, les vagues et le vent nous portaient sur le récif de Sintyan. Peut-être pourrons-nous, grâce à notre faible tirant d'eau, y pénétrer, assez loin, avant d'échouer, pour mettre une distance respectable entre nous et le sambouc, car, lui, ne pourra approcher les eaux de ce récif sans se mettre en perdition.

« Mais, hélas ! une tête de roche, en eau profonde, vint ruiner ce faible espoir. Notre barque heurta et, d'un seul coup, s'ouvrit en deux, restant prise sur le roc.

« En quelques minutes, le sambouc était sur nous à trois encablures. Il mit en panne, et deux pirogues arrivèrent pour nous recueillir.

« Un seul des Gallas manquait : il s'était noyé. Les deux matelots dankalis racontèrent ce qui s'était passé et quel avait été mon rôle.

« On nous lia les mains derrière le dos et on nous entassa pêle-mêle au fond du sambouc.

« J'étais sans volonté et incapable de penser, comme si j'avais épuisé toute mon énergie dans cette folle entreprise que j'allais payer bientôt d'un cruel châtement.

« Comme le bateau penchait sous la force du vent, je pouvais voir par moment au-dessus du plat-bord la mer et l'horizon et je me cramponnais à l'espoir insensé de l'arrivée d'un garde-côte.

« Tout le jour le navire tira des bordées pour regagner dans le vent ce que lui avait fait perdre notre poursuite. La nuit vint, je calculai que le jour suivant nous arriverions à Doubab, et je pensais aux atroces supplices qu'on inflige aux esclaves pour les fautes graves, et la mienne était un crime sans précédent!

« L'idée me vint de me jeter à la mer à la faveur de la nuit; avec des bras attachés, je serais vite noyé! Tandis que je m'efforçais de m'habituer à cette idée pour avoir le courage d'en finir, je vis deux feux blancs apparaître au large : un vapeur venait sur nous.

« Il n'y avait à cela rien d'étonnant dans le milieu de la mer Rouge, où les cargos se succèdent sans interruption. Cependant nous étions bien près de la côte d'Arabie pour être encore sur la route des vapeurs...

« Brusquement une lueur vive m'aveugla, et notre voile, éclairée en plein, sembla lumineuse. Puis nous retombâmes dans l'ombre abandonnés par ce bras de feu balayant le ciel et la mer. C'était un patrouilleur italien de la base d'Assab. Nous n'avions pas été vus, puisque le projecteur ne s'était pas arrêté sur nous; mais le navire approchait rapidement et, si nous tombions encore une fois sous sa lumière, il pourrait nous apercevoir.

Le nacouda et l'équipage semblèrent affolés. Vite la voile fut amenée pour nous rendre moins visibles. Je pensai, à part moi, que notre coque peinte en blanc était encore bien suffisante pour

refléter l'éclat du projecteur et il me vint un espoir de salut.

« Une seconde fois, le projecteur lança ses rayons qui tombèrent sur nous et s'y attardèrent quelques secondes. Tout l'équipage s'aplatit sur le pont, mais le pinceau lumineux nous abandonna encore, fouilla la mer dans d'autres directions, puis revint sur nous et, cette fois, y demeura fixé, nous enveloppant de sa manière blanche. On nous avait vus.

« Alors, fébrilement, on étendit sur nos têtes une toile à voile très lourde et épaisse comme du cuir. On la fixa tout autour sur le vaigrage avec de solides garcettes.

« Je frémis, car je venais de comprendre ce qui allait se passer. Nous allions couler bas avec le navire pour faire disparaître le corps du délit que constituait notre présence; il aurait entraîné une condamnation aux galères pour le nacouda et tout l'équipage. On nous sacrifiait avec le bateau pour échapper aux sévérités de la loi.

« Mes compagnons, eux, ne pouvaient pas comprendre. Je dis à celui qui était auprès de moi de ronger avec ses dents la corde qui me liait les mains. Aurait-il le temps?...

« J'entendis jeter les pirogues à la mer, puis de grands coups sourds ébranlèrent la coque. Aussitôt l'eau envahit nos jambes, battant d'un sinistre ressac le fond de cette cale obscure.

« Nous ne pouvions pas nous tenir droit à cause de la toile étendue sur nos têtes. L'eau montait toujours. Les hommes hurlaient, se bousculaient et déjà se noyaient les uns les autres. Celui qui avait commencé à ronger mes liens, bien entendu, ne pensait plus maintenant qu'à lui.

« Tout à coup, je sentis basculer le navire. J'emplis d'air ma poitrine par une habitude de plongeur, et tout de suite l'eau noire coupa net la clameur d'agonie de tous ces malheureux...

« Sous l'effort désespéré de ma lutte contre l'asphyxie, mes liens, sans doute endommagés par les dents de mon camarade et mouillés, se rompirent. Ma tête vint buter contre la coque renversée, et je me trouvai emprisonné dans une poche d'air.

« Autour de moi, les agonisants se cramponnaient à mon corps et mordaient comme des bêtes enragées. Je dus en étrangler un qui me gênait avec sa tête pour profiter seul de la poche d'air à laquelle je devais quelques minutes de vie. Je ne pouvais songer à chercher une issue à cause de tous ces corps convulsés qui ne voulaient pas mourir et qui s'agrippaient à moi, car beaucoup s'étaient libérés de leurs liens que l'eau avait rendus glissants.

« Enfin la mort peu à peu fit le calme; alors, entre ces corps maintenant inertes, flasques et flottant entre deux eaux, je cherchai, mais en vain, une issue hors de la voile.

« Deux fois, je faillis ne plus retrouver la poche d'air, car elle diminuait rapidement.

« Je n'osais plus bouger, de peur de perdre cette bulle d'air où étaient concentrés les derniers instants de ma vie.

« Ma tête touchait le bois, l'eau me venait au menton.

« Soudain je sentis les cadavres qui se pressaient contre moi s'écarter et, à coups de pied, je pus les chasser vers le fond : notre prison venait de s'ouvrir. Le mât, arraché de son emplanture, avait déchiré la toile dans son mouvement pour remonter à la surface.

« Aussitôt je plongeai et je reparus à l'air libre, le long de la coque du sambouc chaviré, dont la

quille seule émergeait.

« J'aperçus au loin les feux du garde-côte qui avait dû poursuivre et arraisonner les pirogues. Il ne s'était pas inquiété du navire, le croyant coulé. L'espoir me vint cependant quand je vis les rayons du projecteur fouiller encore une fois la nuit. Par deux fois, la lumière aveuglante passa sur moi, mais mon corps noir était, à cette distance, une si petite chose qu'on ne me vit pas.

« Le vapeur reprit sa route, et bientôt ses lumières disparurent dans la nuit.

« Deux jours sont passés et j'allais me laisser mourir quand Dieu a voulu que je sois sur ta route.. »

SALIM MONTI

Je compris toute l'importance de cette affaire et le parti que j'en pouvais tirer si je parvenais à établir que Salim Monti était propriétaire du boutre qui avait amené par ruse les infortunés Gallas en Arabie.

- Et maintenant que veux-tu faire? dis-je au rescapé.
- Il sera fait selon ta volonté, tu m'as sauvé, je suis ton serviteur.
- Veux-tu retourner dans ton pays?

Il garda le silence un instant comme un homme qui ne voit pas clair en lui-même parce qu'il a perdu l'habitude de s'interroger.

– Non, qu'irais-je y faire? J'ai été fou. Ma folie a causé la mort de ces malheureux. Sans moi, ils auraient vécu heureux comme des esclaves, car les esclaves sont plus heureux que les paysans gallas!...

« Depuis vingt ans, où est ma famille? Je n'en ai plus, je serais un étranger... Si je pouvais, je retournerais chez mon maître, mais, maintenant, après ce que j'ai fait, je ne puis plus y revenir.

« Garde-moi avec toi, car Dieu veut que je te suive.

– Reste donc, tu feras partie de mon équipage.

Et voilà comment Gabré est entré à mon service.

Mon premier soin est de retrouver sur le récif de Sintyan l'épave du boutre de Salim Monti; depuis deux jours il n'y a pas eu de gros vents, peut-être la trouverons-nous encore.

Mon intention est de rechercher les papiers de bord que les indigènes conservent dans une boîte de fer-blanc cylindrique pour les préserver de l'eau en cas d'incidents.

Nous approchons du récif par le nord et, grâce à une petite brise assez favorable, nous en suivons l'accote suffisamment visible aux heures de basse mer.

Nous comptons un grand nombre de vieilles carcasses de navire dont les membrures couvertes de coquillages sortent de l'eau comme les côtes de gigantesques squelettes.

Enfin un tableau arrière se profile et un peu plus loin une étrave; c'est l'épave que nous cherchons.

Gabré et deux de mes hommes y vont à la nage. Ils ont pied sur le récif. J'y vais à mon tour avec la pirogue.

Toutes les parties de l'épave qui émergent sont couvertes de milliers de cafards.

A marée haute, la proue n'est pas immergée, et ce refuge exigü suffit à toute la colonie de cancrelats qui s'y entasse en grappe. Quand l'eau baisse, elle se répand sur les parties découvertes et se nourrit du bois imprégné d'huile de poisson.

Tandis que j'admire combien ces insectes sont armés dans la lutte pour la vie, Gabré extrait un coffre engagé sous le pont arrière.

Le couvercle est aussitôt défoncé, et nous y trouvons le rouleau de fer-blanc traditionnel au milieu d'un amas de choses indéfinissables.

J'emporte le tout tel quel à bord et là je procède à un triage minutieux.

La boîte de fer contient la patente de départ prise à Djibouti, avec l'énumération des hommes d'équipage et des passagers qui devaient être vendus comme esclaves. L'eau a pénétré, mais l'encre tient encore. Bien séché, le document sera présentable.

Je trouve aussi des papiers dans un sachet de cuir. Ce sont des lettres en arabe, mais tellement délavées que je crains n'en pouvoir rien déchiffrer. Cependant, après séchage, des phrases entières sont lisibles. Je ne suis pas assez familiarisé avec la cursive abrégée de l'écriture arabe qu'on emploie dans la correspondance ordinaire pour déchiffrer moi-même.

En arrivant à Djibouti, je vais trouver un jeune Arabe, Abdou Banabila, employé à la poste, qui parle le français très correctement, il a même un léger accent catalan qui donne à son parler un cachet d'authenticité, une sorte de goût du terroir tout à fait inattendu. Cependant il n'est jamais allé en France, mais tout le personnel de la poste est originaire des Pyrénées-Orientales; alors le jeune Abdou, élevé dans cette ambiance, a pris l'accent, comme le caméléon prend la couleur du milieu où il vit.

C'est un brave garçon très honnête et très sûr en qui je puis avoir confiance. Il ne peut traduire que les lambeaux de phrases respectées par l'eau; c'est un peu incohérent.

Il y a trois lettres :

Une adressée à un nommé Saïd Saleh, à Teis. J'y relève le mot *towachi* (eunuque) et les phrases incohérentes comme : *restés à Bati... impossible décider abane... honnme confiance pour s'entendre... deux mille tallers...*

Dans la seconde lettre, une seule phrase lisible :

... Les mulets sont très rares et chers, ceux que tu recevras devront être payés à...

Tout le reste est illisible.

La troisième est adressée à son frère Saïd Abdellah Monti.

J'y relève :

Après le salut... cinquante fardes de dourah... à Aden avant... deux cents cossera dattes du sambouc « el Bagera »... Wali donnera permis... Kamaran...

Je conclus que les deux premières ont trait à des affaires d'esclaves. La seconde me paraît relative au chargement des dix Gallas embarqués à Djibouti, car le mot « mulet » est toujours employé pour désigner les esclaves venant d'Afrique.

Quant à la troisième, il semble qu'il s'agisse d'un chargement de marchandises destiné à la côte arabe pour lequel le gouverneur d'Aden donnera ou a donné un permis.

Tout cela, en réalité, est bien peu de chose et n'aurait guère de valeur en justice; mais ces éléments me permettront de faire croire que je possède les documents intacts. C'est le principal pour le moment.

Muni de ces renseignements, je vais voir Salim Monti à neuf heures du soir après le Salat el Acha (prière du soir). En bluffant, je pense en avoir raison sans peine.

Il est étendu sur de beaux tapis, entouré d'autres Arabes. On mange le kat et on fume le narguilé.

Il m'invite à m'asseoir; on me fait place, et dans sa face grasse à la peau huileuse, je vois le reflet d'un sourire ironique assez dédaigneux.

– J'arrive de Doubab, dis-je, je t'apporte des nouvelles de ton sambouc *Fat el-Keir*.

– Je sais, Dieu est tout-puissant, et nous devons nous soumettre à ce qui est écrit... On m'a télégraphié d'Assab que l'équipage était sauvé et j'ai envoyé un wakil (fondé de pouvoir) pour le rapatrier.

– C'est tout ce que tu sais?

– Je t'écoute si tu as d'autres renseignements?...

– Pas grand-chose de plus, dis-je d'un air qui signifiait le contraire, mais, puisque tu es si bien renseigné, peut-être vaut-il mieux attendre que tu reçoives toi-même des nouvelles plus détaillées?

Les assistants ont compris. Sans ostentation, ils sortent les uns après les autres.

Je mange un peu de kat, je tire quelques bouffées du narguilé en parlant du cours du café de Moka et du dourah blanc du Yémen...

Après un quart d'heure, nous sommes seuls. Salim Monti semble ne plus sourire. Il attend que je parle.

– O Salim, tu es mon ami comme je suis le tien, tu as compris que, si je suis venu te voir, c'est que j'ai des choses graves à t'apprendre.

Il reste impassible, fait ronronner sa pipe à eau et me regarde comme un adversaire dont il attend l'attaque.

– Sommes-nous seuls? dis-je après un silence.

Il fait « oui » d'un mouvement de paupières.

– Eh bien! si ton bateau a sombré, les esclaves qui étaient dedans ne sont pas tous morts.

Il hausse les épaules et laisse tomber sur moi un sourire écrasant de mépris en disant :

– Quelle est cette sotte histoire, on t'a raconté une légende.

– On ne m'a pas *raconté*, j'ai recueilli en mer les hommes qu'on avait attachés sous une toile pour les noyer.

La face de l'Arabe devient hideuse, décomposée par la peur. Il parvient à ébaucher encore un sourire pénible à voir.

– Si ton conte est vrai, il n'y a rien de commun avec le naufrage de mon boutre. Il y en a tant qui portent des esclaves !...

– Oui, mais voilà : ta patente et les trois lettres que tu as envoyées sont entre leurs mains. Ne cherche pas à nier l'évidence. Ces hommes seront demain matin chez le gouverneur, et tu t'expliqueras avec la justice.

Salim est atterré, il me regarde avec des yeux de batracien, fixes et sans expression.

– Mais si je veux, ajoutai-je après un temps, ils ne parleront pas...

– Alors dis-moi ce que tu exiges, tu sais que je ne suis pas riche...

– Assez! Il ne s'agit pas d'effacer le crime avec de l'argent.

« Tu es payé par les Anglais pour m'espionner, j'en ai les preuves écrites. Ne dis pas non, c'est perdre du temps.

« Voici mes conditions :

« Si jamais les Anglais m'arrêtent en mer ou si j'ai le moindre ennui sur la côte arabe entre Doubab et Kauka, ton pays, je te dénonce et je donne toute ta correspondance adressée à Saïd Saleh de Teis... et aux autres. Toutes ces lettres sont en lieu sûr, car si je viens à mourir – on ne sait jamais..., n'est-ce pas? – le testament qu'on ouvrira contient tous les renseignements nécessaires pour qu'on les trouve.

« A toi de veiller!

– Mais, malheureux ! s'écria-t-il, comment veux-tu que je puisse empêcher les Anglais de t'attraper un jour? C'est une chose qui peut arriver sans que j'y sois pour rien... Si encore je savais où tu vas... peut-être...

– Justement tu sauras, et tu donneras des informations en conséquence. Ton sort est entre tes mains.

– Mais les lettres, tu peux me les rendre, elles sont inutiles, puisque tu as les témoins.

– Je te les rendrai peut-être un jour..., pas maintenant.

– J'ai confiance en toi, et tu peux te fier à moi, car tu es un diable plus fort que le diable, et je serai ton ami.

Il me prend la main et veut me la baiser en signe de soumission. Je la retire d'un geste brusque.

Très sincèrement, cet homme m'admire parce qu'il croit que je le tiens en mon pouvoir. J'ai été, croit-il, plus fort que lui, alors il me respecte.

Quand on a roulé un Arabe ou qu'on s'est cruellement vengé, il n'en garde pas rancune, au contraire. Il admire parce qu'il craint et devient un serviteur dévoué tant qu'il se sent dominé.

La bonté, la générosité ne sont pour lui que faiblesses, et si, par bonne foi, on est victime de leur astuce, on a droit qu'à leur mépris.

– Mais où sont les esclaves que tu as sauvés?

– En lieu sûr, sois tranquille, et je puis t'assurer que si tu tiens parole, ils ne viendront jamais à Djibouti...

Je laisse Salim ruminer son kat sur ses tapis de Perse en compagnie de son narguilé incrusté d'argent qui vient de s'éteindre devant l'émotion de son maître.

Je suis assuré maintenant d'avoir non seulement paralysé un ennemi redoutable, mais encore de m'en être fait un auxiliaire occulte des plus précieux.

LE BLOCUS

Le gouverneur Simoni s'inquiétait de voir toute la main-d'œuvre indigène de Djibouti faire de plus en plus défaut, car les Arabes du Yémen en fournissent la presque totalité. De plus, le commerce, qui, autrefois, attirait une grande partie des boutres du Yémen, était entièrement ruiné.

Devant cette situation, il comprit l'intérêt qu'il y aurait à rassurer les nacoudas arabes, terrorisés par les menaces anglaises, en leur montrant qu'il était en somme assez facile de forcer ce fameux blocus. Il se montra tout à fait favorable à la proposition que je lui fis de tenter d'établir une sorte de service régulier entre Djibouti et la côte arabe pour le transport des passagers et des marchandises. Je proposai de le faire, bien entendu, à mes risques et périls, avec mon voilier. Je ne demandai pour cela qu'à avoir le moyen de sortir sans encombre les marchandises dont les Anglais avaient exigé la prohibition d'exportation telles que le pétrole, la farine, le fil de coton, le sucre, etc., en un mot toutes les denrées qu'ils avaient avantage à envoyer eux-mêmes sans concurrence en Arabie par les petits vapeurs de la Compagnie Cowajee d'Aden, firme indienne entièrement dirigée par des parsees, c'est-à-dire serviteurs de l'autorité anglaise.

La douane reçut l'ordre de fermer les yeux et de me délivrer, au départ, mes patentes à destination d'Assab, attestant que j'étais sur lest. A moi de ne me montrer aux Anglais que dans cette situation.

Si faibles que soient les importations que je fais ainsi, elles font baisser le prix des denrées en Arabie et les chargements escortés du Cowajee ne sont plus les galions d'or de naguère. Une grande quantité d'Arabes, enhardis par mon succès, viennent avec leurs zarougs, et, rapidement, un trafic intense s'établit. Les Anglais se plaignent au Gouverneur qui répond n'être pas chargé du blocus de la côte arabe.

Nous étions à ce moment critique où le Yémen avait entièrement expulsé les Turcs de son territoire.

Les Anglais tenaient par-dessus tout à rester seuls à « aider » ce pays, et ils firent en quelque sorte le blocus de notre colonie, coulant impitoyablement tout voilier en provenance ou à destination de Djibouti. Une dizaine de boutres arabes n'ayant pas le pavillon anglais (on leur en donnait un à Aden à condition de toucher ce port pour leur ravitaillement ou leurs achats) furent coulés et perdus corps et biens.

..... Voilà déjà plus de six mois que je fais le messenger entre Djibouti et la côte arabe. Grâce à ce faible moyen, les coolies arabes, assurés de pouvoir rentrer chez eux quand ils le voudront, ne désertent plus notre petite colonie, n'ayant plus à craindre qu'elle ne devienne une terre d'exil. J'en suis à ma huitième rencontre avec les différents navires de guerre anglais qui assurent le blocus de la côte du Yémen.

Grâce à Salim Monti, que je tiens en mon pouvoir par l'épouvantail des documents qu'il croit en ma possession, j'ai fait promener les navires de Sa Majesté de Périm à Guardafui et dans les coins

les plus reculés de la mer Rouge.

En général, les renseignements que Salim donne sont exacts, mais avec un retard de vingt-quatre heures. De sorte que l'Amirauté arrive toujours après la bataille.

L'amiral qui commande les forces navales d'Aden répondit un jour à des questions un peu ironiques sur l'insuccès de ses croisières :

– Que voulez-vous, c'est comme si on voulait attraper une souris à coup de massue. On tape à côté, on casse les meubles, on tue le chat, et la souris passe.

Salim est très habile. Il fait le banquier pour des traites à vue que des négociants arabes tirent sur lui. Il s'agit le plus souvent de convois importants d'esclaves.

Alors, de temps en temps, pour entretenir de bonnes relations avec l'Intelligence Service et ne pas perdre les avantages qu'il en tire, il dénonce son client.

On comprend l'exaspération du lion britannique contre moi, ce moucheron français qui s'amuse à ses dépens. D'ailleurs le combat a failli mal finir pour le petit polisson à voile qui ose taquiner sans vergogne les respectables navires à vapeur de Sa Majesté. Mais il y a un Dieu pour les polissons!

J'ai toujours eu l'avantage d'être aperçu une fois mes voyages terminés, c'est-à-dire après avoir débarqué passagers et marchandises. Je suis alors sur lest, avec la patente nette pour me rendre à Assab; il n'y a rien à dire!...

C'est à cette époque que date la grande sympathie du Yémen pour nous, et si le gouverneur Simoni était resté, ce pays aurait demandé notre protectorat. Mais M. Simoni a quitté plus tard l'administration en donnant sa démission, probablement découragé. Il est affligeant que des hommes de cette valeur ne puissent durer dans notre administration coloniale, où les initiatives désintéressées seraient si précieuses dans des pays lointains hors de tout contrôle efficace.

A son départ en congé, son intérimaire crut devoir prendre la contre-partie et se mettre au service des Anglais pour arrêter cette concurrence qui faisait perdre des milliers de livres sterling à la Compagnie Cowajee.

Les exportations furent interdites et la douane reçut l'ordre de ne plus fermer les yeux.

Après une tentative infructueuse auprès de cet intérimaire pour avoir des marchandises comme par le passé, je me rendis compte qu'il était impossible de faire comprendre la situation à cet homme absolument réfractaire à cette politique toute d'initiative dont le gouvernement anglais donne l'exemple. Il est vrai que ses fonctionnaires sont une élite soigneusement choisie et payée comme il convient pour le travail qu'on attend d'elle. Chez nous, il n'en va pas toujours ainsi, hélas!

Je résolus alors d'agir malgré lui et de continuer la politique du gouverneur Simoni, sans m'inquiéter des interdictions où, malgré tout, je ne pouvais voir autre chose que « la peur des Anglais », cette hantise séculaire de tous nos gouvernants.

Nos hommes, de tous temps, ont eu du cœur à combattre l'éternel adversaire, et, de tous temps, nos diplomates de tous les régimes les ont abandonnés et laissés périr dans des luttes mémorables à dix contre un, les seules que la politique anglaise laisse faire. C'est pourquoi l'Angleterre est la nation sinon invincible, du moins invaincue.

J'ai vite fait de conclure un marché pour du pétrole, du sucre et de la farine à porter à Doubab pour le compte de Salim Monti, qui me donne la marchandise en ville à Djibouti. A moi de les transporter à bord à l'insu de la douane. Je réunis vingt passagers qui veulent rentrer en Arabie et qui me paient le passage dix-neuf roupies. Je les fais embarquer hors de la rade après mon départ officiel puisqu'ils ne figurent pas sur ma patente.

J'ai eu soin, ces jours-ci, de faire réunir mes caisses de pétrole et autres marchandises dans un magasin en face de la mer et vingt coolies bédanis ¹ sont engagés pour les porter à bord à l'heure dite. Selon les règlements, après les formalités de la visite du bateau et autres balivernes, je mets à la voile au coucher du soleil, puis, à la nuit, je reviens mouiller en face de mon magasin, à deux milles en mer à l'accore du récif côtier.

La lune nouvelle sera bientôt cachée. Les deux *houris* ² sont mis à l'eau et, par-dessus le récif couvert par la marée haute, nous accostons la plage déserte séparée de la ville par une lande broussailleuse de cinq cents mètres. Les coolies sont accroupis, égaillés un peu partout aux alentours du magasin.

Deux équipes se forment, l'une transporte du magasin à la plage les caisses qui s'entassent dans les buissons en tas cubiques, l'autre, moins nombreuse, les charge dans les pirogues qui font la navette entre la plage et le boutre.

Toutes ces ombres filent silencieuses dans la nuit, courbées sous la charge, avec à peine, de temps à autre, un petit bruit mat quand une caisse tombe maladroitement. Je me tiens sur les côtés pour veiller et éviter la surprise d'une patrouille. Abdi et Ali Omar m'accompagnent. Nous restons cachés dans les buissons pour voir sans être vus.

Tout à coup, Ali Omar me saisit le bras et murmure comme un souffle : « Ascari. » Je vois une ombre à quinze mètres, coiffée de la chéchia des douaniers, qui avance avec précaution vers le point de transit de mes caisses. Je me dresse en criant d'une voix assurée : « Min³ ? », et tous trois nous entourons brusquement l'ascari qui reste décontenancé.

Il explique qu'ayant voulu satisfaire un besoin urgent il est allé au bord de l'eau et qu'il a été intrigué par ces hommes entrevus dans la nuit. Je fais tinter dans ma poche des roupies toujours là, prêtes à toute éventualité.

– Reste là un instant, assieds-toi; tout à l'heure, tu pourras partir et je te donnerai cinq roupies.

L'ascari s'accroupit sur les talons avec les deux matelots à ses côtés; il a oublié son urgent besoin et parle du temps qu'il fait.

Les dernières caisses, enfin, sont sur les pirogues; le chef coolie touche la somme promise à partager avec ses hommes, et nous libérons le malencontreux ascari qui est, au fond, bien content d'avoir gagné cinq roupies. Il ne se vantera pas de l'équipée à ses chefs.

Nous grimpons sur la dernière pirogue, chargée à couler, et, lentement, nous glissons sur l'eau calme. Peu à peu, le *Fat el-Rahman* s'entrevoit dans la nuit, ombre imprécise d'abord, puis son mât raie le ciel avec son antenne hissée à bloc. J'entends les chocs sourds des caisses que l'équipage empile et arrime dans la cale. Sur le pont, les passagers arabes sont immobiles comme des paquets de linge, mais aucun ne dort; ils sont anxieux, attendant le départ comme la délivrance.

Les pirogues sont hissées, tout est paré, mais aucune brise. Les étoiles dansent sur la mer polie

comme un métal. Il est une heure du matin.

Enfin des risées viennent de terre, d'un coup sur l'écoute, la voile paillée⁴ se déploie. Lentement, sans aucun bruit, comme un grand fantôme, le *Fat el-Rahman* quitte son mouillage et laisse enfin derrière lui la ville où dorment ces bons administrateurs et vigilants douaniers.

Je sens bientôt le bateau qui tressaille, soulevé par les ondes silencieuses de la houle du large qui passent lentement. C'est la mer qui respire, endormie sous le reflet des étoiles. Comme toujours quand je la sens me reprendre dans sa toute-puissance, elle me donne ce merveilleux oubli des contraintes et des laideurs qui m'étouffent à terre, et j'ai la joie d'un évadé !...

Au matin, nous sommes à grand large; j'ai tiré à l'est au plus près pour monter le plus possible au vent. Mon but est de passer le Bab el-Mandeb au coucher du soleil.

J'ai une patente portant que le navire est sur lest et se rend à Assab. Il serait donc désagréable de rencontrer un de ces patrouilleurs anglais chargés de protéger l'Arabie contre tout ravitaillement étranger à Aden.

Au large, je trouve un temps assez gros, car la brise fraîchit à mesure que le soleil monte. Je grée un tourmentin en tête de mât et, antenne amenée, je laisse courir. Cette allure réduite nous fait passer Périm (Bal el-Mandeb) vers les cinq heures du soir. Je passe au ras de la côte africaine pour ne pas être aperçu de l'île anglaise. Par un temps pareil, d'ailleurs, je n'ai pas de crainte.

La nuit vient; nous filons vent arrière par mer très grosse, à cause du courant de la marée en ce moment inverse au vent.

Nous croisons de luxueux paquebots scintillants de lumière électrique; c'est l'heure où l'on dîne en première.

Tenant ma barre, j'ai devant moi le contraste de ma barque ruisselante d'embruns, roulant bord sur bord, petite chose noire perdue entre les grosses lames qui se poursuivent.

Cette lutte dans la nuit avec un peu de bois et de toile contre cet élément formidable me paraît autrement plus belle que le demi-sommeil des digestions lourdes du passager en chaise longue sur ces palaces flottants, indifférents à la mer. Ce contraste ne me donne aucune envie; au contraire, il me fait aimer davantage ma vaillante petite barque.

Je serre maintenant la côte arabe, en suivant à vue le récif sur lequel la mer se brise un peu. Le mouillage où je dois donner mes marchandises est une coupure de ce récif côtier. J'y serai, paraît-il à l'abri, mais je n'y suis jamais entré; un de mes hommes seulement connaît la passe. Un épi de brisants doit en marquer, dit-il, l'entrée. De jour, tout cela est très précis, mais de nuit... et avec ce temps!...

Si nous dépassons le point favorable, impossible de revenir avec le vent debout, mais, si par erreur nous prenons une fausse coupure, c'est la fin de tout en une minute.

La lune vient de se coucher, et le vent fait rage. Je perds deux fois le récif de vue. Je suis obligé de m'en approcher, au mépris de toute prudence, risquant de me briser sur une tête de roche. L'écume blanche, rendue visible par la phosphorescence, me sert de guide, mais par moment le récif brise mal, alors tout est noir!... Cependant, la mer gronde tout près...

Brusquement, une lame déferle sous notre étrave. Un coup de barre au large. Nous étions venus à quelques mètres du récif...

Je suis mordu d'une affreuse angoisse, tous les nerfs tendus; j'ai le sentiment que nous allons nous éventrer.

L'homme qui connaît la passe est couché sur l'avant, regardant la mer le plus bas qu'il peut. Notre sort est dans ses mains, aussi toute notre attention est fixée sur lui. Il devient le cerveau d'où partira l'ordre qui fera agir tous nos muscles, tous nos nerfs tendus à la limite. Chacun sait sa manœuvre qui se déclenchera comme un réflexe au moindre cri, au moindre geste. Dans cet état nerveux hypertendu, nous retenons pour ainsi dire notre souffle comme si nous redoutions que le moindre bruit fasse déflager nos forces bandées à la limite.

Tout à coup, il crie: « *Djooch!* » (Loffez!). Je vois en même temps une ligne d'écume blanche devant nous. La barre au vent, l'écoute étarquée instantanément, et à toute vitesse, nous entrons dans la coupure du récif avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Nous passons entre deux tables de roches à fleur d'eau. La mer est brusquement calmée. Dix secondes plus tard ou plus tôt, nous manquions cette entrée de vingt mètres de large.

Quand, après coup, je songe à cette manœuvre faite presque en aveugle, j'en ai la chair de poule...

Le fond devient vert, c'est du sable, et je laisse tomber l'ancre, mais l'abri est si étroit que le navire, après l'avoir évité, a son arrière à quelques mètres du rocher; il suffirait de chasser un peu sur l'ancre pour être en perdition en raison de la violence du vent. Nous portons des crocs sur les récifs, qui, eux, ne bougerons pas, et nous nous amarrons solidement.

Un tampon imprégné de pétrole est enflammé au bout d'une longue perche. Sa flamme, avivée par le vent, éclaire violemment et fait sur l'eau autour de nous un rond de jade veiné de blanc. Une rafale emporte le brûlot Il se noie brusquement avec un grésillement bref et nous laisse dans le noir opaque.

Après quelques minutes, des coups de fusil répondent de la grève. C'est le signal convenu. Une pirogue est mise à la mer, et deux hommes vont à terre s'entendre pour débarquer les marchandises et les passagers. Après une heure, elle revient avec un Arabe, correspondant de Salim Monti.

Il me dit qu'un garde-côte anglais patrouille devant le mouillage depuis plusieurs jours, probablement à mon intention, car mes précédents voyages ont été signalés à l'Amirauté par les espions indiens. Il faut donc partir avant le jour.

Mon signal de feu, peut-être, a été aperçu, ce qui me fait redouter les projecteurs indiscrets. Je hâte donc le travail, et, pour plus de célérité, les caisses de pétrole sont jetées pêle-mêle à la mer; elles flottent, le vent aidera à les pousser à la côte. Quatre hommes se jettent à la nage pour conduire ce troupeau d'un nouveau genre.

L'Arabe, après avoir compté, me donne un reçu des marchandises et du pétrole que je lui fais inscrire à la dernière page de mon journal de bord.

Cet insignifiant détail devait prendre par la suite une terrible importance!

1 **Bédani** : Arabe d'une tribu des montagnes du Yémen qui émigre pour s'employer comme coolie.

2 *Houri* : pirogue taillée d'une seule pièce dans un tronc d'arbre.

3 *Min?* Qui est là ?

4 Voile paillée : expression traduite de l'arabe désignant une voile ferlée sur son antenne avec de légers brins de paille de feuilles de palmier. La rupture de la première attache entraîne successivement la rupture des autres déferlant ainsi la voile instantanément.

LA CAPTURE

A trois heures du matin, le navire est vide, et nous reprenons la mer.

Dehors, temps affreux; le vent est exceptionnellement violent; les nuages déchiquetés courent bas, ce qui est mauvais signe. Sous petite voilure, je tiens la cape pour ne pas perdre au vent, tout en m'approchant de la côte d'Afrique où je compte chercher un refuge aussitôt que le jour me le permettra. Ce jour me semble bien long à venir! J'ai peur de faire trop de route vers l'ouest, car la côte africaine est bordée, en ces parages, du grand récif de Sintyan qui s'avance à sept milles en mer. On peut donc arriver sur ce récif sans voir la côte, même si la nuit est claire.

Ce récif ne brise pas et n'a pas de limites nettes; il débute par des pâtés de roche de plus en plus serrés à mesure qu'on s'y engage. Si, par miracle, on n'a pas rencontré un de ces cailloux immergés en pénétrant par mégarde dans cette zone, on a toutes les chances d'en trouver un en cherchant à se dégager. C'est une sorte de piège. Et, en effet, on peut voir, tout au long du récif qui court pendant vingt milles le long de la côte, une série de carcasses de boutres naufragés, tristes épaves restées là, prises comme des mouches sur de la mélasse.

Dans la nuit, seul à la barre, on éprouve un certain malaise en évoquant cette côte sournoise lorsque le navire navigue vers elle. Aucun phare pour se repérer dans l'obscurité. Seul, le feu tournant de Périm, caché sous l'horizon, tout là-bas dans le sud, balaie le ciel du geste brusque et régulier de son grand rayon blême.

Tout à coup, la mer se calme, devient plus plate malgré le vent qui cependant ne mollit pas. Aurais-je marché, en réalité, plus que je ne l'ai estimé et serais-je dans le voisinage funeste de Sintyan? Il me semble voir surgir autour de moi les têtes menaçantes des roches. Mais je me rassure par la couleur de l'eau; probablement suis-je seulement dans une zone de courant de même sens que le vent, ce qui allonge la mer. Malgré tout, je vire de bord. On n'est jamais parfaitement tranquille à la mer quand on pense à des récifs. Le jour, enfin, blanchit, et je puis me reconnaître.

Après le lever du soleil, le vent devient maniable, et je puis armer une voile plus grande pour mieux louvoyer. Je suis dans les courants nord, ce qui ne fait pas mon affaire. Mieux vaut donc rallier la côte arabe où, le long de terre, je n'aurai pas de courant appréciable. Si j'y trouve le croiseur anglais, peu importe puisqu'il me verra venir d'Afrique.

J'aime assez d'ailleurs ces petites rencontres qui semblent exaspérer l'Amirauté...

En effet, vers neuf heures, alors que je suis à cinq ou six milles de terre, un vapeur venant du nord fonce sur nous. Je vois bientôt la coque blanche et la cheminée jaune bien connues. La mer est trop grosse pour me faire craindre le danger d'un coup de semonce à obus dont généralement les Anglais me réservent l'honneur. A un demi-mille, c'est seulement le sifflet.

J'amène et je me laisse dériver. Le vapeur se met par le travers et déroule sous le vent une échelle de corde.

Tout l'équipage, en treillis, est pressé au garde-corps avant; les officiers sont groupés à l'arrière;

cris inintelligibles dans le mégaphone : de l'anglais certainement.

Je pense qu'on veut me voir à bord. Qu'à cela ne tienne! et je mets une pirogue à l'eau. Pendant ce temps, on nous lance une amarre.

A la coupée, un officier me reçoit et me conduit à la passerelle. Personne ne parle français, on a recours à un interprète arabe. Examen des papiers, puis on m'annonce qu'on m'emmène à Périm. Et le vapeur prend sa route contre le vent, remorquant le petit *Fat el-Rahman*. Je suis charmé, car en quatre heures nous ferons la route qui en eût exigé quarante-huit en louvoyant.

Que me veut-on à Périm? Je suis absolument en règle. Je comprends le dépit des Anglais qui m'ont rencontré plus de dix fois en l'espace de trois mois et qui, chaque fois, m'ont trouvé dans la même situation : sur lest, conformément à mon manifeste. Sans doute, le résident de Périm veut voir de près cet étrange sportsman qui promène obstinément un bateau vide dans le coin le plus inhospitalier de la mer Rouge.

Tout à coup, je songe au reçu de mes marchandises inscrit à la dernière page du journal de bord!

Si, à Périm, on fouille mes papiers, ce qui est très probable, même certain, les Anglais auront là une preuve que j'ai porté des marchandises hier en Arabie. Et, comme le mot « petroleum » en anglais désigne l'essence, on peut, avec de la bonne volonté, en conclure que mon pétrole était de l'essence pour ravitailler des navires ennemis, etc. Il n'en faut pas plus pour la loi martiale quand on veut l'appliquer sommairement.

Je voudrais faire comprendre à mon maître d'équipage, Mohamed Moussa, d'arracher cette page compromettante, mais je suis sur la passerelle et n'en puis bouger. Aura-t-il cette idée? Oui, sûrement, s'il a vu inscrire le reçu, mais l'a-t-il vu? S'il ignore ce détail, il ne peut pas, maintenant, comprendre les signaux que je pourrais lui faire, en admettant que cela soit possible. Il me reste l'espoir de voir un de mes hommes en débarquant à Périm et de lui dire un mot.

L'interprète arabe cause avec moi, et j'ai immédiatement le sentiment qu'il est chargé de me faire parler. C'est un Somali élevé dans les missions de Berbera, et chacun sait que les produits mâles ou femelles de ces établissements, tant protestants que catholiques, sont de remarquables cultures de tous les vices. Les hommes, en général, sont ivrognes et mouchards. Il y a aux Indes anglaises une école d'espions indigènes où se termine l'éducation de ces bons sujets. Ils trahissent alternativement le gouvernement qui les appointe et leurs semblables qu'ils sont chargés d'espionner.

Ils finissent généralement avec un poignard dans le dos ou des suites d'une mauvaise colique, et souvent cela vaut mieux pour tout le monde. Aussi le tutélaire Intelligence Service fait-il peu de bruit autour de collaborateurs à jamais silencieux.

Je me rappelle le sort de l'un de ces occultes fonctionnaires qui était « dans le civil » patron de boutre. Il fréquentait la côte d'Arabie, faisant librement toute espèce de contrebande à condition de renseigner l'Intelligence Service sur les mouvements des tribus du Yémen et sur toutes les affaires que la confiance de ses compatriotes lui permettait de connaître.

Le major Lawrence, qui a fait, à lui seul, couler plus de sang (du sang de « natives », il est vrai) que tous les massacres d'Arménie n'en firent couler, l'avait pour auxiliaire de ses obscures machinations. Je crois même avoir eu un jour à mon bord cet Arabe qui vint sous prétexte de demander du tabac. Il fut chargé d'une mission assez délicate qui consistait à faire flanquer une

sanglante raclée à une tribu protégée par le Political Service en laissant croire que les armements avaient été fournis par les Italiens.

L'affaire réussit, mais le nacouda possédait un secret trop dangereux; il fut alors dénoncé, on ne sait par qui, aux contrebandiers zaranigs de Kor Gouleïfa, comme étant un espion anglais. A ce même moment, l'Intelligence Service lui confia une mission très lucrative dans ces parages.

Notre nacouda, arrivé sans méfiance dans les eaux de Kor Gouleïfa, y mouilla son boutre. Il était attendu. Deux *zarougs*¹ ne tardèrent pas à venir lui rendre visite. Aussitôt, il fut ligoté solidement à un grappin de quatre-vingts livres, puis on « mouilla » le tout par dix mètres de fond, en lui recommandant de faire bonne garde pour que l'ancre tienne bon. Quant à l'innocent Intelligence Service, que pouvait-il avoir à faire dans un démêlé entre contrebandiers? Un de moins, voilà tout, *all right!*

Mais revenons à ma propre histoire.

¹ *Zaroug* : petit voilier à deux pointes, très étroit, navigant sans lest, l'équipage tenant l'équilibre cramponné à des haubans spéciaux sur le bord du côté du vent.

PERIM

On m'apporte une cuvette de thé avec force pain et beurre, et je mange tandis que nous approchons de Périm.

J'intéresse beaucoup ces matelots anglais, tant la passion du sport est innée dans cette race.

On a pour moi des sollicitudes touchantes comme on peut en avoir pour un condamné; la dernière cigarette, le petit verre de rhum, etc.

Enfin, voilà Périm.

Cette île cerbère de la mer Rouge est une sorte de fer à cheval, très fermé, encerclant une baie profonde, qui s'enfonce pendant plus d'un mille dans les collines volcaniques. Tout y est noir, c'est de la lave, et le sol est couvert de grosses roches de basalte. La partie de l'île, qui n'est séparée de l'Arabie de Cheik Saïd que par un chenal d'environ un mille de large, est élevée de soixante ou quatre-vingts mètres.

Nous pénétrons dans ce lac intérieur par une petite passe de cinq cents mètres, et la ville de Périm (Mayoum, comme disent les indigènes) apparaît au milieu des dépôts de charbon qui semblent faire partie de ce paysage étrange. Nous traversons la baie, laissant à gauche le port de commerce pour aller mouiller au pied d'une grève très en pente, au flanc de laquelle sont accrochés les bâtiments de la résidence militaire.

Contre mes espérances, on ne me laisse aucun contact avec mon équipage; le boutre est dirigé tout au fond de la baie. Je n'ai même pas le temps de voir où on le conduit.

Je débarque, encadré du commandant et d'un officier, et nous gravissons un petit sentier brûlant qui monte en lacet au milieu des pierres noires. Au sommet de la colline, le grand phare se dresse dans le ciel bleu. En bas, autour de l'île, la mer est toute blanche d'écume sous le vent furieux qui s'engouffre dans le détroit. Il passe sur l'île de pierres calcinées dans un sifflement continu et semble s'acharner à polir le dos arrondi des blocs de lave.

Mais, à moi, il me semble que ce vent rageur voudrait emporter cette moisissure humaine, poussée là, semble-t-il, contre le gré de la nature, accrochée à ce roc qu'elle envahit chaque jour de ses usines, de son charbon, de ses ordures, et le vent souffle en vain pour balayer ces intrus qui toujours s'étendent.

Etourdis de vent, nous pénétrons dans le bureau du résident, le major Humes, qui sait un peu de français. En bras de chemise, dans un rockingchair, sous un panka qu'agite un soldat indien en petite tenue, il boit du whisky et fume du Virginia. Sa physionomie franche m'inspire cette sympathie d'un ordre supérieur qui permet à deux ennemis loyaux de se serrer la main après le combat.

Etrange phénomène que cette Angleterre perfide et vindicative, composée d'hommes en général droits, fidèles en amitié et généreux. C'est peut-être à cette loyauté que la Grande Nation doit ces

dévouements aveugles dont elle use pour mener les intrigues de sa politique séculaire.

A mes questions sur l'étrange traitement qu'on me fait subir, il dit ne rien savoir. Il doit me garder ici jusqu'à nouvel ordre, voilà tout!

On me conduit dans une petite pièce attenante, servant de débarras à des balais et à des pots de peinture. On y dresse une brande¹, une table et une chaise. Le major s'excuse de ne pouvoir me donner une meilleure chambre, n'en ayant pas d'autre sous son toit. Il ne veut pas, dit-il, me faire coucher dans les locaux de la caserne, où les Hindous ont la déplorable habitude de laisser vivre ces petits insectes si désagréables la nuit. Question de religion qu'il ne faut pas contrarier, ajoute-t-il.

Je suis libre de sortir aux environs si bon me semble, car l'île est elle-même une sûre prison, d'autant plus que, sur chaque hauteur, des cipayes armés montent la garde.

Mon premier soin est de câbler et d'écrire au gouverneur de Djibouti. Bien que mes rapports avec lui soient sans cordialité et que je ne me fasse aucune illusion sur l'opinion peu flatteuse qu'une mentalité de haut fonctionnaire peut concevoir d'un homme tel que moi, je ne doute pas qu'il n'intervienne pour protester contre un acte arbitraire dont un Français est victime.

Puis je me préoccupe de savoir où est mon boutre. Je puis sans peine l'apercevoir de la fenêtre de ma chambre, là-bas tout au fond de la baie, mouillé contre terre, en face d'un grand bâtiment qui ressemble à une caserne ou à une prison. Mais qu'est-il advenu de mes papiers?

Le soir, un boy somali vient m'apporter à dîner, c'est un Somali warsangali, c'est-à-dire de la même tribu que Mohamed Moussa. Il me promet de voir mes hommes et de m'en apporter des nouvelles.

Je passe une nuit très agitée, anxieuse, en écou-tant souffler le vent. Où est en ce moment mon livre de bord? C'est la question qui m'obsède...

Le matin, le boy revient m'apporter du café; il m'explique ce qui se passe à bord de mon boutre mouillé devant la caserne des cipayes; il n'a pu en approcher; ordre a été donné de tenir mes hommes au secret. Le jour, ils restent à bord du boutre où ils montent au réveil; le soir, ils sont enfermés dans une salle de la caserne.

Tout cela ne me rassure pas. On va les cuisiner et, si ce malencontreux reçu a été saisi, on les fera parler.

Je sais que les Anglais usent volontiers de la cravache pour délier les langues, et je ronge mon frein dans une rage impuissante.

Il faut à tout prix savoir.

Si mes papiers sont saisis, le résident les a, et sans doute dans son bureau.

Ce bureau est voisin de ma chambre. Attendons que le hasard, ce grand ami en qui, toujours, il faut espérer, me tende sa main secourable.

¹ Brande : toile tendue sur un cadre pliant.

LE COFFRE-FORT

Le major Humes, qui est un brave homme d'Anglais, comme le sont beaucoup d'Anglais en particulier, prend de fréquents whiskies glacés avec un de ses lieutenants. Ils ne manquent pas de m'inviter. Je me force à boire comme un Ecossais pour ne pas altérer, si j'ose dire, la bonhomie de nos relations. J'ai remarqué que les buveurs de tisane sont très antipathiques aux bons vivants pour qui la dive bouteille vidée en tête à tête est un gage d'amitié.

Pendant que je bois ma « purge », je ne quitte pas des yeux les paperasses entassées sur le bureau, mais, là, rien qui ressemble à mon livre de bord.

Un gros coffre-fort à la porte obstinément close me fascine. C'est là, j'en suis sûr, que sont rangés mes papiers. Il faut attendre que celui qui en a la clef l'ouvre; de loin, je verrai bien s'il y a des choses à moi.

Un soir, tandis que nous prenions le troisième whisky, un officier entre avec un pli; le major se lève pour aller vers le coffre. Il prend sa clef, et la grosse porte tourne sans bruit, lentement, sur ses gonds bien huilés.

D'un air détaché, j'évolue pour voir l'intérieur de ce meuble. J'en suis à quatre mètres, très occupé à repêcher une mouche dans mon reste de whisky, mais le major est debout; je ne vois que son dos. Enfin il se baisse et, sur la deuxième étagère, je vois la couverture rouge de mon livre de bord!...

Donc, mon sort est là. Peut-être n'a-t-on rien fait encore dans l'attente d'une autorité ayant qualité pour fouiller mes papiers.

Plus que jamais je veux savoir.

Le major repousse la porte du coffre sans la fermer et cause avec l'officier qui est sur le point de partir.

La porte de sortie est à deux mètres de ce coffre, dont je ne suis séparé, moi, que par la table bureau. Toute ma volonté est suspendue sur l'accomplissement de cet acte : saisir ce livre.

Ai-je le droit de faire ce geste? N'est-ce pas tromper la confiance d'un brave homme qui est sans méfiance? Mais le fait de laisser quelques secondes son coffre ouvert est-il une marque de confiance? Il ne pense peut-être pas à mes papiers, voilà tout. Ce débat contradictoire jaillit dans mon esprit dans le temps d'un éclair comme les décharges alternatives d'une étincelle électrique. Ma décision cependant semble instantanée.

Le major, toujours causant, accompagne l'officier jusqu'au seuil. Celui-ci sort, et le major l'interpelle, les deux bras appuyés aux montants de la porte. De ce point, dans cette attitude, il ne peut voir le coffre, à trois mètres à sa gauche.

Je suis seul dans le bureau, mais doit-il rester ainsi deux secondes ou dix? Je ne balance pas; il se produit en moi ce phénomène qui m'a souvent sauvé dans des cas désespérés : j'ai la *certitude*

que le major ne bougera pas...

Alors, aussi posé que s'il se fût agit de faire une chose toute naturelle, je passe sous la table du bureau sans hâte, je saisis le livre et l'ouvre... La dernière page n'y est plus !...

Je remets le livre en place et bat en retraite.

Une seconde après, le major se retournait en disant *Good bye* à son ami. Le sang abandonna alors mon cerveau, et je restai anéanti, incapable de parler. Je venais de vivre une de ces minutes les plus angoissantes de ma vie, mais je ne m'en rendis compte qu'après le danger passé. Ce coffre contenant tous les documents militaires, mon geste surpris m'eût coûté cher... le peloton, probablement.

Le brave major ne vit heureusement pas mon trouble. Il referma son coffre, reprit la lecture du *Times* et la chasse aux mouches avec sa raquette de toile métallique.

Les yeux fermés, je fis alors l'inventaire des résultats de mon coup d'audace. Je revis le talon irrégulier de la page déchirée; il me disait l'arrachement rapide de la feuille pendant qu'on remorquait le boutre. Si cette hypothèse est exacte, mes hommes doivent se sentir plus forts, ayant eux-mêmes détruit les preuves. Les faiblesses seront moins à craindre si on leur applique « la question extraordinaire ». Mais suis-je sûr que c'est Mohamed Moussa qui a enlevé ce document? Il peut avoir été enlevé par les Anglais et envoyé à Aden. Encore l'incertitude...

Les jours passent, monotones, sans apporter aucune nouvelle de Djibouti. Cette indifférence m'exaspère, non seulement pour moi-même, après tout, je ne suis pas mal ici, et je puis patienter, mais par amour-propre pour mon pays. Les Anglais semblent surpris de cette incroyable inertie en comparaison de ce que leur gouvernement, à eux, aurait fait si un des leurs eût été ainsi interné à l'étranger.

J'évoque les figures blafardes de quelques-uns de ces fonctionnaires haineux et je les invective en d'interminables monologues : qu'importe qu'un Français soit traité comme le dernier des nègres, pas d'histoires... Il s'agit de plaire au gouverneur du moment pour assurer l'avancement et les bonnes indemnités, pour avoir le congé payé avec des prolongations de santé... Il s'agit de caser sa femme dans un bureau, on créera pour elle un poste nouveau et inutile. On écrit des rapports sur le district indigène où j'on parle de pays jamais vus dont on ignore la langue. Tout cela va au ministère où on a un ami sûr, tapi dans un bureau. L'infortuné ministre n'y voit que du feu et de bonne foi récompense les sujets d'élite qui lui sont proposés par son personnel fixe.

Comment ces gens-là, aux âmes de laquais devenus courtisans, peuvent-ils s'intéresser à moi !... Je suis pour eux absolument indésirable. En ce moment, ils se réjouissent peut-être de ce qui m'arrive et prennent plaisir à laisser traîner les choses!

Et toute ma nuit d'insomnie se passe à jeter ma bile...

Peut-être mon énervement me rend-il injuste pour certains qui font exception, mais ils sont si rares!... Je cherche à me calmer en songeant qu'il en a toujours été ainsi... Ne dansait-on pas à Versailles quand le ministre de ce temps répondit à celui qui portait l'appel désespéré d'une poignée de braves. « On ne s'occupe pas des écuries quand la maison brûle. »

Les « écuries » étaient alors le Canada !...

Maintenant que la Grande Guerre embrase l'Europe, c'est l'avenir colonial d'une pauvre France

dépeuplée, c'est l'œuvre d'une poignée de colons qui s'en ira détruite par cette armée d'incapables comme le serait un magnifique jardin livré à une bande de singes !

Non, je ne dois compter que sur moi-même, cela je le sais et je l'accepte, mais je voudrais seulement que notre administration intervienne pour arrêter ce sourire de mépris que je vois à tout Anglais quand il s'agit de l'honneur de notre pavillon. Si nos marins ou nos soldats se font tuer plutôt que de l'amener ou de le rendre, il semble que nos diplomates l'aient cousu à leur rond de cuir pour éviter « les histoires ».

Ces pensées tristes ne me quittent pas tandis que je vois à mes pieds, dans le port de commerce, le Cowajee battant pavillon anglais chargé à bloc de marchandises pour l'Arabie. Il va partir, escorté de deux garde-côte. C'est le blocus lucratif : l'Amirauté, sous bonne escorte, ravitaille un chef arabe déclaré allié, Mohamed Hidris, lequel revend ensuite aux Turcs et à quiconque veut payer le prix. Et je vois le petit *Fat el-Rahman* là-bas, tout au fond de la rade, prisonnier pour avoir porté au nom de la France quelques denrées aux gens du Yémen...

Avec ma lorgnette, je passe la journée à le regarder et à observer ce qui se passe devant la caserne des cipayes. J'ai acquis la certitude que tout mon équipage va à bord au lever du soleil. La nuit, le bateau est vide...

A LA NAGE

Peu à peu se forme en moi le projet d'aller voir mes hommes puisque les Anglais tiennent tant à m'empêcher de communiquer avec eux. Par terre, en faisant le tour de la baie, il n'y faut pas songer; tout est gardé, mais par mer... la nage... je pourrai arriver de nuit et repartir après avoir vu mon monde assez à temps pour être chez moi à sept heures, au moment où le boy m'apporte le déjeuner.

Le lendemain matin, je vais dans les rochers qui sont au-dessous de ma chambre prendre un bain de mer. La sentinelle me regarde, mais elle est habituée à voir les Anglais faire de l'hydrothérapie matinale.

Dans la journée, le major me dit de faire attention aux requins. J'en conclus qu'il a été prévenu de ma baignade et qu'il n'y voit pas d'autre inconvénient. Chaque matin, je recommence, et la sentinelle cesse de s'intéresser particulièrement à cette chose devenue habituelle.

Il s'agit maintenant d'aller aux rochers dans la nuit et de traverser la baie pour atteindre mon bateau avant l'aube. C'est une distance d'un mille et demi, soit plus de deux kilomètres. Mais il y a les courants qui, précisément, à cette heure porteront vers la mer, et ils doivent être assez rapides. Je dois compter, dans ces conditions, trois heures pour aller et une heure pour revenir.

Puis il y a les requins. Mais à cela je ne veux pas penser, car je risquerais de renoncer à mon projet. D'ailleurs le requin est beaucoup moins dangereux qu'on le pense pour un nageur qui n'est pas épuisé. Mais ce sont ces trois heures de nage qui sont au-dessus de mes forces, j'en ai peur. Il est à craindre que, dans ces conditions, le courant ne me jette en pleine mer.

J'ai vu des soldats faire rafraîchir de l'eau dans des sacs en toile à voile cousus à un goulot de bouteille. J'en demande un au major, et le soir même, à l'aide d'un peu de ripolin trouvé au fond d'une boîte, je le rends imperméable avec une bonne couche de peinture. Ce sac, d'une contenance de trois litres, peut ainsi être gonflé : ce sera un flotteur. J'y ajuste des bandes de toile pour le fixer sur ma poitrine. A l'aide de cet appareil improvisé, j'aurai un soutien qui me permettra d'affronter ma traversée sans fatigue. Cependant, je ne veux pas encore tenter le voyage avant que mon bain matinal ne soit passé tout à fait inaperçu.

Voilà quinze jours que je suis séquestré ici sans nouvelles de Djibouti, et cette inertie étrange me donne de vagues angoisses. Je rumine un projet plus vaste : celui de filer en Arabie à la nage, mais je ne veux pas abandonner mes hommes. Je les verrai d'abord et peut-être pourrais-je tenter une évasion générale.

Si le gouvernement de Djibouti fait sourire les Anglais par sa veulerie, je veux leur montrer qu'il y a encore chez nous des hommes qui leur tiennent tête. Et me voilà élaborant des combinaisons où la ruse seule doit intervenir, car c'est la seule arme dont ma faiblesse dispose en face de tous ces canons, croiseurs et cipayes, massés sur cette île stratégique.

Tout en réfléchissant, mes yeux suivent sur l'horizon, très loin vers le sud, une petite voile arabe qui péniblement louvoie pour monter au vent. Peu à peu, elle se rapproche. Il semble que ce bateau

viennne du golfe de Tadjoura, c'est-à-dire de Djibouti.

Un espoir de secours me vient, et mon cœur bat, car j'ai cru voir un petit pavillon français.

Plus de doute, c'est la barque indigène qui fait à Djibouti fonction de garde-côte.

Elle entre au port. Je ne vois aucun Européen à bord. Cela se comprend : aucun Blanc émargeant au budget des fonctionnaires n'oserait se risquer sur cet esquif pour affronter un voyage de deux jours, surtout pour s'occuper de moi ! Mais enfin ils ont envoyé un bateau !... Et une marée d'indulgence monte en moi... Après tout, ce ne sont que de pauvres diables, pour la plupart plus bêtes que méchants. Ils sont Français comme moi, et, si les circonstances le voulaient, le vieux sang gaulois ferait des héros de ces bourgeois douillets et timés. Je me prends à regretter les invectives et les malédictions que je leur ai adressées dans les moments de cafard.

Je n'ai jamais su détester à fond... c'est une grande faiblesse !

Je reconnais bientôt le nacouda Ismaïl. Il gravit le sentier avec un pli sous le bras. Plus de doute. C'est de moi qu'il s'agit.

Le major m'appelle et d'un air joyeux m'annonce la bonne nouvelle : il a ordre de me remettre à bord du *daouéri* (garde-côte) pour être conduit à Djibouti, dont les autorités enfin me réclament.

– Mais mon bateau, dis-je, pourquoi le gardez-vous ?

– Vous pourrez venir le chercher dans quelques jours quand les formalités seront terminées.

– Quelles formalités ? A-t-on, oui ou non, un grief contre moi ?

– Aucun grief, naturellement, répond le major en riant, mais l'Amirauté veut interroger vos hommes.

- Soit, qu'elle les interroge. Quand puis-je partir ?

- Mais tout de suite si vous voulez.

Je demande alors en arabe au nacouda s'il ne préfère pas partir le lendemain. Il ne demande que cela, car tous ses hommes sont fatigués par deux nuits de mauvais temps. Je déclare donc qu'on partira le lendemain, et le major m'invite avec deux officiers parlant français à dîner avec lui.

Je suis heureux de ne pas avoir à envisager une évasion, car ce major m'est sympathique, et j'aurais eu du regret de tromper sa confiance.

Cette extraordinaire mesure qui retient mon bateau et l'équipage alors qu'on me laisse partir me semble à priori inexplicable. Mais, à la réflexion, je la comprends ; elle tend à démoraliser mes hommes en leur faisant croire que je les ai abandonnés pour me sauver seul et que le bateau est saisi. On leur dira qu'ils achèteront leur grâce en racontant tout ce qu'ils savent et même ce qu'ils ne savent pas, etc.

Plus que jamais, il faut à tout prix que je les voie, et cela demain matin avant le jour : je n'ai pas le choix.

La nuit s'avance ; il est onze heures, et la lune se couchera à cinq heures du matin. Ces quatre heures me semblent bien longues. Enfin il est temps, et, avec précaution, je me glisse entre les pierres. Grâce à la nuit maintenant très noire sur ce versant de la colline, je suis invisible et je parviens sans encombre au rocher où la mer fait ressac.

J'ajuste mon sac de toile gonflé et je me lance dans l'eau noire de la baie.

Comme je l'avais prévu, le courant est assez fort, et je dérive, car je ménage mes forces. Je rencontre quelques gros poissons carnassiers qui font un brusque crochet à la surface et s'enfoncent avec un sillon de feu dans les profondeurs de l'eau toujours un peu phosphorescente.

Par moments, des courants froids traversent l'eau endormie et me glacent tout le corps. Ils semblent m'enlacer comme de mystérieux reptiles montés du fond de l'abîme. L'eau est très profonde dans cette baie, aussi tous les grands poissons du large y pénètrent-ils volontiers. Je m'efforce de ne pas penser aux requins.

Je me souviens des angoisses de la nuit où j'attendais mon boutre autour de la bouée à feu¹ ; mais je suis aujourd'hui assez familiarisé avec la mer pour n'avoir plus à subir les mêmes terreurs. Je ne suis évidemment pas rassuré, je sais même que j'ai peur, mais c'est de choses plus nettes, plus réelles, et je lutte froidement pour me défendre, sans que l'imagination vienne tout gâter.

Cependant j'avance lentement, et le temps me semble long; j'ai la tête serrée comme d'un cercle de fer, et mes muscles perdent leur souplesse. Enfin l'eau devient plus chaude; je distingue la silhouette de mon boutre immobile devant la caserne.

Une sentinelle s'y promène, mais sans doute elle ne songe pas à regarder la mer. Alors je constate qu'il y a une chose que j'ai oubliée dans mes prévisions : le moyen de grimper à bord, car il n'y a ni échelle, ni corde.

Me voilà contre le flanc du bateau opposé à la caserne; il se dresse à un mètre au-dessus de l'eau, lisse et vertical, sans rien pour m'accrocher. J'en suis réduit à envisager l'escalade par le gouvernail ; mais, alors, je ne serai plus caché à la sentinelle.

Tant pis, il faut risquer puisque j'ai entrepris. Sous le gouvernail, la tête seule hors de l'eau, j'attends que la sentinelle soit passée. Je me hisse péniblement, car l'eau m'a affaibli; mon corps semble de plomb. Enfin, mes pieds touchent le pont! J'éprouve une immense joie à retrouver mon bateau. Vite, je m'introduis dans la cale. Il ne reste qu'à attendre le jour qui déjà blanchit le ciel.

Des appels de clairons : c'est le réveil.

Les cipayes sortent, se lavent à la mer et s'interpellent. Ils sont là, à dix mètres à peine. Alors je mesure toute l'étendue de mon imprudence. Comment se fera le retour en plein jour?... Mais voilà des pas sur le pont : ce sont mes hommes.

Le premier sauté dans la cale pousse un cri de surprise avant de me reconnaître. C'est un ahurissement général !

Tous, sauf Mohamed Moussa, restent sur le pont, affairés à un nettoyage bruyant. Pendant ce temps, j'explique rapidement que l'affaire est terminée, que je vais à Djibouti et que dans huit jours je viendrai chercher le bateau. En mots rapides, Mohamed Moussa m'apprend que le major est venu tout sonder, même les mâts et les membrures, croyant trouver de l'argent caché. Il a eu soin au moment de l'arraisonnement de détruire le fameux reçu.

Je suis rassuré; mais il faut maintenant regagner la résidence!

La voile est déferlée pour me permettre de me couler dans l'eau à l'abri de cet écran improvisé.

Je file perpendiculairement au bateau pour être le plus longtemps possible caché aux yeux des cipayes. Je nage très lentement, le nez à peine hors de l'eau.

Mes hommes ont reçu l'ordre de simuler une rixe avec péripéties émouvantes pour fixer l'attention des cipayes désœuvrés. Quand je suis à cent mètres, j'entends des éclats de voix, des rires sonores, des hourras, etc. Donc, les cipayes s'amusent.

Je gagne toujours de la distance; je nage maintenant plus énergiquement.

Tout à coup, silence à terre. Puis des appels. J'ai été vu.

Des coups de fusil vont suivre. Je nage ferme, attendant toujours le claquement d'une balle sur l'eau, mais rien... Je me hasarde à jeter un coup d'œil en arrière. J'ai fait plus de six cents mètres; pratiquement, je suis hors de portée. Je vois les cipayes sur la plage, faisant des gestes, mais les fusils ne sont pas de la partie. Ils sont probablement perplexes sur l'identité de cette tête qui se promène à six heures du matin au milieu de la baie. Les Anglais sont si excentriques! Ne les voit-on pas se réunir tous les soirs pour s'escrimer à faire entrer des pelotes dans des trous en les poussant avec un bâton, ce qui est très long et très fatigant, tandis que, si on les y mettait avec la main, ce serait si vite fait! Il se peut que l'un d'eux, au lieu de se laver confortablement dans sa chambre, aille faire cela par cent mètres de fond!... Sait-on jamais avec ces gens?... Alors, tirer dessus pourrait être grave. Mieux vaut n'avoir rien vu et s'occuper d'autre chose...

Mais le temps n'est pas aux conjectures. Je gagne vite, le courant étant pour moi; en quarante-cinq minutes, j'ai atteint le rocher et retrouvé mes habits. Un quart d'heure après, je suis dans ma chambre, et le boy arrive bientôt avec mon breakfast.

Je suis rompu de fatigue, mais profondément heureux d'avoir réussi. C'est d'un air très joyeux que je dis au revoir au major Humes.

Nous embarquons sur le petit *daouéri* et, le soir, nous entrons à Djibouti.

Au gouvernement, ces messieurs m'assurent avoir remué ciel et terre pour moi : on a écrit à Aden, il a bien fallu attendre la réponse, puis on a dû écrire encore, enfin cela a duré dix-huit jours...

¹ Voir *les Secrets de la Mer Rouge*.

OBOCK

Je retourne à Obock installer une maison pour fonder mon foyer en terre d'Afrique. C'est une ère nouvelle de ma vie qui va s'ouvrir.

Le brave Lassaigne me vient en aide en me donnant l'usage d'une grande bâtisse abandonnée en bordure de la mer, c'est là que j'avais mis à sécher mes passagers lors de mon naufrage sur le récif. Elle sera habitable après quelques réparations. C'est l'ancienne résidence privée de l'administrateur Grandjean, prédécesseur de Lassaigne.

Ce personnage a laissé un souvenir prestigieux de petit sultan tout à fait dans la note orientale. Etant là absolument seul et loin de tout contrôle, il mit son omnipotence à profit, malgré le peu de ressource et la misère de ce pays. Il eut une femme arabe qu'il traitait fastueusement. Son jeune frère, Abdallah Odeni, marmiton, tyrannisait le village, Madame sa sœur étant toute-puissante.

Mais les plus belles choses ont une fin ! Des mécontents parlèrent. Le gouverneur Pascal, qui, lui aussi, à Djibouti, faisait « sultan » et ne pouvait supporter cet Etat dans l'Etat, envoya le jeune administrateur Lassaigne et un autre collègue faire une enquête. A cette époque, on ignorait les vedettes à pétrole. Les deux délégués de l'autorité supérieure embarquèrent sur le modeste voilier garde-côte.

Au matin, le boutre, toutes voiles dehors, arrive devant Obock. Il est pris par le calme : à deux milles en mer devant les fenêtres de la résidence, la barque se balance lamentablement sous le soleil de feu qui monte, implacable dans le ciel pur. Grandjean, avec ses jumelles, voit ses deux infortunés collègues en proie aux affres du mal de mer, gesticulant pour implorer un secours. Il a donc le temps de tout mettre en ordre, car sa conscience un peu inquiète lui a fait immédiatement penser que les deux fonctionnaires venaient « en service ».

Il les laisse dûment mijoter au soleil jusqu'à midi, puis il va à leur secours dans une baleinière. Un excellent repas les attend à terre pour les dédommager d'avoir « fait antichambre ». Ils y font honneur et l'arrosent abondamment. Ils apprennent ce que Grandjean veut bien leur dire et retournent rendre compte au gouverneur.

Malgré tout, il y a des choses trop évidentes, il faut en finir. Le gouverneur Pascal, après une séance orageuse de deux heures en tête à tête avec Grandjean, décide que la santé de son ancien résident d'Obock est très ébranlée et le renvoie en congé. Il n'est jamais revenu, il a été nommé ailleurs : il a fini sa carrière comme gouverneur quelque part en A.O.F.

Eh bien! voilà un homme qui a laissé chez les indigènes un impérissable souvenir, plein de respect. Peu importe qu'il les ait pressurés et exploités, il parlait leur langue et suivait les prescriptions de leur religion.

Sa carrière administrative aurait eu fort à souffrir de cette originalité si peu de mise dans la corporation, sans les actes répréhensibles dont les preuves matérielles le mettaient à merci. Son intelligence, son activité, ses grandes qualités de colonisateur et surtout sa clairvoyance n'étaient

plus un danger dans ce milieu de fonctionnaires amorphes où règnent des roitelets omnipotents : on avait maintenant un frein qu'on pourrait lui faire sentir si jamais le prenait la fantaisie de critiquer trop haut l'incurie de ses collègues ou les tripotages de ses supérieurs.

J'ai encore à mon service le « beau-frère » de ce fameux résident. Déchu, depuis que sa soeur a réintégré la paillote familiale, il travaille comme coolie. D'ailleurs, le musulman passe sans effort ni regret de l'opulence fastueuse à la mendicité. Indifférence fataliste... ou suprême sagesse.

Tandis que la restauration de ma future demeure avance, je suis informé que je puis aller chercher mon boutre et je frète une barque pour aller à Périn.

Je revois le major Humes, mon ancien geôlier, qui semble tout heureux de l'issue de l'aventure.

Entre parenthèses, je suis beaucoup mieux accueilli par ces Anglais sportifs que par les fonctionnaires de notre colonie ! Généralement, après chaque contact et difficulté avec les Anglais, quand les rouages de la Grande Nation ont cessé de jouer, je reste avec des sympathies personnelles dont quelques-unes ont duré.

Nous sortons pavoisés, et toute la population indigène de l'île se réjouit en sourdine, voyant un côté merveilleux à mon immunité.

LE MYSTERE D'ADEN

Mes matelots me racontent qu'après mon départ on leur a annoncé que j'avais été envoyé à Aden pour y être interné et probablement fusillé. Quant à eux, leur seule ressource était de *tout dévoiler*, et obligeamment un interprète leur suggéra ce que l'on souhaitait qui fût dévoilé; après cela, on les renverrait chez eux avec un bon cadeau, des indulgences plénières, etc.

Prévenus comme ils l'étaient, ils laissèrent dire sans se troubler...

Ce furent alors des menaces et plusieurs reçurent la cravache.

Cependant il ne me paraît pas qu'ils aient été trop martyrisés, car ils sont gras et luisants et très fiers d'avoir un chargement de sucre de rabiot.

Il est vrai que les Anglais traitent toujours bien leur prisonnier et ne lésinent jamais sur les confitures.

- Mais où est Abdi? demandai-je, surpris de ne pas le voir.

- On est venu le chercher, il y a plusieurs jours, quelque temps après ton départ. Nous avons su par un marmiton du résident qu'on l'a embarqué sur un bateau de guerre pour Aden.

Ce détail m'inquiète. Les Anglais savent combien cet homme m'est attaché; ils croient qu'il sait des choses effrayantes. Ou bien ils veulent tenter de le faire parler, ou simplement le supprimer pour m'ôter ce précieux auxiliaire ;

Il faut, sans perdre un instant, partir pour Aden. Je suis décidé à tout pour sauver ce pauvre diable, mais peut-être est-il trop tard...

Avant de poursuivre ce récit, je dois ouvrir une parenthèse pour instruire le lecteur d'une sorte de légende qui plane sur Aden, mystérieuse comme une histoire de revenant. Elle est admise par tous les indigènes de la ville et de tout le littoral du golfe. Je n'ai jamais pu en vérifier la réalité par des faits, mais il est certain que ce n'est pas seulement un conte de nourrice, c'est un mystère troublant, appuyé de réalités indéniables.

Il y a à Aden toute une tribu de Djébertis, race nègre originaire de l'Est africain au sud de l'Equateur, sorte de parias des Souahélis. Tous sont employés par la municipalité aux travaux que les musulmans, Arabes ou Somalis, se refusent à faire. Par exemple, le service de vidange, qui est, à Aden, particulièrement original.

Par suite du manque d'eau, dans ce cratère de basalte surgi entre la mer et le désert, il n'y a pas de fosses d'aisances. Chaque maison a une tinette cylindrique, vidée chaque soir par un service

municipal assuré par les Djébertis.

On voit, le soir après six heures, de longues files de véhicules étranges montés sur deux énormes roues en fer et traînés par un chameau majestueux.

C'est une sorte de benne métallique où l'on réunit le contenu des tinettes. Un Djéberti indifférent est assis sur ce malodorant équipage; il chante, mange ou somnole béatement, et la procession s'en va lentement dans la nuit vers la mer.

Un quinquet fumeux pendu entre les roues projette, sur le sol, des ombres étranges qui s'agitent comme les pattes grêles d'un insecte au ventre énorme.

Les passants s'écartent de la route pour éviter le convoi des immondes charrettes et ne pas respirer la puanteur qu'il laisse longtemps après lui.

On comprend que si les Djébertis se mettaient en grève ou décidaient de quitter le pays, ce serait, pour cette ville de cinquante mille habitants, le choléra ou la thyphoïde, à moins que les Anglais eux-mêmes ne consentent à assurer la manutention de ces matières.

Aussi cette tribu de parias est-elle ménagée prudemment par l'administration qui compte avec elle comme avec une puissance.

Ceci, peut-être, explique en partie l'attitude des autorités dans le mystère dont je vais parler. Et puis les Anglais sont tellement conservateurs qu'ils peuvent très bien respecter une vieille coutume et la laisser se perpétuer, même si elle est absurde ou barbare.

Pendant un certain mois de l'année, aucun matelot des nombreux boutres qui sont sur rade ne consentirait à circuler à terre après la nuit tombée. Seuls les jeunes enfants de moins de treize ou quatorze ans et les vieux ne craignent rien.

Si vous demandez la raison de ces craintes à n'importe qui, il vous répondra :

– C'est le temps où les Mimmis cherchent une victime pour le sacrifice!

Il leur faut un homme jeune, mais adulte, ne portant aucune cicatrice ou trace de maladie.

Dans le jour, on choisit ceux qui semblent remplir les conditions de perfection requises et ensuite on les surveille patiemment sans qu'ils s'en doutent.

Si l'un d'eux se trouve isolé dans la nuit, dans un lieu écarté, on le saisit et on l'emporte au Djebel Nar (montagne escarpée de scorie et de lave au nord d'Aden Camp).

Là, il est hissé par une corde jusqu'au sommet inaccessible, où on le cache dans une sorte de fosse maçonnée.

On le nourrit pour l'engraisser de dattes rouges, et, un certain jour, a lieu le sacrifice : on suspend la victime par les pieds et on lui coupe la gorge pour recueillir le sang dans un bassin de cuivre. Le corps est dépecé, et chaque Djéberti doit en manger une parcelle.

- Mais que disent les Anglais, si on porte plainte quand un parent ou un ami disparaît ?

– Il faut se garder de le faire, car on est sévèrement puni, sous prétexte que ce sont des histoires imaginaires et qu'il ne faut pas se moquer de l'autorité. En réalité, les Anglais sont au courant, mais ils sont obligés de fermer les yeux sur ces pratiques païennes; sans cela les Djébertis ne voudraient plus rester à Aden, et on a besoin d'eux.

Il est un fait, c'est que la montagne de Djebel Nar est strictement interdite et ses abords gardés.

Pourquoi ? C'est un peu troublant.

- Jamais, ajoute le narrateur, les Mimmis ne s'attaquent à un homme conduisant un âne ou une bête de somme.

- Eh! pourquoi, le fait de conduire un âne rendrait-il indigne de l'honneur d'avoir la gorge coupée ?

- Non, seulement la bête abandonnée donnerait à penser que son conducteur a été assassiné. Les Mimmis préfèrent s'en prendre aux marins des navires de passage. De cette façon, il n'y a pas de famille sur place pour réclamer le disparu et faire du bruit.

Voilà ce que vous diront tous les indigènes que vous questionnerez, et, pour eux, aucun doute n'est possible sur la réalité de ces enlèvements.

J'ai connu un Somali de Bender Kassim, un Madjertin qui prétend avoir perdu ainsi son frère aîné. Il a disparu un soir, et jamais on ne l'a retrouvé.

Quant aux détails, ils auraient été rapportés par des hommes ayant réussi à s'échapper ou simplement remis en liberté comme reconnus inaptes, et paraît-il il y en a un bon nombre dans ce cas. J'aurais voulu interviewer un de ces rescapés, mais je n'ai jamais pu en rencontrer.

Voilà tout ce que je sais sur ce mystère d'Aden et ce que tout le monde peut savoir en questionnant n'importe quel habitant.

Je parlerai maintenant d'un étrange personnage qui vivait à Aden à cette époque et qui, je crois, y vit encore.

Un navire revenant des Indes débarqua un jour la veuve d'un sous-officier mort alcoolique quelque part entre Delhi et Agra.

Elle mourut en mettant au monde un garçon. Il fut élevé un peu par tout le monde et nourri par une femme somalie.

Ce fut vite un petit bonhomme aux yeux réfléchis et volontaires. Il apprit le somali avant l'anglais, et la mission protestante eut plus de mal avec ce petit Anglo-Saxon aux yeux bleus qu'avec le plus sauvage de ses orphelins noirs. Il fut vite un chef parmi les gamins somalis de son âge, courant à demi nu en plein soleil, sans chaussures ni coiffure. Il disparut quelque temps, et on le retrouva au fond du Somaliland, gardant des chèvres avec des nomades.

A douze ans, il entra dans un bureau du gouvernement ; on le destinait à la police. Sa connaissance parfaite de l'arabe et du somali le prédestinait aux fonctions de mouchard, d'espion ou d'agent de renseignements, et l'on sait combien l'Administration anglaise recherche et apprécie ces précieux auxiliaires.

Mais ce jeune garçon était d'une loyauté et d'une droiture telles qu'il ruina les espérances de ses chefs. Il se savait anglais et certes aimait son pays, mais il aimait aussi les Somalis, car sa nourrice avait été pour lui la mère, c'est-à-dire la tendresse, la caresse du nid tiède où l'on se blottit.

Il se fit musulman. Le pasteur n'y mit pas d'obstacles, puisque cela devait servir les intérêts de l'Etat.

Il resta attaché à la police avec un grade modeste. Il organisa la milice indigène qui lui obéit comme à un dieu.

Il rend chaque jour des services immenses par les renseignements qu'il donne sur les mouvements des insoumis et les rivalités entre tribus.

Il donne des conseils aux différents chefs indigènes qui l'écoutent en confiance, et, grâce à lui, les tribus du Somaliland achèvent de se soumettre sans que trop de sang soit versé.

Mais jamais cet homme ne consentit à tromper qui que ce soit. Il perdit deux fois sa place en refusant de mettre son influence au service d'actes déloyaux. Et deux fois on dut le réintégrer, car rien n'allait plus sans lui dans la police indigène.

Les Somalis et les Arabes le nomment Heidin. Mais il a aussi, paraît-il, un nom anglais.

Je le rencontrai pour la première fois, il y a deux ans, en débarquant de mon bateau sur le quai d'Aden. Je vis devant moi un homme de haute taille qui semblait m'attendre. Il était vêtu d'une tenue kaki de lieutenant. Je vis surtout ce long visage basané aux traits réguliers et sobres avec des yeux d'apôtre : des yeux un peu tristes, comme désabusés, dont le regard pénètre jusqu'à l'âme et y laisse le rayonnement d'une bonté sereine qu'on sent inaltérable.

Il m'interpella en arabe et me salua sous mon nom d'Abd el-Haï. Spontanément, je tendis la main à cet homme habillé en gendarme, sous l'impulsion d'une sympathie irraisonnée.

Abdi lui baisa la main et me dit :

- Ça, c'est notre père à tous, Dieu a voulu qu'il soit élevé par le lait d'une Warsangali pour être le défenseur des Darods¹ auprès de ses frères anglais qui ne nous comprennent pas toujours.

- Je suis également le défenseur des Issaks et de tous les croyants quand ils le méritent, répondit-il à Abdi.

Puis, s'adressant à moi en arabe :

- J'ai entendu beaucoup parler de toi. J'étais très désireux de te connaître. On raconte tant de choses... et il y a tant de langues déliées pour répéter ce que les oreilles n'ont pas entendu ou dire ce que les yeux n'ont jamais vu. J'ai l'expérience et je ne crois plus les mauvaises paroles. Les bonnes, si par hasard on les répète, ce qui est rare, on peut les croire.

« On invente le mal, jamais le bien.

« Sur toi, j'ai entendu les deux, par la parole des Blancs et des Noirs.

- Oui, dis-je, tes compatriotes ne m'aiment pas.

- Ils ne te connaissent pas, mais surtout ils sont jaloux que ce ne soit pas un Anglais qui vive ta vie... Tes plus grands ennemis sont à Djibouti... tu dois les connaître, je ne t'apprends rien.

« Si tu n'étais pas celui à qui j'ai serré la main, tu pourrais trouver ici la fortune, mais je suis sûr, maintenant que je t'ai vu, de la réponse que tu ferais aux propositions qu'on m'a discrètement chargé de te faire.

- Je t'ai compris... Je suis Français, c'est peut-être un tort, mais c'est ainsi, et je le suis, comme toi tu es Anglais, malgré bien des choses...

- Oui, ajouta-t-il après un silence, j'aurai pu avoir maintenant deux couronnes sur l'épaule au lieu de deux étoiles... Mais tout cela est peu de chose. Le lieutenant que je suis à quarante ans fait

autant pour sa patrie que si j'étais major, et je mange gaiement mon pain sec, mais propre, en pensant au triste sort de ceux qui doivent ramasser la brioche dans l'ordure.

D'un bout à l'autre du Somáliland, on connaît Heidín ; c'est à lui qu'on vient se confier et demander conseil. On sait que jamais cet homme étrange n'accepte le plus léger cadeau de ceux qu'il oblige, pas plus qu'il ne consent à briguer les faveurs de ses chefs en trahissant la confiance que les pauvres diables ont en lui.

Sa force ainsi est immense et les résidents ont pour lui une haute estime où peut-être se mêle un peu de crainte.

Je pense à ce qu'aurait été le sort d'un tel homme dans un Djibouti... Un mendiant qu'on eût expulsé.

Cette digression terminée, revenons à notre histoire.

[1](#) Toutes les tribus somalies sont groupées en deux grandes familles : les Issaks et les Darods, nom des deux frères qui amenèrent les Somalis en terre d'Afrique au cap Gardafui en des temps très anciens. Les Warsangalis appartiennent aux Darods.

A LA RECHERCHE D'ABDI

Après le récit de mes hommes, je vais voir le major Humes pour lui demander où est Abdi.

Ce brave homme prend la chose en souriant.

- Ah! ah! la vieille femme (Abdi a une tête de vieille femme). Eh bien ! on l'a fait appeler à Aden, sans doute pour le questionner, mais pas au sujet de votre affaire, à ce qu'il m'a semblé. N'a-t-il pas eu, autrefois, des démêlés avec les autorités d'Aden?

- Je l'ignore. Cependant je ne pense pas qu'il ait assassiné quelqu'un ! Il ne s'agit probablement que d'une histoire de contrebande et, comme il est avec moi depuis cinq ans, il y a prescription depuis deux ans.

« Je vous prie de me donner une patente pour Aden, où je désire aller sans retard. »

En y réfléchissant, je me souvins qu'Abdi m'a raconté une histoire de prison à Aden. On avait trouvé à bord du boutre où il était matelot des armes et des cartouches achetées à Djibouti. Mais cette affaire est close; d'ailleurs, il est revenu depuis à Aden, et on ne l'a pas inquiété. Non, il s'agit uniquement de moi, tout le reste n'est que prétexte.

Je suis certain que le résident de Périm a câblé à Aden pour annoncer mon arrivée et mon intention de réclamer Abdi. Cela peut provoquer le malheur imminent ou bien l'éviter par crainte du scandale. Je penche pour la seconde hypothèse, car mon internement arbitraire à Périm, n'ayant pas été justifié par les preuves qu'on attendait, constitue un acte regrettable qu'il ne convient pas d'aggraver encore.

Mais il y a les accidents fortuits dont personne n'est directement responsable... Ces choses-là arrivent assez souvent en pays anglais.

La première figure que je vois sur le quai en débarquant à Steamer Point, c'est Heidin.

- Tu viens chercher Abdi? me dit-il sans autre préambule.

- Oui.

- *Tamam.*

Ce mot arabe n'a pas d'équivalent en français, car il a un sens très variable suivant les cas. Ici il voulait dire : « C'est bien, tu agis à propos. »

- Mais est-il en prison? demandai-je, anxieux.

Il n'y est plus depuis deux jours, si toutefois on peut appeler cela prison; il était au camp de Djebel Nar et pouvait y circuler. On l'a relâché avant-hier, et je m'étonne qu'il ne soit pas là, car toujours il regardait la mer, et il a dû voir ta voile.

Cette absence est de mauvais augure, j'ai le pressentiment d'un malheur.

Partout nous tâchons de nous renseigner, chacun de notre côté, dans la ville indigène. Personne n'a vu Abdi. Le soir, à bord, nous sommes tous tristes, comme si la mort rôdait autour de nous.

J'entends les hommes qui parlent des Mimmis et se lancent dans des hypothèses macabres.

Nous sommes, en effet, au temps où s'accomplit ce rite mystérieux. Je me demande si cette coïncidence n'aurait pas été utilisée pour donner une explication à la disparition d'Abdi, qu'on a pu parfaitement assommer et jeter à la mer avec une pierre au cou.

Je me décide à aller chez Heidin, qui demeure à Aden Camp, à une demi-heure à pied de Mahalla.

Gabré et Mohammed Moussa m'accompagnent.

En haut de la route en lacet, nous pénétrons dans la tranchée taillée dans le roc où la route franchit le col qui donne accès sur le grand cirque où est Aden Camp.

Je regarde les grandes montagnes volcaniques toutes noires, comme surgies de la nuit, profilant sur le ciel leurs sommets déchiquetés. Je songe à tout ce chaos désertique et inaccessible qui enferme cette ville mal éclairée, endormie au fond de ce cratère.

C'est une vision infernale.

Etrange contraste que cette ville avec ses rues bien ordonnées, ses casernes, sa rade pleine de navires, au milieu de ces montagnes escarpées et farouches aux murailles de fer, de scorie et de lave, coupées de précipices et de ravins, sans une herbe, sans rien de vivant... C'est la convulsion sismique où toutes les forces souterraines, soudain paralysées, semblent s'être figées dans un geste de pierre.

Et, sur ces amoncellements de rocs vitrifiés, de cendres et d'aiguilles de basalte lancées en plein ciel, un implacable soleil darde ses rayons sans qu'aucune pluie vienne jamais rafraîchir ces pierres brûlantes.

Peut-être le cadavre de mon pauvre Abdi est-il perdu quelque part dans ces mystérieuses solitudes?

Les deux hommes qui m'accompagnent sont silencieux. Inconsciemment pénétrés par cette grandeur sauvage, leur imagination naïve évoque toutes les légendes de la nuit.

Heidin est chez lui, il lit dans une véranda fermée, meublée à l'orientale. Un magnifique chien d'Europe gronde dans un coin, mais son maître lui dit un mot, et il vient se coucher à ses pieds.

Il me reçoit avec une cordialité simple et cette réserve discrète faite de modestie et de déférence pour le visiteur.

Je lui explique le but de ma visite, mes inquiétudes au sujet d'Abdi et mes craintes. Il cherche à me rassurer :

- Il ne faut pas s'affoler aussi vite et laisser trop courir l'imagination. La réalité est généralement simple si on ne s'écarte pas de la logique.

« Du côté anglais, je ne crois pas qu'il y ait eu la moindre action. J'ai été chargé d'interroger Abdi; il m'a répondu très franchement en m'expliquant en détail tous ses voyages. Je savais tout cela. J'ai rendu compte fidèlement au résident, comme je devais, et je lui ai conseillé de relâcher Abdi. Mais il y a une autre puissance, celle-là plus grande que celle du résident!... Et je sais que tous les moyens lui sont bons pourvu qu'ils soient secrets!... Mais ce malheureux Abdi n'est qu'un pauvre diable de Somali dont la suppression est sans intérêt.

« Quant aux histoires de Mimmis dont tous les indigènes ont la tête pleine, c'est un profond mystère, et je ne veux pas formuler d'opinion...

« Le seul fait réel que je puisse affirmer, c'est que les Somalis ont la certitude de la réalité de ces histoires. Abdi est un simple, il a une âme de sauvage. Il voit partout des djinns et des fantômes, et c'est la seule chose dont il ait peur...

« Rentre chez toi, ne pense plus à rien si tu le peux et attends que je te donne des nouvelles. »

Le lendemain, ne tenant plus en place sur le pont de mon bateau, je vais au Steamer Point, dans l'espoir de voir Heidin. Un paquebot arrivé sur rade a déversé ses passagers au quai de la douane.

Heidin est là, dans sa tenue de lieutenant de police, sa petite cravache sous le bras. Il m'aperçoit et répond à mon salut de son air froid le plus anglais, comme pour m'ôter toute envie de lui adresser la parole.

J'en reste un peu interloqué, mais je pense que dans cette foule il y a des gens curieux que j'ignore, mais que lui connaît.

Je m'éloigne en badaud venu là pour regarder tous ces reluisants gentlemen en casques neufs et les miss en toilette claire.

Les juifs, chargés de plumes d'autruche, reconnaissent d'un flair infailible les touristes naïfs et s'attachent à leur pas avec la ténacité des mouches un jour d'orage.

Préoccupé par le salut glacial d'Heidin et agacé par cet envahissement de troupeau d'agence Cook, je me réfugie sur mon boutre.

J'y étais depuis une heure quand un gamin appela du rivage.

Il vient de la part d'Heidin, qui m'attend à onze heures au bureau de la police, à Steamer Point.

Les ascaris somalis du corps de garde, au rez-de-chaussée, me connaissent et, sans que j'aie besoin de rien dire, me conduisent au premier, au bureau du chef.

Je retrouve avec soulagement la bonne figure cordiale où flotte comme un sourire de bon augure.

– Je n'ai pas voulu te parler sur le quai. Tu as compris pourquoi, sans doute.

« Voici ce que j'ai appris. Ton Abdi est quelque part dans la montagne des remparts. Est-il vivant, blessé ou mort, je l'ignore. Vas-y sans tarder; tu prendras avec toi mon chien. C'est un setter laverat très bien dressé. Je te donnerai mon boy pour qu'il te suive. Arrivé sur les lieux, tu lui feras sentir des habits ayant appartenu à Abdi, une chemise sale, par exemple, et tu le laisseras faire. Malgré qu'il y ait plus de deux jours, il est possible qu'il te soit utile.

- Mais qu'as-tu appris? demandai-je.

- Ce serait trop long à te raconter et inutile pour le moment. Tout dépendra du résultat de la tentative que je te conseille.

« Bien entendu, n'y va pas avec trop de monde, ça attirerait l'attention, et on ne sait jamais...

« Tu trouveras mon boy et le chien sur la route du sémaphore, à une heure. C'est le moment où tout est le plus désert dans la ville et sur les routes.

« A ce soir, si tu veux, chez moi, à moins de choses extraordinaires, auquel cas tu me trouveras ici. »

LA CASEMATE

A midi, par un soleil de feu, nous partons. J'envoie à terre Mohamed Moussa, qui ira par la route rejoindre le boy de Heidin. Nous avons rendez-vous à mi-hauteur de la montagne des remparts, ainsi appelée parce qu'il y a des ruines d'anciens travaux de défense.

Quant à moi, je pars en houri avec Gabré, Salah et le mousse Fara. J'éviterai ainsi d'être vu sur les routes à une heure où tous les Européens doivent faire la sieste. La montagne en question domine la mer, et ce versant extérieur est absolument désert en tout temps et à toute heure.

Il est déjà plus de deux heures quand nous nous retrouvons à mi-hauteur de cette arête volcanique. Un vague sentier serpente entre les blocs de basalte. Tout est brûlant, et mes hommes, pieds nus, ont de la peine à supporter le contact des pierres surchauffées.

Le chien tire une langue démesurée qu'il rafraîchit de son halètement précipité. Sa queue entre les jambes, il dit combien peu il goûte cette excursion.

Je déballe le tricot d'Abdi, que j'avais enveloppé de gros papier pour le préserver d'odeurs parasites, et je le mets sous le nez du chien. Aussitôt, cet intelligent animal semble s'éveiller. On dirait qu'il comprend pourquoi il est venu. Il me regarde avec des yeux expressifs, remue la queue et lance un jappement bref.

Immédiatement, il part, flairant la terre pendant que nous escaladons lentement le flanc escarpé de la montagne. Je me dirige vers une muraille en ruine qui, autrefois, a dû faire partie d'un système de fortification.

Le chien, le nez à terre, la queue frémissante, inspecte le terrain de tous les côtés. Je me rends compte qu'aucune trace ne le guide, il cherche au hasard.

Nous atteignons enfin la vieille muraille. Elle ne semble pas très ancienne et paraît avoir été en partie détruite à coups de mines. Ces ruines forment un espèce de chemin de ronde plus praticable que les pierres croulantes de la montagne.

Nous suivons donc ce passage, tandis que le chien, infatigable, fait des lieues à travers ce chaos calciné.

Nous sommes à plus de trois cents mètres au-dessus de la mer : toute la baie se déploie à nos pieds, avec les navires de Steamer Point, les îlots couverts des bâtiments sanitaires, les dépôts de charbon, les usines.

Tout cela, à vol d'oiseau, n'est pas loin, mais, en réalité, combien nous en sommes séparés !

C'est le désert, l'âpre solitude qui surplombe et encercle cette petite colonie humaine vivant là comme par un miracle, avec des conserves et de l'eau distillée.

Les habitants de ce pays, anglais ou indigènes, ne voient pas, semble-t-il, ces infernales montagnes, comme si leurs regards ne s'élevaient jamais, et il ne viendrait à l'idée de personne de s'écarter de la route pour pénétrer dans ces solitudes pittoresques.

Nous sommes aussi perdus, ici, à trois kilomètres de la ville, qu'au fond du désert de Dahma¹ où les oiseaux meurent avant de l'avoir franchi.

Je perds peu à peu tout espoir, et l'expression de figure de mes hommes reflète le peu de confiance qu'ils ont dans cette entreprise insensée.

Le chien a disparu depuis quelques minutes. Je le siffle à plusieurs reprises. Tout à coup, je l'entends donner de la voix. Le cœur battant d'émotion, je cours vers le point où il aboie. Mais, si je l'entends bien, je ne le vois toujours pas. Gabré m'appelle :

- Par ici, viens! Là, en bas, me dit-il en me désignant une petite tranchée en contrebas du mur.

C'est une lourde porte à demi cachée sous un éboulis de roches.

Le chien est là, jappant contre cette entrée.

Je vois alors que c'est une de ces anciennes casemates dont beaucoup restent encore intactes.

Nous crions : « Abdi ! Abdi. » L'émotion me coupe la voix, et je tremble sur mes jambes au point de ne pouvoir me tenir debout.

Alors, au fond de ce souterrain, une voix nous parvient, assez lointaine, puis plus proche, comme si elle était contre la porte.

- Je ne peux pas ouvrir, il y a des pierres!...

Je le vois fichtre bien qu'il y a des pierres, et de belle taille! Elles ne pèsent pas lourd, cependant, tant nous y mettons d'ardeur; en cinq minutes, la porte est déblayée, et Abdi apparaît en plein jour, méconnaissable, couvert de terre, de plâtras, de toiles d'araignées, les yeux éblouis, mais souriant.

- Al Hamdullilah ! est son premier mot. Quelle mauvaise prison! Je suis...

Le chien lui coupe la parole en bondissant sur lui. Il disparaît dans un saut en arrière, et le chien revient avec son pagne déchiré aux dents.

Cet incident comique dissipe l'émotion qui nous tenait encore tout frémissants, et Abdi achève sa phrase :

– ... Je suis mort de soif!

Quand il a vidé d'un trait le bidon d'eau tiède éructé avec satisfaction et rendu grâce à Allah et au Prophète, je me fais raconter ce qui l'a amené dans ce caveau.

Voici, en résumé :

A Aden, aussitôt arrivé de Périm, on le conduisit au camp de Djebel Nar, et, le lendemain, un officier lui posa des questions sur des événements dont il n'avait jamais entendu parler, mais qu'on prétendait m'imputer.

On lui dit que j'avais avoué », qu'on allait me fusiller et que je l'avais accusé d'être mon complice. Il pourrait se sauver en dévoilant « tout ».

Rassuré par ma visite matinale à bord du boutre, le jour de mon départ de Périm, il ne se troubla pas et resta tout à fait indifférent aux menaces les plus terribles.

Un Somali, un « mouton », sans doute, qui faisait fonction de balayeur, s'offrit à le faire évader. Il n'accepta pas, n'ayant aucune raison de s'enfuir, puisqu'il me savait vivant et libre. Bien lui en prit, car j'ai su plus tard que les sentinelles avaient reçu des munitions...

Enfin Heidin fut envoyé pour faire une dernière tentative le jour où l'on sut que je venais à Aden le réclamer.

Très confiant, il le mit au courant de tout, jusqu'à l'offre d'évasion du Somali.

- Montre-moi cet homme, lui dit Heidin.

En vain on le chercha : il s'était éclipsé en voyant Heidin.

- Ça me suffit, je sais qui c'est, maintenant, dit-il en souriant. Garde-toi de l'écouter et fais plutôt le contraire de ce qu'il te conseillera.

« On a raconté des mensonges sur Abd el-Haï et sur toi, pour avoir des primes et des cadeaux, mais tout cela ne tient pas debout, sois sans crainte. Ton maître va venir et toi on te relâchera. »

Le soir, à six heures, en effet, le sergent lui annonça qu'il pouvait partir.

Il aurait voulu encore coucher là, à cause de l'heure tardive, mais on ne lui permit pas. Il allait être obligé de traverser de nuit les zones où les Mimmis opèrent leurs rapt, et, pour ces sortes de choses, Abdi n'est pas courageux.

Comme il sortait du quartier, le balayeur somali le rejoignit et lui dit de l'attendre pour faire route ensemble.

Bien aise de ce compagnon providentiel, il attendit un instant, mais le mot d'Heidin lui revint en mémoire : « Fais plutôt le contraire de ce qu'il te conseillera ! »

La nuit était déjà presque venue; il partit sans attendre, mais pas par la route, car elle passe dans un terrible tunnel assez long. Il préféra suivre la grève. La mer est toujours pour Abdi un refuge, une amie sûre, au sein de laquelle il peut toujours disparaître.

Quant il fut au pied de la montagne des remparts, la nuit était très noire. Toutes les tragiques histoires d'enlèvement et de cérémonie cannibale tournoyaient dans sa cervelle de primitif; alors, les rochers s'animèrent peu à peu, faisant des gestes effrayants. La peur le gagna.

Tout à coup, une pierre roula de quelque part. Il vit ou crut voir des ombres accroupies lui barrant la route du côté de la mer.

Alors, sous l'empire de cet instinct des bêtes sauvages qui prennent la fuite vers les hauteurs, il se lança à l'escalade de la montagne.

Il se sentait poursuivi, cerné, perdu, quand il arriva au vieux mur où nous sommes.

Il tomba dans une tranchée qu'il n'avait pas vue et se trouva devant cette porte de chêne à demi ouverte. Elle fermait de dehors en dedans. Il entra, la tira sur lui et poussa un gros verrou de fer qui entraînait dans un trou de la muraille.

Là, il était en sûreté. Il resta immobile, écoutant le silence. Alors, il entendit des voix étouffées; des hommes marchaient au-dessus de la tranchée. On le cherchait.

Il toucha le verrou, palpa la porte épaisse et reprit confiance.

Les bruits avaient cessé depuis une minute quand un épouvantable fracas ébranla la porte. Il

pensa qu'on cherchait à la défoncer. Mais non, le calme se fit, plus aucun bruit, et la nuit passa.

C'est vers le matin qu'en cherchant à ouvrir la porte il comprit qu'elle était murée par des rochers.

La salle où il était avait environ quatre mètres sur six, voûtée, sans autre issue que la massive porte en chêne.

Cet étrange récit m'aurait certainement paru le produit d'une imagination affolée par la peur, mais les roches n'étaient pas venues toutes seules bloquer la prison pour en faire une tombe...

N'ayant plus rien à faire dans ce lieu sinistre et torride, j'amène Abdi avec moi pour entrer à bord par mer. En arrivant au bord de l'eau, son premier réflexe est de plonger pour reprendre contact avec son élément et y dissoudre les mauvais souvenirs avec la poussière et les toiles d'araignées. Il reparaît luisant, transfiguré, crachant des jets d'eau, soufflant comme un marsouin. Il se livre à une danse baroque dans un bouillonnement d'écume :

– Je veux rentrer à bord à la nage, déclare-t-il entre deux cabrioles.

Je suis obligé de me fâcher pour le décider à embarquer dans le houri. Il prend une pagaie et souque ferme en chantant à tue-tête; on le dirait possédé du diable.

¹ Région désertique du centre de la péninsule arabique.

ADJI L'ESPION

Malgré mon impatience de voir Heidin, je préfère n'aller chez lui qu'à la nuit.

Cette fois, le brave chien me reconnaît et me reçoit comme une vieille connaissance; son maître est vêtu d'une longue chemise arabe à raies blanches et noires. Il semble l'avoir revêtue, comme on met en rentrant ses pantoufles, pour oublier sa rigide tenue militaire.

Je lui demande comment il a pu savoir qu'Abdi était en passe de mourir enterré vivant dans la montagne.

Il a un sourire silencieux, puis se décide à parler :

– Hier soir, quand j'ai su qu'Abdi était introuvable, j'ai fait chercher Adjî Nur, un bassas (espion) qui faisait le balayeur au camp et dont Abdi m'avait parlé. Il n'est pas dans mon service; il travaille, si j'ose dire, pour le compte de gens qui sont plus forts que moi...

« Je sais beaucoup de choses relatives aux affaires de famille de tous les Somalis qui résident à Aden, et Adjî Nur est du nombre. Les espions ont presque toujours des histoires louches dans leur passé grâce auxquelles le gouvernement qui les emploie les tient en son pouvoir. Ils ne peuvent pas plus s'affranchir de leur métier infâme que la fille publique quitter la maison close.

« J'aurais bien peu de chose à dire pour que l'Ougaz de la tribu d'Adjî soit en droit de lui confisquer ses chameaux et ses moutons et il sait qu'au fond de la brousse il n'a plus à compter sur la puissance qui le protège ici...

« Enfin, bref, sous cette menace, il m'a en partie avoué ce qui était nécessaire pour retrouver la trace d'Abdi. Celui-ci, me raconta-t-il, n'aurait pas voulu l'attendre au sortir du camp pour regagner ensemble la ville et serait parti en avant en suivant la mer. Il a voulu le rejoindre et s'est lancé à sa poursuite. Il n'en était plus qu'à une courte distance quand une pierre a roulé sous son pied, et Abdi, effrayé, a escaladé la montagne. Alors il l'a poursuivi pour savoir, disait-il, où il allait...

« C'est aux environs des ruines du vieux rempart qu'Adjî prétend l'avoir perdu de vue. « Puisqu'il n'a pas reparu, ajouta Adjî après un instant de réflexion, peut-être s'est-il cassé une jambe ou tué en tombant dans une de ces tranchées profondes invisibles la nuit... »

« Cette dernière supposition m'avait semblé être un aveu partiel, et j'avais la crainte, presque la certitude, de t'envoyer chercher un cadavre.

« Maintenant, avec ce que tu viens de me raconter, la vérité est claire : Adjî avait certainement combiné un mauvais coup contre Abdi, d'accord avec quelques autres collègues de l'honorable corporation. Il sait qu'après réussite l'initiative de ces petites opérations est discrètement récompensée. Oh! pas très largement! Une permission de quinze jours pour prendre l'air du pays natal et une gratification de dix ou quinze roupies, pas plus. Cependant, c'est très suffisant pour valoir la peine d'envoyer dans l'autre monde un compatriote, surtout quand c'est un Midgane, comme Abdi. Quand un homme, quel qu'il soit, est sûr de l'impunité, la vie de ses semblables

devient une chose sans importance. C'est l'histoire du Mandarin !...

« Quand Adjî et ses complices se sont rendu compte qu'Abdi s'était enfermé dans une casemate, ils ont bloqué la porte. C'était la solution élégante.

« Si les événements n'avaient pas été dérangés par le nez de mon chien, il est probable qu'on t'aurait proposé de rendre le prisonnier moyennant une petite rançon. Avec ces gens-là, et surtout ici, tout est possible!...

« J'ai laissé à Adjî l'illusion que toi et moi nous croyons qu'il est le sauveur d'Abdi. De cette façon, tu pourras, si tu le juges à propos, le remercier quand tu le rencontreras. Il semble d'ailleurs avoir peur de toi comme si ce qui lui sert de conscience n'était pas tranquille à ton sujet.

– Merci, dis-je, tu as agi comme si tu lisais dans ma pensée, je compte en effet remercier Adjî en attendant de le récompenser selon ses mérites. S'il me craint, il est probable qu'il a joué plus d'un rôle dans les désagréables histoires qu'on m'a suscitées et entre autres celles de Périm. Comme il n'est pas sûr que j'ignore, il se méfie.

Le lendemain matin, je commence les interminables formalités nécessaires pour obtenir ma patente de navigation. Je n'aurai cela que dans vingt-quatre heures, et encore si tout va bien.

A Aden, chaque fonctionnaire indigène, depuis le dernier planton jusqu'au plus important secrétaire, accepte quelques anas pour donner des tours de faveur au public qui a affaire à lui. C'est dans les usages : personne ne s'en étonne et tout le monde est content.

Avec quatre anas (quarante centimes de cette époque), on obtient un fonctionnaire poli qui s'occupe de ce que vous lui demandez et qui, de plus, sans supplément, sourit et salue dans la rue chaque fois qu'il vous rencontre.

J'ai donné une roupie à un planton de la douane, qui se chargera de faire signer mes papiers à la santé, au service du port et à la douane. Ce sont trois bureaux placés aux trois points les plus éloignés de la péninsule volcanique d'Aden. Cette triple signature correspond à une course de plus de douze kilomètres.

Débarrassé de cette longue corvée, j'ai le temps d'aller dans le quartier des cafés somalis, à Aden Crater, en compagnie d'Abdi et de Salah. Je voudrais voir Adjî Nur.

C'est un vendredi, les mokayas regorgent et encombrent toute la largeur de la rue de la foule bruyante des consommateurs de chorbet¹, de soda et de thé sirupeux. Le bruit sec des dominos vigoureusement frappés sur les tables de bois domine le brouhaha assourdissant de ces gens bavards par nature, que le tapage surexcite.

L'air sent la chèvre et l'encens.

Dans ce tohu-bohu, ce sera un miracle d'apercevoir celui que nous cherchons. Mais c'était écrit... Abdi me le montre. Il est assis dans un groupe de matelots somalis vêtus d'étoffes éclatantes de blancheur et les cheveux soigneusement enduits d'argile rouge ou de chaux.

Il nous a vus et nous observe, faisant semblant de boire, le nez dans sa tasse, à l'abri de laquelle ses yeux sont embusqués, comme à l'affût. Abdi va vers lui sur mon ordre pour le prier de venir me parler.

C'est un homme très maigre, de taille moyenne, la figure en lame de couteau, grêlé de la variole, avec deux dents en or.

Les dents en or sont un signe extérieur de richesse, de haute culture, d'aristocratie. Presque toujours, ces couronnes recouvrent les dents parfaitement saines. Celui qui les possède a été généralement en Amérique, où il y a des dentistes spéciaux pour nègres, et un nègre qui a été en Amérique rapporte généralement de ce pays tous les vices des bas-fonds sociaux.

Il me fait le salut militaire pour achever de montrer combien il a du « monde » et commence à me débiter des flatteries. J'écoute cet inévitable début d'un air impassible. Je sens que l'homme cherche à deviner ce qu'il y a derrière mes yeux, que je garde inexpressifs et posés sur lui sans ciller. Il est un peu troublé de ce silence. Naturellement, il me parle d'abord de la détention d'Abdi et des services qu'il était prêt à lui rendre.

- Je sais tout cela, dis-je, et je ne t'oublierai pas. C'est moi qui ai voulu te voir pour te connaître et te retrouver un jour pour te prouver que j'ai bonne mémoire. Viens me voir ce soir à bord, je te donnerai un gage de ma reconnaissance.

Tous les Somalis de la mokaya ont les yeux sur nous. Je suis le sujet de toutes les conversations et c'est dans ces moments-là que s'improvisent les plus extravagantes légendes.

Le soir, Adjì vient comme il l'a promis. En le faisant venir, j'ai voulu éprouver s'il a été dupe de mes bonnes paroles. S'il avait eu des craintes sérieuses, il ne serait pas venu seul la nuit se mettre à ma merci au milieu de cette rade immense où les requins du large sont chez eux.

Abdi est d'avis de régler la question sur-le-champ, et j'ai bien de la peine à le rappeler au calme.

- On voit bien, me répond-il en maugréant, que ce n'est pas toi qui as essayé un tombeau pendant deux jours en compagnie des araignées et des rats!

- D'accord, mais ce n'est pas une raison pour faire une imprudence. Si ton ami a accepté de venir, tu peux être certain que l'on sait où il est en ce moment. Tu ferais mieux d'aller dormir que de rester là pour dire tout à l'heure des bêtises.

Il disparaît en maugréant dans le poste avant, au moment où Adjì monte à bord.

Il s'est habillé avec recherche pour faire cette visite, et rien dans sa mise ne rappelle le balayeur qu'il était ces jours derniers. Très maître de lui, très à l'aise dans son rôle de visiteur, il boit le thé avec l'équipage, moins Abdi qui ne peut pas supporter ces dissimulations; il parle à chacun de ce qui l'intéresse, donne des nouvelles du pays, enfin crée cette atmosphère de confiance où l'espion fait en général bonne pêche.

Je me rends compte que l'Intelligence Service sait choisir judicieusement ses affiliés.

Quant à moi, je le reçois tout à fait en ami. En partant, je lui donne dix roupies, qu'il accepte avec empressement.

J'espère qu'il s'en va bien persuadé de m'avoir magistralement roulé.

Lorsqu'il débarque, je l'observe avec mes jumelles de nuit : après avoir fait quelques pas sur le quai, deux hommes le rejoignent, sortant de derrière un tas de matériaux. Ceci me prouve qu'il avait pris ses précautions et qu'en venant il n'était pas sans méfiance.

La prochaine fois que sa destinée le mettra en ma présence, j'espère qu'il se méfiera moins...

[1](#) Sirops gazeux.

JE TRAVAILLE POUR L'AMIRANTE

Ma femme vient d'arriver de France avec ma petite fille Gisèle âgée de trois ans. Nous nous installons à Obock dans l'énorme mesure abandonnée du fameux Grandjean.

J'ai décidé de renoncer à ces voyages à la côte arabe, peu lucratifs, dangereux et sans profit pour notre cause française, puisque le Gouverneur ne voit en moi qu'un demi-fou, un aventurier.

Devant la hausse du fret entre Djibouti et Massaoua, en Erythrée, je veux entreprendre la construction d'un grand navire pour faire le cabotage.

Je vais à Aden et j'ai la chance de faire connaissance d'un négociant français qui, spontanément, me vient en aide.

Antonin Besse est un homme extraordinaire, une sorte de génie dans le domaine des affaires. Originaire du Midi de la France, du Languedoc je crois, où ses parents faisaient un commerce de chevaux, sans fortune, avec un léger bagage d'instruction très primaire, il vint en Afrique comme commis de factorerie. Il épousa une femme plus âgée que lui, mais assez riche pour lui permettre de tenter la fortune.

En quinze ans, il est parvenu à être à la tête d'une affaire qui brasse des millions, avec des bureaux à Londres, à New York et à Hambourg. Il est le seul maître de cette organisation splendide, qu'il a créée et qu'il mène avec une géniale intuition, comme s'il avait un don de double vue.

Une mémoire prodigieuse lui a permis de cultiver son esprit par des lectures que, d'instinct, il a choisi bonnes. Il a découvert ainsi Stendhal, Remy de Gourmont, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, etc., et révèle ces noms inconnus à ceux qu'il pense digne d'entretiens littéraires. Je n'ai eu garde de lui dire que j'avais entendu parler de ces écrivains, pour lui laisser la visible satisfaction de m'instruire. Mais, si j'ai été amusé de sa naïveté, je n'en ai pas moins admiré la sûreté de son goût.

Jeune encore, trente-cinq ans environ, mince, nerveux, de taille moyenne, la tête petite, avec ce type assez fréquent dans le Midi, où le sang maure a laissé sa trace. En le voyant, j'ai pensé à ces bohémiens qui maquignonnent dans le sud de la France. On reste interloqué devant ces loqueteux, errants et libres, par l'expression de noblesse de leur visage fin aux yeux volontaires, où passe comme le rejet d'un hautain mépris.

Besse pose à n'être qu'Anglais. En France, tout est ridicule, suranné, mesquin. Il a cependant été soldat de deuxième classe et a fait le début de la guerre dans l'auxiliaire. Un jour, son adjudant lui demanda :

- Et vous, qu'est-ce que vous êtes?

- Je suis millionnaire !...

C'est lui-même qui m'a raconté l'anecdote.

Il fut libéré en considération des formidables intérêts qu'il avait mis en main et des crédits

importants faits par des banques anglaises.

C'est évidemment à l'intervention britannique qu'il dut cette faveur; car, chez nous, on a fait massacrer stupidement des valeurs scientifiques et industrielles irremplaçables, au nom de l'égalité.

Besse a une gouvernante anglaise pour ses enfants, car sa femme, dit-il, parle belge. On parle anglais à sa table, en mangeant à la mode anglaise. Sa femme se résigne, car elle est Belge, en effet, et elle a un culte fait d'amour, d'admiration et de dévouement, pour cet homme de dix ans plus jeune qu'elle. Mais laissons en repos cette tragédie intime, que seul un Balzac aurait pu conter.

Malgré sa situation, Besse n'est pas admis au cercle ! Cette blessure d'amour-propre est l'ulcère secret qui le ronge. Les Anglais le tiennent à l'écart; c'est un commerçant, ses millions n'y font rien : les castes en Angleterre sont impénétrables. Aussi Besse aime-t-il l'indigène.

Il se pique d'être un arabisant distingué, et tout son personnel est arabe, indien ou somali.

Il a cependant des directeurs européens; ce sont des astres à éclipse dont l'éclat ne dure guère plus de deux ans.

Il choisit des gens de valeur, auxquels il fait quitter des situations enviables. Le monsieur arrive, c'est le Messie attendu. Quand il se hasarde à aborder la question matérielle, on lui répond : « Quels sont au juste vos appointements ? Mais, cher ami, c'est une question indigne de vous et de moi. Vous êtes un ami, un collaborateur. Fixez vous-même. Dans une affaire comme la mienne, c'est un détail sans importance, etc. » Et le nouveau venu reste ébloui.

Après six mois, un an, deux ans au plus, ce génial directeur n'est plus qu'un incapable, un crétin, un idiot, surtout s'il n'a pas eu la sagesse de devenir cocu, bien que cet état ne le préserve que temporairement. Cette complaisance tourne contre lui, quand l'objet qui lui confère ce titre cesse de plaire au maître. Besse trouve d'ailleurs très naturel de cocufier un ami, il n'y voit vraiment rien de blâmable tant l'honneur qu'il fait à la femme rend hommage au goût de l'époux qui a su la choisir.

Les Arabes, eux, peuvent le voler en gros et en détail, il a toujours pour eux une indulgence inépuisable ; jamais il ne les congédie.

Il se croit admiré, on le flatte, il se sent le maître craint et adoré. C'est le troupeau des fidèles dont il est l'idole, le Dieu qui doit pardonner à ses créatures pourvu qu'elles chantent ses louanges et croient en lui.

Voilà l'homme étrange dont je fis la connaissance.

- Pourriez-vous construire un navire de trois cents tonnes, ici, à Aden, un voilier avec moteur auxiliaire?

- Oui, mais je n'ai aucun capital.

Sourire condescendant.

– Que pensez-vous donc qu'un tel navire puisse coûter?

– Approximativement trente mille roupies, plus la mâture...

- Eh bien! je fournirai ce capital; vous, votre travail et vos connaissances, et le navire nous appartiendra de moitié. Vous le commanderez, et nous l'exploiterons en compte à demi.

Je suis enthousiasmé de cette proposition qui comble mes vœux.

Je deviens l'ami du moment, le collaborateur, l'associé, etc., en attendant de devenir l'imbécile, le crétin, etc.

En huit mois, avec des charpentiers arabes, je construis une jolie goélette.

Après son lancement, je la fais évoluer dans la rade, toutes voiles dehors. Je passe et repasse, très fier de mon œuvre, devant la terrasse du cercle où les Anglais se plaisent à admirer les mouvements de ce grand oiseau blanc éclos sur la plage de Mahallah.

Besse vient à bord en compagnie du commandant d'un cargo arrivé la veille. C'est un de ses amis, le capitaine Tornel, Anglais de l'île Maurice. Sa compagnie transporte pour Besse des chargements entiers, aussi ledit capitaine est-il plein de prévoyance et de flatterie pour son richissime client.

C'est un grand diable maigre, les épaules tombantes, le teint mat, la face glabre et les traits simiesques, comme en produisent les lointains croisements avec la race noire.

Je parle de cet homme, car il jouera plus tard un rôle important en me faisant courir la plus extraordinaire aventure de ma vie de marin.

Les compliments que ce créole m'adresse flattent Besse, qui a eu le flair de me choisir comme constructeur.

Je suis encore à la période du collaborateur...

Le lendemain, quand je demande les papiers à la Marine, pour sortir du port, on me répond que l'Amirauté a réquisitionné le bateau et le garde. Je dois quitter Aden dans les quarante-huit heures.

On m'expulse.

Besse veut obtempérer aux volontés anglaises. Mais, d'après mon contrat, je suis copropriétaire et je ne veux rien savoir.

Premier choc avec le surhomme.

Je pars avec mon ancien navire, le fidèle *Fat el-Rahman*, qui tristement avait vu naître ce nouveau bâtiment destiné à le supplanter.

A Djibouti, le gouverneur Edouard Geffriaud proteste pour que le navire me soit remis, prétendant que la colonie en a besoin pour son ravitaillement et il menace de faire intervenir le ministère.

Les Anglais vont céder. Besse me prend alors par les sentiments. Si j'exige la remise du navire,

c'est lui qui en subira les conséquences. Mieux vaut céder, et il me donnera la moitié du prix.

J'accepte, car, au fond, c'est lui qui a financé. Tout compte fait, il me revient à peine huit mille roupies; car Besse a tenu à montrer aux Anglais le désintéressement et la probité de celui qu'ils n'admettent pas à leur cercle, en cédant le navire sans un centime de bénéfice.

Par la suite, je suis resté assez longtemps en relation avec lui. Il me témoignait une certaine amitié vaguement protectrice. Il vint me voir à Obock, où ma femme vivait seule avec ma petite fille, et, naturellement, selon l'usage, s'apitoya sur cette vie solitaire imposée par moi, un homme, certes pas banal, mais uniquement homme d'action, aventurier, incapable de la comprendre, etc. Tandis que lui... il n'aboutit qu'à se rendre ridicule et ne me pardonna pas.

C'était humain; je ne saurais lui en tenir rigueur. J'ai au contraire une sympathie vraie pour cet homme exceptionnel, prodigieux en son genre, et je lui garde une grande reconnaissance pour le geste qu'il a eu en me confiant la construction de mon premier navire.

Grâce à lui, en somme, il me reste un petit capital qui paye mes huit mois de dur labeur sur la plage de Mahallah.

LA FLECHE EMPOISONNEE

Malgré la cruelle déception de me trouver «à terre » après l'espoir de posséder un navire selon mes plans, je reprends courage dans l'idée fixe de recommencer mon œuvre.

Cette fois, le chantier ne sera pas à Aden chez les Anglais, mais à Obock, protectorat français. La maigre indemnité que m'a donnée Besse pour le navire qu'il a cédé à l'Amirauté britannique me permettra juste de payer la main-d'œuvre de ma nouvelle construction.

Quant à la matière première : planches, membrures, clous, gréement, etc., rien de tout cela n'existe en ce moment où la guerre a tout absorbé.

La première précaution à prendre est de m'assurer qu'il est possible de trouver en Abyssinie des planches pour les bordées. Je me souviens des profondes forêts aux cèdres immenses que j'ai admirées naguère dans le Tchercher et j'espère qu'à la scierie d'Evallet, située à cent vingt kilomètres d'Addis-Abeba, dans la montagne de Jam-Jam, je pourrai me faire débiter les planches de huit mètres dont j'ai besoin.

J'emmène Gabré avec moi. Ce brave garçon exulte à la pensée de revoir son pays. J'ai en lui un véritable esclave, car le terme de serviteur ne serait pas exact, et je m'y suis attaché comme à un bon chien. Il me sera précieux pour parler les langues de l'intérieur, car il sait l'abyssin, l'oromo (galla) et le gouragué.

Le petit train est en gare de Djibouti, entouré d'une foule grouillante d'indigènes. On dirait une grosse chenille dévorée par les fourmis.

Gabré, qui n'a jamais voyagé autrement que sur ses jambes, est anxieux de voir ce qui va se passer et il reste immobile et recueilli sur la banquette du wagon réservé aux indigènes, indifférent à la foule bariolée qui s'entasse pêle-mêle et le bouscule.

Bergers issas aux cheveux suiffés, avec leur lance et le petit bouclier de cuir, Somalis aux étoffes blanches, femmes portant leur enfant dans le dos, avec une chèvre dans les bras ou de grands récipients pleins de lait aigre qui dégouline sur les voisins.

Tout cela jacasse, crie, s'interpelle; des paquets aux formes les plus extravagantes passent par les fenêtres. Sur l'ensemble plane cette odeur de beurre rance, de cuir, de sueur et de fumée de bois qui est le parfum national de tous les peuples de la brousse d'Afrique.

Enfin nous partons, et le petit train grimpe dans le désert de pierres noires qui s'élève lentement vers les plateaux abyssins.

Pays désolés où le soleil stérilise la terre, collines dénudées de riolithe, d'oxydes métalliques aux couleurs étranges, rouges ou jaunes avec des taches de terrains verts, comme du vert-de-gris. Puis, à perte de vue, d'immenses steppes d'herbe sèche, couvertes de termitières en tas de foin, qui vont se perdre dans un horizon imprécis où miroitent les grands lacs irréels des mirages.

Et ainsi pendant trois cent quinze kilomètres.

Le soir tombe, l'air est plus frais. Le train monte toujours, tiré par deux machines haletantes, et un peu avant la nuit on arrive à Diré-Daoua. Le train ne repartira que le lendemain.

Tandis que je dîne à l'hôtel Bodolakos, Gabré arrive avec Makonen, qu'il a retrouvé au village indigène. Il l'a connu à Doubab, à l'époque où il m'y attendait chez Cheik Issa¹.

Je sors sur la terrasse, car il n'ose pas entrer dans cette salle pleine de « Kawagas ² ». Il me baise les mains avec effusion, et son visage rayonne de joie.

Il veut m'accompagner, et je n'ai pas le courage de dire non. En réalité, j'ai gardé une profonde sympathie pour cet homme aux yeux sauvages et je suis tout heureux de le retrouver pour l'emmener avec moi.

Encore deux jours à voyager dans cet inconfortable tortillard, et nous débarquons à Addis.

Il y a encore sur la ville cette inquiétude que laisse après elle une récente guerre civile. La révolution qui a renversé Lidj Yassou et placé Taffari sur le trône est terminée depuis peu. Des pendus se balancent au grand ficus de la place Saint-Georges. Ils y sont depuis deux jours et doivent, selon la loi, y rester encore une journée. Il faut que la justice se montre au peuple et que le condamné serve d'exemple avec le maximum de rendement.

Personne, d'ailleurs, ne s'inquiète de ces suppliciés qui tournent au vent, et le grouillement du marché le samedi n'en est pas attristé.

Sans le vouloir, le lendemain de mon arrivée, précisément un samedi, j'ai vu couper la main d'un voleur. L'opération se fait sur la place en toute simplicité. Un boucher quitte un instant son étal sur un signe des zabantias qui mènent le condamné. Les clients patientent.

Le boucher frotte son couteau sur une pierre d'un geste machinal et professionnel. Puis, comme s'il découpait une épaule de mouton, il désarticule ce poignet, taillant péniblement les tendons, sans se presser, malgré le sang qui gicle et coule à flots.

Si le patient a des parents, ceux-ci ont préparé un plat de beurre bouillant, où ils plongent le moignon sanglant. L'opéré ramasse sa main, car elle devra plus tard être enterrée avec lui, après sa mort. Il peut s'en aller, il est libre, justice est faite...

S'il n'a pas de parents, il crève sur place d'hémorragie, et cela n'émeut personne. Quand le cadavre commence à sentir, une corvée de prisonniers le traîne avec une corde à travers la ville pour l'enterrer dans les champs.

Notre sensibilité d'Européens se révolte; mais, avec la mentalité des gens de ce pays, la justice telle que nous la concevons serait inopérante et absurde³.

Chez Evallet, où je dîne, on me raconte que des bandes de brigands infestent l'intérieur du pays.

Ce sont des prisonniers évadés à la faveur de la révolution. On me conseille de ne pas aller à Jam-Jam. Mais je n'ai jamais beaucoup cru aux histoires de brigands et, malgré la terreur de M. Evallet, paisible Genevois, je décide de partir le lendemain matin.

Un mauvais mulet, un vieux fusil Gras et un browning sont tout mon équipement, avec Gabré et Makonen pour escorte.

Je ne m'embarrasse pas d'une tente. Je compte faire l'étape en couchant à mi-chemin au moulin de Vaudetto, à Addis Salem.

Le soir, en me couchant, je me sens fiévreux. Après un accès de frissons, un fièvre violente se déclare, avec maux de tête et courbature. C'est sans doute un accès de paludisme ou de grippe.

J'avale de la quinine et, à quatre heures du matin, je fais appel à mon énergie pour partir, comme je l'ai décidé. Gabré dort dehors en travers de la porte, malgré le froid vif. Il trouve je ne sais comment, dans l'hôtel endormi, du café qu'il fait chauffer sur le feu du gardien de nuit. Cette boisson chaude me remonte un peu, et nous partons à travers les chemins rocailleux qu'étaient à cette époque les rues de cette ville, ou plutôt de cette immense forêt d'eucalyptus où se cache une ville.

Je renonce à décrire la torture de cette journée de marche sur le mauvais mulet que m'a donné Evallet. La fièvre continue à me brûler et les douleurs de tête me fendent le crâne. Une oppression me serre la poitrine et une toux sèche me déchire les bronches.

Enfin, le moulin de Vaudetto, au fond d'une gorge profonde. Le patron n'y est pas.

Il y a un chef meunier, un vieil Italien qui reste interloqué à mon aspect. J'ai l'air d'un moribond. C'est à peine si je peux parler pour demander un lit. Vite on dresse un lit de camp dans la salle humide sentant le rat et le cafard. Mais peu m'importe, je m'étends sur cette couche étroite pour soulager mes reins endoloris. Je crois que je me serais couché sur du fumier. Mes deux hommes sont inquiets. Gabré s'assoit par terre près de moi et sans cesse me touche le front. Sa main me paraît froide, et cela m'est agréable.

Makonen arrive avec le chef meunier. Ce brave homme a réussi à ouvrir l'armoire de son patron et apporte toutes les drogues qu'il a trouvées. Baume pour les blessures des chevaux, onguents rances, spécialités pour blennorragie, flacons sans étiquettes, etc. J'allais tout envoyer au diable, ne voulant que la paix, quand, en ouvrant une dernière boîte, je trouve un tube avec quelques comprimés d'aspirine. C'est une providence.

Grâce à cela je puis me reposer un peu. Je somnole et je vois, dans le demi-jour de la lampe baissée, Gabré qui lutte contre l'envahissement de grosses fourmis noires. Avec une patience inlassable, il les empêche de grimper par les pieds de mon lit, pendant qu'il se défend lui-même contre ces terribles bestioles. Cela dure jusqu'au petit jour.

Le meunier vient voir si je suis encore vivant et m'apporte du café.

Il faut partir. Makonen me croit dans le délire. Je suis obligé de me fâcher. Le meunier ne dit rien, il préfère que j'aie mourir ailleurs...

Et la seconde journée commence. Je tiens bon jusqu'à onze heures du matin. Nous avons fait environ trente kilomètres, mais je suis à bout de force. Je suis pris de nausées; la tête me tourne, et

c'est Gabré, qui depuis un moment court à côté de ma mule, en tenant le bras derrière ma selle, qui m'empêche de tomber.

Nous sommes dans une grande plaine boisée de mimosas et de bouquets de cactus. Le soleil à midi surchauffe la terre qui rayonne comme la sole d'un four.

Il faut que je m'étende n'importe où, là au soleil, sur les pierres, ça m'est égal...

Alors Makonen et Gabré font un siège de leurs bras et me portent. Où vont-ils ? Je n'en sais rien. Je m'abandonne. Ils ont quitté la piste et, après un temps que je n'évalue pas, ils me déposent à l'ombre d'un jujubier plein de nids suspendus. J'ai remarqué ce détail, je ne sais pourquoi.

Ils me font un lit de feuilles et d'herbes; ils étendent leur chama⁴ au-dessus de moi, pour former une sorte de tente. La mule entravée cherche les brins d'herbe.

Makonen traîne un gros tronc d'arbre mort à mes pieds et allume un feu pour la nuit.

Le soleil vient de disparaître. Je me sens un peu soulagé, peut-être vais-je aller mieux?

Gabré est toujours près de moi et chasse patiemment les mouches terriblement collantes avant le crépuscule.

- Nous t'avons porté ici parce que nous aurons de l'eau pas loin. J'ai vu des traces de bestiaux dans le lit de la rivière.

La nuit vient vite.

Le gros tronc d'arbre se consume lentement sans flamme, en masse de braise. La lueur rouge de ce foyer éclaire autour de lui un petit cercle de terrain et quelques troncs d'arbres imprécis comme des fantômes. On a l'impression d'être dans une obscurité de caverne. La face de Gabré luit comme un masque d'ébène, et dans ses yeux grands ouverts le reflet du foyer met une étoile rouge. Immobile, il veille. De temps à autre, la mule s'ébroue. Le feu pétille, puis tout se brouille, et je m'endors dans le sommeil accablant des fiévreux.

Des oiseaux criards annoncent le jour. J'ai dormi, je me sens mieux. Makonen a remplacé son camarade et c'est lui qui veille, maintenant

Je veux me lever, mais je suis si faible que je ne puis me tenir debout. Il faut me résigner à passer la journée là. Demain je serai plus fort pour faire les quarante kilomètres qui nous séparent de Jam-Jam.

Makonen est parti à la recherche de l'eau. Il revint après une heure; il y a un puits dans le sable de la rivière, tout près, dit-il, c'est-à-dire à environ trois kilomètres.

Je ne comprends pas ce que j'ai eu pour me trouver si faible, si incapable de mouvement, après seulement deux jours de fièvre. J'essaie de manger, sur les instances de Gabré qui voudrait me gaver, mais, à la seconde bouchée, j'ai des nausées. La fièvre reprend vers midi. Je reste couché, les yeux fermés, en proie à un profond découragement.

J'entends Makonen qui demande à Gabré :

– Où est le mulet?

- Il doit être parti de ce côté. Je l'ai vu il y a environ une heure. Il cherche son herbe, mais il ne doit pas être loin puisqu'il est entravé.

Makonen part dans la direction indiquée. Une demi-heure après, j'entends craquer les branches,

et Makonen bondit hors du fourré.

– On a volé le mullet!

« Il était parti le long de la rivière. J'ai suivi ses traces et je suis arrivé au tournant du mamelon. Là, j'ai vu, à deux cents mètres, quatre hommes armés de fusils, deux étaient à cheval. Ils ont coupé les entraves du mullet et l'ont emmené. Ce sont sûrement des bandits. Deux d'entre eux portaient le *chama* teint en bleu comme en avaient certains soldats de Liji Yassou; les deux autres devaient être des esclaves évadés. Je me suis caché, étant parti bêtement sans armes, et j'ai pu voir de quel côté ils allaient. Ils ont dû faire quelque mauvais coup dans un village galla; ils descendent maintenant vers la plaine de l'Aouach. »

Gabré s'est levé. Il tient son fusil pour courir après eux.

– Non, lui dit Makonen, ce serait une folie. Ils sont quatre. Reste avec Abd el-Haï qui est malade. Veille sur lui. Le reste me regarde. Je serai là avant le prochain soleil.

Il prend la bride du mullet restée par terre au pied de notre arbre et met à sa ceinture la *djembia* (poignard) de Gabré. Puis il boit tout le reste de l'eau que contient la *guerba*⁵.

Je lui tends mon revolver; il hésite.

– Non, garde-le, il pourra te servir. Pour moi, il ferait trop de bruit.

En deux bonds, il disparaît dans les touffes de cactus.

Que va-t-il faire? Je n'en sais rien. Ici, dans la brousse, il est dans son élément, comme moi dans le mien à la mer; il y est avec ses instincts et ses ruses d'animal sauvage que je ne conçois pas, mais que Gabré, lui, a compris.

– Il va les suivre et, pendant la nuit, il trouvera bien moyen de reprendre le mullet, sois tranquille.

Je le souhaite, car, sans cette monture, je suis incapable de me déplacer, et nos vivres s'achèvent!

J'ai soif, et avec tous ces incidents il n'y a plus d'eau. Gabré prend la *guerba* vide et part en chercher au puits.

Brusquement seul, je suis inquiet, j'ai presque peur de me sentir si faible dans cette brousse mystérieuse. Je n'aurais pas dû laisser partir Gabré; je comprends maintenant combien sa présence me protégeait! Sur mer, je suis chez moi; ici, je suis un étranger.

Tout à coup, j'entends des appels de ralliement, comme en poussent les Bédouins quand ils aperçoivent un danger, une sorte de ou-ou-ou...

J'ai immédiatement l'idée que Gabré a été attaqué; il est parti sans armes, même sans l'inséparable *djembia* qu'il a prêtée à Makonen.

Galvanisé par le danger, je saisis le fusil et je cours dans la direction des cris, mais c'est Gabré qui porte la ceinture où sont toutes les cartouches. Heureusement j'ai mon revolver.

J'avance en trébuchant entre les bouquets de cactus, car le coup de fouet de l'émotion qui m'a mis debout est de courte durée. Les cris sont tout proches, mais je n'ai aucune vue dans ces buissons.

Brusquement, Gabré apparaît et, derrière lui, trois guerriers gallas armés de lances et d'un arc. Mon apparition les arrête. Sans réfléchir, je vide le magasin de mon browning dans leur direction. Gabré saisit le fusil. Les trois hommes prennent la fuite.

Aussitôt Gabré se laisse tomber. Son pantalon abyssin est plein de sang, et je vois qu'il a une petite flèche dans la cuisse.

– Vite, coupe l'étoffe, me dit-il.

Mon premier geste est d'arracher cette mince baguette empennée, mais il s'écrie :

– Malheureux! Ne touche pas!...

Alors, les dents serrées, il enfonce le trait à travers tous les muscles de sa cuisse, qu'il perce lentement de part en part; il fait cela avec précaution pour ne pas casser la hampe de bois.

Quand le fer barbelé sort, il l'arrache et tire après lui tout le bois de la flèche dont l'empennage traverse la plaie entière.

Je comprends maintenant : les flèches sont armées d'un fer légèrement emmanché sur le bois. C'est ce fer qui porte le poison au suc d'ouabayo, sorte de pâte noire qui durcit en séchant.

Une fois le fer engagé dans les chairs, il ne peut plus revenir en arrière à cause de sa forme. Si le blessé arrache la flèche qui le gêne, et ce geste est instinctif, la hampe vient seule et laisse le fer dans la plaie, où le poison qu'il porte se dissout lentement. Il faut avoir le courage de faire ce qu'a fait Gabré quand l'endroit de la blessure le permet.

Tout plein de sang, Gabré se relève et me dit :

– Vite, allons au campement. C'est à deux cents mètres. Arrivé là, il prend la boîte de conserve vide qui lui sert ordinairement de tasse. Il se détourne et urine dedans. Puis il en prend une pleine bouche pour essayer d'injecter le liquide dans la plaie, comme le ferait une poire en caoutchouc.

Mais il n'y parvient pas, ses lèvres ne pouvant y atteindre.

– C'est le seul remède, me dit-il. L'urine tue l'effet du ouabayo quand il en est resté un peu.

Sans hésiter, voyant ce pauvre Gabré en danger, je fais le geste de saisir la timbale à demi pleine encore pour tenter de le sauver. Mais il la renverse d'un revers de main.

– Non, je ne vaud pas la peine, laisse... *Al Allah!*

Alors j'ai eu recours à moi-même et, sans songer à la moindre répugnance, je procède à cet étrange lavage de la plaie...

Le malheureux s'est laissé faire.

Il prend alors ma main dans la sienne, l'appuie contre sa poitrine et baisse la tête. Je sens ses lèvres tremblantes qui ne savent pas embrasser, et des larmes tièdes tombent entre mes doigts...

– Voyons, Gabré, calme-toi, toute cela n'est rien, j'ai fait pour toi ce que tu aurais fait pour moi-même. Dis-moi plutôt ce qui est arrivé.

Alors il m'explique que les Bédouins, trompés par son costume abyssin, l'ont pris pour un des bandits qui sans doute sont venus piller leur village. Il a reçu la flèche par surprise, et on l'aurait achevé à coup de lance si je n'étais pas apparu. Il n'y a pas de crainte que les Gallas reviennent, car ils voulaient seulement se venger des bandits et maintenant ils ont compris leur erreur.

Pendant qu'il parle, je vois sa jambe enfler.

–Tu as mal?

– Non, mais je crois qu'un peu de poison est resté. Ma jambe est comme morte...

Je vois avec terreur l'autre jambe enfler à son tour, et je sens son pouls ralentir.

– Je m'étouffe, Abd el-Haï! Ne me quitte pas!...

La respiration est saccadée et une sueur abondante couvre son corps. Les progrès de l'intoxication sont maintenant d'une rapidité foudroyante.

Gabré ouvre ses bons yeux qui semblent chercher la vie dans les miens. On dirait que toute l'âme de cet homme s'est concentrée dans ce regard, comme s'il voulait que sa dernière pensée entre en moi et y demeure impérissable.

Un sanglot me serre la gorge, et j'embrasse le front déjà froid de cet humble et fidèle compagnon. Il semble avoir conscience de cette ultime caresse de l'amitié, et, dans son dernier souffle, je l'entends murmurer ce premier mot des tout petits enfants : *Ayo, Ayo!* (Maman, maman!)

Son cœur s'est arrêté, paralysé par le poison...

Je ferme ses grands yeux tristes et je recouvre le corps du *chama* ensanglanté.

Je ne peux pas croire à la réalité de cette mort foudroyante. Il me semble que Gabré va se lever, poser la main sur mon front, mais non... plus jamais. Je me sens effroyablement seul.

La nuit est venue sans que je m'en aperçoive. Je songe au feu, il en faut pour que Makonen retrouve la place, mais je crains une agression des Gallas, car j'en ai peut-être blessé un en tirant au hasard.

Alors, après avoir jeté de grosses branches sur le foyer pour qu'il dure toute la nuit, je m'éloigne pour être hors d'atteinte en cas d'attaque.

Mais je ne peux pas laisser le cadavre seul, à cause des hyènes. Je le traîne péniblement dans l'obscurité, et côte à côte nous passerons encore la nuit ensemble...

Brisé de fatigue, je succombe au sommeil.

Des appels me réveillent, et je vois la silhouette de Makonen s'agiter là-bas devant la lueur du feu. Il a avec lui deux chevaux.

Quand il voit le cadavre de son camarade, il ne manifeste aucune douleur. C'est triste, pénible, mais c'est dans l'ordre ; la mort est une chose aussi naturelle que nécessaire, nous la subirons tous, car nous ne vivons que pour réaliser cette fin...

Il faut creuser une tombe pour soustraire le corps aux bêtes de proie et rendre une sorte d'hommage à cette dépouille qui, hier, renfermait un être pensant comme nous le sommes encore. A l'aide d'un pieu et de nos mains, nous creusons une fosse dans un terrain sablonneux.

Nous recouvrons le corps de branchages et d'herbes et nous refermons la tombe. Un petit tertre au milieu des cactus protégé d'un fagot d'épines; sur lui, le grand soleil, le vent chargé de senteurs chaudes, et bientôt les daturas aux fleurs blanches cacheront pour toujours ce petit coin de la terre natale où, de si loin, Gabré est venu mourir...

Malgré mon état de santé bien piteux, je veux fuir ce lieu sinistre où tout évoque le souvenir du mort.

Makonen me conte rapidement qu'il a pu prendre les deux chevaux au moment où les compères, sans défiance, les avaient laissés pâturer pour aller réquisitionner des provisions dans un petit village. Quant à la mule, il a simplement coupé ses entraves. Il a pris les chevaux pour se mettre à l'abri d'une poursuite.

Ces bêtes ont un bon pas, ce qui est précieux, car je souffre trop de la tête pour pouvoir trotter.

Les montagnes boisées de Jam-Jam approchent. Nous cheminons maintenant sous une forêt où le soleil ne pénètre pas, et des traces de roues de chariot indiquent que la scierie n'est plus très loin.

Tout d'un coup, nous y sommes. Elle est au fond d'un entonnoir de collines couvertes de forêts luxuriantes. J'entends siffler la scie à ruban, et ce bruit évoque une foule de souvenirs de France.

[1](#) Cf. *les Secrets de la mer Rouge, les Espions d'Ato Joseph* (Grasset, éd.).

[2](#) Kawaga ou Kaouadjas désigne des Européens.

[3](#) Ces peines sont aujourd'hui abolies à Addis par le nouvel empereur, Hailé Sélassié I^{er}, depuis son avènement, mais elles se pratiquent encore dans les provinces reculées qui ne sont pas encore soumises à son autorité.

[4](#) Pièce d'étoffe légère de coton, tissée à la main, dont les Abyssins se drapent comme d'un manteau romain.

[5](#) Peau de chevreau où l'on transporte l'eau à boire.

LES GOUREZAS

Le directeur Faller, associé d'Evallet, habite une grande toukoul abyssine, tout en haut d'un mamelon. Cette demeure est entourée d'une enceinte de pieux plantés côte à côte, comme une forteresse mérovingienne.

Faler est un Suisse allemand, roux, gras, petit et barbu. Il parle français avec un accent invraisemblable. Il vit à l'indigène, avec une femme abyssine et de nombreux esclaves.

Il est là depuis vingt ans, sans avoir jamais voulu revenir en Europe. Sa vie intellectuelle se manifeste par la passion du billard. Il a réussi ce tour de force : faire venir jusqu'à ce nid d'aigle un vrai billard.

Il a dressé des indigènes à jouer, mais le plus souvent il joue seul des nuits entières, en vidant des bouteilles de cognac grec. C'est, je crois, ce qu'on peut appeler « faire suisse » !

Comme tous les solitaires, l'arrivée d'un visiteur le met hors de lui-même. Cet homme taciturne et silencieux m'étourdit de paroles et ne me laisse pas une minute de repos. Je lui dis que je suis encore très souffrant, pour éviter l'obligatoire tour du propriétaire. Alors, de force, je dois absorber un grog de sa façon : cognac sucré qu'on enflamme avec un fer rougi. On le boit aussitôt que les flammes s'éteignent. C'est une boisson de Cosaque, et je me demande ce qu'il serait advenu de moi si j'avais absorbé la bolée d'un demi-litre qui m'était destinée. Faller me surveillait comme l'infirmier responsable avec lequel il ne faut pas essayer de truquer.

– C'est vraiment une chose exquise, lui dis-je après la première gorgée, pour gagner du temps; cependant il faudrait que je prenne, avant, un peu de quinine. En avez-vous?

– Quinine? Un remède de médecin! Enfin, si vous y tenez, je dois en avoir un peu que m'a laissé un pasteur protestant.

Tandis qu'il passe dans la pièce à côté et que je l'entends pester contre un tiroir qui ne veut pas s'ouvrir, je tends le bol à Makonen qui, sans sourciller, en avale le contenu d'un trait.

Le tiroir se refuse toujours à glisser; j'entends des jurons en allemand, puis un terrible fracas de meuble renversé avec une avalanche de vaisselle.

– Ne cherchez plus, je vous en prie, m'écriai-je, je crois que votre grog me suffira.

Faller rit aux éclats devant le buffet renversé. Ça lui est égal, parce que la réserve de bouteilles d'alcools variés est dans l'autre armoire.

Il ramasse les comprimés épars de la fameuse quinine au milieu des débris et me les donne, tandis que les femmes consternées contemplent le désastre.

Je dois le suivre ensuite au jardin, à la scierie, au canal d'adduction d'eau, à la basse-cour... Je suis exténué. Heureusement la nuit vient, et nous rentrons.

Dîner à l'abyssin avec *wot*¹, *ingira* et *tetch*².

Enfin je me couche. Je souffle ma chandelle de cire. Je vais avoir la paix. Mais, aussitôt, la porte s'ouvre, et Faller entre, suivi d'une esclave qui porte une soupière...

– Un dernier grog avant de dormir, et demain vous serez guéri!...

C'est de l'hydromel chaud relevé, bien entendu, de cognac, avec de la cannelle et des clous de girofle!

Je tente l'expérience. Pendant que j'absorbe avec effort ce grand bol de feu liquide, Faller, qui me tient compagnie, boit tout le reste de la soupière avec l'aisance d'un homme qui se désaltère. Il fume une longue pipe qu'il pose sur la table avec componction chaque fois qu'il se prépare à éructer dignement et il le fait avec une ampleur déconcertante et une simplicité biblique.

Ma tête tourne, je suis complètement ivre. Je sens des couvertures s'entasser sur moi pendant que mon lit semble m'emporter comme une escarpolette et que toute la maison chavire...

Je m'éveille tard, le cœur barbouillé, mais la poitrine dégagée et sans fièvre. Je suis guéri, en effet.

Nous allons en forêt choisir le bois. Les grands arbres ne manquent pas, et, le soir même, un superbe tronc de cèdre est débité en planches.

En quatre jours j'ai ce qu'il me faut, mais il s'agit de transporter ces encombrants fardeaux à Addis. Faller me rassure : c'est une bagatelle. Il a bien apporté un billard...

Mes planches sont chargées sur des ânes. Ce merveilleux animal se prête à tout. Que l'on se figure de grandes planches de huit mètres, liées dans le sens de la longueur sur le dos de ce petit quadrupède dont on ne voit dépasser que les oreilles. Toute la caravane, vue de loin, fait penser à des fourmis portant de longs fétus de paille.

Je puis attendre encore deux jours avant de partir, car les ânes ne vont pas vite et ne seront guère à Addis avant cinq ou six jours. Je préfère la forêt à cette ville absurde.

Ce pays est splendide, mais je traîne toujours avec moi un voile de tristesse qui assombrit tout. Ce regard du mourant est sans cesse devant mes yeux, comme si vraiment il avait laissé en moi sa dernière pensée d'homme simple... Et le petit tertre que nous avons abandonné dans la plaine torride m'apparaît tel que je le vis pour la dernière fois au tournant de la piste.

Pour chasser mes idées mélancoliques, je pars en excursion dans ces grandes forêts plus vieilles que les hommes, où stagne l'ombre lourde des nefs de cathédrales.

Un silence de sanctuaire y recouvre une vie mystérieuse, surnaturelle, pleine de dieux sylvestres et pénètre l'âme d'effluves mystiques, apaisants comme la prière.

On avance sans bruit sur le tapis sourd des mousses et des lichens bleus. Malgré soi, on éprouve une émotion vague, faite de respect et de crainte pour ces colosses millénaires, dont les grands troncs montent droit comme les colonnes d'un temple.

La moindre brindille brisée sous les pieds éveille des échos inattendus au cintre de ces voûtes

où les trouées de soleil brillent comme des lampes.

J'oublie la chasse et je laisse passer des couples de croupeaux étonnés.

Brusquement, des cris rauques emplissent les cimes de la forêt, et je vois bondir une bande de *gourézas*, ces petits singes blancs et noirs à la longue fourrure soyeuse.

Ces magnifiques animaux vivent au sommet des arbres les plus élevés et jamais ne touchent terre.

Mon premier coup de fusil rompt le charme et me rend à mon état de brute féroce. Je tue coup sur coup cinq gourézas, dont une femelle qui allaitait son petit. Je le trouve pelotonné contre le cadavre de sa mère, qui vient de tomber de plus de vingt mètres de hauteur. C'est une petite poupée de soie blanche et noire avec des gestes humains. Quand je la prends, elle se cache la figure dans ses petites mains aux doigts fragiles. Je la mets dans ma chemise ; elle se blottit contre ma poitrine et y apaise peu à peu ses gémissements plaintifs.

Je suis très fier de mon exploit; peut-être pourrai-je élever ce jeune gouréza, bien que cela soit, dit-on, fort difficile.

On écorche sur place mes cinq victimes, dont je veux emporter les peaux splendides. Les bêtes écorchées gisent sur le sol comme des cadavres d'enfants !...

Les indigènes ne tuent jamais ces singes à cause de leur croyance à la réincarnation : les hommes qui ont mutilé les arbres sacrés pendant leur vie expient leur sacrilège sous cette forme animale.

Ce carnage, auquel je me suis laissé entraîner par mon instinct, me laisse mécontent de moi-même. Je rentre à travers cette majestueuse forêt que je vois tout autre, maintenant que mes coups de fusil ont effarouché les sylvains et les nymphes.

J'arrive à la scierie, à la nuit, avec mon singe adoptif, rassuré et satisfait, me semble-t-il, des caresses que je lui prodigue. Nous avons vite fait d'expliquer ce qui tranquillise notre conscience...

On suspend les peaux dans ma case en attendant de les faire sécher demain. J'installe le petit gouréza dans un coin, bien chaudement, sous ma couverture.

Comme il doit se sentir heureux! Et je m'endors du sommeil du juste.

Dans la nuit, j'entends un faible cri plaintif, répété à intervalles réguliers. Le petit, sans doute, appelle sa mère pour téter, ou bien il a froid. J'allume ma chandelle. Aussitôt la plainte cesse. Je cherche en vain le petit singe. Il est introuvable.

En passant près du paquet de peaux, un gémissement presque imperceptible m'y fait jeter les yeux, et je vois le petit animal pelotonné contre une des peaux fraîches; c'est celle de sa mère qu'il a reconnue entre toutes. Quand je veux l'enlever, ses mains se cramponnent désespérément aux longs poils, et il pousse des cris déchirants. Il me regarde de ses yeux ronds, couleur de noisette, avec une expression suppliante et angoissée. Je reste tout ému du désespoir de ce petit être qui se réfugie en vain dans cette toison ensanglantée et inerte, qui hier encore l'emportait dans des courses vertigineuses à la cime des grands arbres et le couvrait la nuit de chaleur et de caresse... Je me sens criminel, j'ai un véritable remords d'avoir fait cette pitoyable victime...

Le lendemain, le petit singe s'est laissé mourir de faim... ou de tristesse, et ce petit cadavre m'a ôté à jamais le goût de la chasse.

Je laisse les deux chevaux à Faller en remplacement du mulet prêté par Evallet, et surtout par prudence, afin d'éviter une nouvelle histoire avec les Gallas à qui les deux montures ont dû être volées par les bandits abyssins. Il suffirait que ces chevaux soient reconnus pour que le propriétaire en soit informé en quelques heures, grâce à cette mystérieuse télégraphie d'une déconcertante rapidité qui propage les nouvelles à travers la brousse. Je ne tiens pas à faire plus ample connaissance avec les flèches empoisonnées qui volent, invisibles et silencieuses, entre les buissons de cactus.

Je prends une vieille mule qui a oublié son âge, mais qui a gardé le secret de ces abominables trots saccadés dansés sur place, qui obligent le cavalier le plus endurci à faire la route à pied. C'est une spécialité des mules de louage.

Nous voyageons de nuit pour éviter toute rencontre fâcheuse.

En arrivant à Addis, j'apprends qu'une épidémie de grippe espagnole décime la ville. Elle débutait lors de mon arrivée, et plus de vingt Européens sont déjà morts depuis mon départ.

C'est peut-être grâce au soleil, au grand air et à la lutte que j'ai dû imposer à mon organisme pour marcher quand même que j'ai évité de me laisser mourir bêtement dans un lit.

Chez les Evallet, on vit dans les fumigations d'eucalyptus, on ne reçoit personne.

[1](#) *Wot* : ragoût très épicé à l'oignon.

[2](#) *Tetch* : hydromel.

VOYAGE D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI

Je suis parti ce matin d'Addis-Abeba par ce temps de pluie qui couvre de boue noire les plateaux du Choa à la saison d'été.

Les abords de la gare sont un véritable marécage. Il faut traverser des flaques d'eau bourbeuses sur des pierres glissantes jetées çà et là aux endroits les plus profonds. Tout autour, les indigènes pataugent et éclaboussent les malheureux Européens qui cherchent à conserver un équilibre précaire.

Comme toujours, grande foule sur le quai devant le petit train bihebdomadaire qui va partir pour son voyage de trois jours vers le désert de Djibouti.

Aujourd'hui l'affluence est particulièrement grande, car le ministre d'Italie part pour Rome, le consul de France va chasser à Afden et le cantiba, gouverneur d'Addis, va prendre des bains de vapeur aux sources d'Oualenkiti.

Le marquis de Sée de Montbéliard de Brun, consul de France, n'a rien du diplomate et très sagement, depuis longtemps, a renoncé à y prétendre; c'est le gentilhomme campagnard qui va chasser sur ses terres ou le fermier qui va inspecter ses cultures, les deux ensemble plutôt.

Très grand, massif, le visage coloré, ses gestes sont lents, un peu gauches, comme pour exprimer que chez lui tout est pesant et qu'il va tout à l'heure vous marcher sur les pieds ou renverser un meuble.

Le marquis, quand on lui cause, surprend par sa culture intellectuelle, sa finesse d'esprit, son goût. Mais pour lui ces rares qualités ne sont rien en regard de ses aptitudes de sourcier.

Ses heures de bureau se passent en expériences sur les plans du cadastre où, avec sa montre tenue suspendue à sa chaîne, il reconnaît les régions aquifères. A part cela, le meilleur homme du monde, mais ne lui parlez pas de diplomatie : il est venu en Ethiopie pour chasser, il l'a déclaré nettement avant de partir à son ministère, alors laissez-lui la paix!

Le ministre d'Italie, Cora, est un mince et élégant Florentin, vêtu avec recherche de vêtements légers aux plis impeccables comme des nervures de style.

Ils sont tous deux sur la plate-forme du wagon-salon dominant la foule, chacun à sa manière.

Les dames admirent le beau Cora, et le train, fût-il parti à l'aube, toutes eussent été à l'heure.

Quant à M. Trouillet (c'est son nom), doyen des Français d'Addis, qui depuis quarante ans fabrique du savon avec le suif des abattoirs, il ne pouvait pas laisser partir M. le marquis pour la chasse sans être là.

Le cantiba encombre le quai de toute sa suite. C'est un Abyssin de belle prestance au profil de bas-relief assyrien; il fait penser à un roi mage de vitrail. La foule de ses suivants et amis l'entoure. Ils s'abordent entre eux par des accolades et le grand salut plongeant où le front touche terre tandis que le grand sabre recourbé se dresse vers le ciel.

Trois grands wagons de troisième classe sont bondés de soldats, de serviteurs et d'esclaves. Les deux wagons blancs de première et de deuxième classe, ordinairement réservés aux Européens, sont également envahis d'Abyssins de marque, parents ou amis du cantiba.

Le contrôleur, un Marseillais, écume de fureur devant la tâche ingrate de faire payer leurs places à cette populace qui a pris le train d'assaut. Dans l'esprit de ces gens, être serviteur du cantiba leur confère un reflet du prestige de leur maître qui doit suffire à satisfaire les prétentions de ce petit « frengi » rageur.

L'infortuné contrôleur prend à témoin son noble consul du peu de cas que l'on semble faire du prestige français, et le marquis promène un monocle narquois sur cette scène où il est complètement étranger.

Le cantiba, très digne sous sa cape et son manteau à larges bords, est absolument indifférent à ce tumulte et semble même le trouver assez divertissant.

Il est question de dételer la machine et de la faire partir seule à l'heure réglementaire en laissant là tous les wagons bondés. Mais enfin tout s'arrange, et le train s'ébranle avec une demi-heure de retard.

Je me tasse dans le coin d'un compartiment de première classe avec deux Abyssins correctement habillés à l'européenne et élégamment chaussés de souliers de danseurs argentins.

Une femme est avec eux en robe de soie de couleur voyante, toute jeune et les cheveux peignés à l'européenne. Elle a un teint clair, des yeux splendides, limpides et profonds comme ceux des antilopes. C'est le vrai type des femmes du Choa, et elle serait vraiment belle si elle portait les tresses à la mode de son pays.

Après quelques heures, mes compagnons reviennent peu à peu à leur état normal, car les frangis du quai de la Gare et les « atos ¹ » en jaquette ne sont plus là. C'est maintenant à perte de vue la solitude sauvage des steppes des hauts plateaux où fuient les bandes de gazelles.

Alors, tout naturellement, les attributs européens de mes compagnons perdent peu à peu tout leur prestige : les souliers jetés pêle-mêle vont tenir conseil sous les banquettes, les pardessus de coupe anglaise servent de coussins et de tapis.

Des esclaves, venus des wagons de troisième, apportent la corne de bœuf pleine de *talla* et la vaste corbeille ronde qui enferme les *ingiras* et les protège du mauvais œil.

L'un des Abyssins parle arabe; je dis mon nom; les figures s'éclairent d'un sourire, et nous devenons tout à fait amis quand j'ai accepté de partager avec eux le *talla* et l'*ingira* saupoudrés de *bisbas*.

Le train a descendu les pentes du grand plateau de deux mille mètres d'altitude, où nous roulions depuis Addis. Il arrive dans les immenses plaines de l'Aouache, à huit cents mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Il est environ quatre heures. La grande montagne volcanique de Metahara se dresse toute noire comme un jaillissement de lave figée en plein ciel. Des champs de scories dévalent à perte de vue jusqu'au lac amer où dorment les crocodiles.

Tout contre la voie, j'ai la vision rapide de crevasses profondes, noires comme des puits, où brille tout au fond un coin de ciel; c'est l'eau au niveau du lac.

Le sol caverneux de ces résidus volcaniques vibre comme un métal au passage du train. Les

poissons aveugles, troublés dans leur vie silencieuse, brisent d'un coup de queue le miroir de ces eaux mortes et s'engloutissent dans le mystère de leur monde souterrain.

Nous arrivons devant la station de Metahara, cabane perdue dans une plaine herbeuse, vaste comme une mer, avec des îlots volcaniques de lave noire. C'est la plaine dankali qui s'étend jusqu'aux pays mystérieux où le grand fleuve Aouache disparaît dans les sables, tout là-bas au nord-est, à plus de mille kilomètres.

La ligne du chemin de fer marque la frontière entre les tribus danakils et les pays gallas, ces vastes territoires du sud et de l'ouest, comprenant les hautes montagnes des Aroussis, du Tchercher et les plateaux du Harrar où pousse le café. Nous sommes ici chez les Caraillous, tribu galla très guerrière et nomade comme les Danakils, leurs voisins et ennemis héréditaires.

Aussitôt stoppé, le train est entouré de la foule des indigènes, dont la plupart viennent en curieux regarder de plus près le monstre arrêté. Ce sont des Caraillous, des hommes admirables dont les corps musclés et élégants sont à peine voilés par des haillons imprégnés de beurre.

Leurs cheveux enduits de suif, coupés à la hauteur des oreilles, les coiffent comme un casque. Tous ont la lance et le bouclier d'hippopotame avec la *djembia*, ce terrible coutelas à deux tranchants, plaquée sur le ventre.

Le spectacle de cette foule est trop ordinaire pour nous surprendre. Cependant aujourd'hui une agitation anormale règne parmi ces bergers armés en guerre.

Je vois le cantiba à la portière de son wagon écoutant un chef caraillou qui lui parle entouré d'une forêt de lances.

J'apprends que la veille un combat a eu lieu entre Caraillous et Danakils. Une vieille histoire de contestations de pâturages qui renaît chaque année avec l'herbe nouvelle. Cette fois, l'affaire a été chaude, quatre-vingts Danakils sont restés sur le terrain, et les Caraillous ont ramené cinq morts et soixante blessés. Le chef de gare somali raconte que pendant plusieurs heures, il a entendu la fusillade dans le sud, du côté de l'Aouache. Toute la brousse est en guerre, les troupeaux, les femmes et les enfants se sont enfuis vers les montagnes...

Après de longs palabres, le train repart enfin. On a dit qu'à quelques kilomètres on pourra voir le long de la voie des cadavres abandonnés. Tous les voyageurs sont juchés n'importe où pour mieux voir et ne rien perdre de cet excitant spectacle. C'est si beau de contempler la charogne que nous serons un jour!

Le convoi file maintenant dans une brousse assez dense de mimosas bas et touffus, hérissés de terribles épines, dont les bosquets impénétrables ne laissent entre eux que d'étroits passages.

Le temps est couvert et par moments un crachin fait luire les pierres noires dans les herbes jaunies.

Une immense tristesse traîne sous le ciel bas sur cette brousse qui n'a plus de soleil.

Des vautours au loin tournoient très haut : toutes les mains se tendent pour les désigner, car c'est eux qu'il faut chercher quand on veut trouver des cadavres.

Le train stoppe. Une douzaine de soldats de la suite du cantiba partent dans la brousse; les

wagons indigènes se vident en un clin d'œil, et tous leurs passagers, le fusil à la main, se lancent à leur suite.

Je me joins à eux.

Un grand Caraillo, sans doute embarqué comme guide à Metahara, court en avant; derrière lui, en file indienne, cette troupe serpente entre les mimosas, bondissant par-dessus les obstacles, s'aplatissant sous les branchages épineux, mais toujours filant bon train au pas de course accéléré du chef de file.

Le train reste sur la voie, ne gardant que les femmes, les enfants et les Européens installés aux portières, comme si un spectacle allait être donné devant eux. La machine, abandonnée par son personnel, fume philosophiquement.

En quelques minutes, nous disparaissions, comme ensevelis par la brousse. Autour de nous, l'impénétrable rideau des mimosas nains limite notre vue à quatre ou cinq mètres.

La pluie se met à tomber, mais personne ne s'en inquiète. Je vois le chef de train, la sacoche en bandoulière, et le mécanicien en bourgeron bleu, son chiffon gras à la main. Ce sont des Somalis pour qui les histoires de guerre et de massacre priment tous les règlements.

Je prévois que le champ de bataille, où les soldats du cantiba vont faire une sorte de constat, est encore fort éloigné, malgré que le guide nous ait dit qu'il était tout près. Je sais que pour un indigène cinq ou six kilomètres n'est pas une distance dont il faille tenir compte. Mais, puisque j'ai voulu suivre, abandonner serait ridicule. De plus, je risquerais fort de ne plus retrouver mon chemin dans cette brousse épaisse, sans soleil pour m'orienter, avec la nuit toute proche. Mieux vaut aller jusqu'au bout.

Voilà une heure que nous courons dans les hautes herbes qui nous mouillent jusqu'au ventre. Personne ne dit mot. Le passage de tous ces hommes ne s'entendrait pas à vingt mètres.

Tout à coup, un vol pesant de vautours s'élève devant nous au-dessus des buissons. La tête de la colonne s'immobilise, on entend claquer les culasses qu'on arme, puis des appels.

C'est un premier cadavre. Une forme brune, luisante sous la pluie, gît, à demi cachée par les épines d'un mimosa nain. On dégage le cadavre d'un Dankali entièrement nu : une odeur de charogne emplit l'air.

A mes pieds, je vois une chose noirâtre et informe, toute couverte de fourmis, et une traînée de sang va vers le mimosa où est couché le mort : c'est le sexe du malheureux que les ennemis, selon l'usage, ont tranché sans se soucier s'il vivait encore. Après cette mutilation, l'homme, abandonné, a trouvé la force de se traîner sous les épines pour soustraire son corps aux bêtes de proie.

Plus loin, en voici un autre entièrement recouvert d'herbes et de branches épineuses : sa main crispée tient encore une poignée de plantes qu'il a arrachées auprès de lui : avant de mourir, il s'est fait ce linceul protecteur pour sauver sa dépouille des bêtes immondes et permettre aux siens de lui donner une sépulture.

J'ai remarqué sur plusieurs de ces cadavres la présence d'une cheville de bois plantée dans l'orifice de l'urètre sectionné. On m'explique que c'est la première précaution à prendre quand la mauvaise fortune veut que cet accident vous arrive. Cette pratique a pour but d'empêcher l'infection et l'obturation du canal par la suture de la plaie; quelquefois de tels blessés survivent à leur

blessure !...

Chaque fois que les soldats qui nous accompagnent constatent la mutilation, j'entends dire autour de moi, d'un air tout à fait naturel : « Cattao » (ils l'ont coupé), mais c'est dit avec une intonation telle que ce mot sous-entend une sorte d'approbation, tant cette coutume barbare de la guerre leur paraît légitime.

Enfin, nous voici arrivés au point cherché : c'est la clairière où campaient les Danakils quand ils furent surpris par les Carailleurs.

Plus de cinquante squelettes gisent sur le sol; ils sont déjà blanchis tant les oiseaux de proie les ont nettoyés. Presque tous sont disloqués, sans doute par les hyènes; des touffes de cheveux adhèrent encore aux crânes, et les anneaux des bracelets de cuivre brillent autour des humérus.

Tout cela évoque la scène macabre de la nuit précédente où les hyènes dévoraient les cadavres encore chauds et aussi... les agonisants.

Je pense au malheureux que la mort n'a pas encore délivré et qui gît conscient au milieu des cadavres de ses compagnons!

Il voit tournoyer les vautours, mais les corps sont encore trop frais. Cependant, peu à peu, ils abaissent les spirales de leur vol plané et quelques-uns s'enhardissent à raser le sol d'une courbe rapide. Un peu avant le coucher du soleil, ils s'abattent enfin au centre de la clairière. D'un pas lourd, ils s'approchent, montent sur les cadavres, et tout de suite attaquent les yeux et les lèvres.

Le blessé tente en vain de les effrayer. Il ferme les yeux pour ne plus voir ce ricanement atroce des têtes aux yeux vides et aux mâchoires dénudées... Ce qu'il sera bientôt lui-même...

Le soleil se couche, la nuit tombe très vite, tout devient imprécis, les oiseaux regagnent leurs grands arbres. Alors les grillons vibrent dans le silence sur ce charnier où tout semble dormir.

Le blessé va s'assoupir pour ne plus se réveiller peut-être, il s'abandonne... Alors des hurlements lointains se répondent et s'approchent; des ombres grises sortent du taillis, elles courent sans bruit comme des fantômes, passent et disparaissent.

Les grillons se sont tus. On entend les souffles brefs des bêtes qui reniflent, et l'odeur infecte de l'hyène emplit l'air.

Tout à coup, une forme grise à la tête énorme, l'arrière-train bas, saute lourdement près d'un cadavre avec un grognement vorace, elle fouille les entrailles, et on entend les os broyés craquer sous les mâchoires. D'autres fantômes surgissent et se jettent pêle-mêle sur ces formes humaines qui semblent dormir.

Les hyènes se battent et s'enfuient en traînant un membre arraché, qu'elles vont dévorer derrière un buisson.

L'agonisant est encore protégé par le mystérieux sortilège de la vie qui intimide les bêtes de nuit, mais une ombre tourne autour de lui et peu à peu s'approche; il reconnaît la *ouaraba* lâche et féroce. Il crie, agite ses bras pour l'effrayer; peut-être ira-t-elle sur un cadavre? Mais c'est lui qu'elle veut, elle ne s'éloigne pas, elle recule, hésite, s'avance, s'enhardissant de plus en plus. L'homme n'a plus de force, ses mouvements s'amollissent, il bouge à peine, sa voix s'assourdit...

Alors, brusquement, l'hyène, tête baissée, s'élance. D'un coup de dents, elle déchire le ventre et arrache les intestins; d'autres se précipitent à la curée avec leur hideux ricanement, et l'homme est

mis en pièces.

.....

La nuit est noire quand nous arrivons au train. Nous l'avons retrouvé sans trop de difficulté, grâce au sifflet qu'on a eu l'heureuse idée de faire fonctionner.

Je suis assailli de questions, mais j'envoie au diable ces curieux qui seraient incapables de comprendre la tragique grandeur du drame que je viens d'évoquer et qui n'est qu'un incident banal des solitudes de la brousse d'Afrique.

A la cadence monotone de ses rails, le petit train reprend dans la nuit sa course d'aveugle passif vers la gare de l'Aouache, où nous attendent les tables du buffet grec.

[1](#) Ato, titre équivalent à notre « Monsieur ».

LA NAISSANCE DU NAVIRE

De retour à Obock, je fouille le fond de l'ancienne rade pour y retrouver l'épave d'une frégate à voile coulée vers 1871. Il ne reste plus que l'énorme quille en chêne à peine apparente tant elle est envasée. Il y a neuf mètres de fond en ce point, et l'eau se trouble pour des heures aussitôt que les plongeurs fouillent la vase. J'ai d'ailleurs de grandes difficultés à décider les Noirs à plonger là, à cause d'une légende.

Cette superstition m'oblige à descendre moi-même pour donner l'exemple.

On raconte que l'âme en peine du capitaine de ce navire, dont le corps a disparu dans le naufrage, erre la nuit sur la mer; on l'entend se lamenter au fond de l'eau, et certains affirment l'avoir vu surgir des vagues aux nuits d'équinoxe.

Sans doute, les grincements de l'épave, disloquée par la houle et la silhouette de la figure de proue, émergeant aux basses mers des pleines lunes, ont accredité cette légende.

Moi-même, j'ai souvent évoqué l'image de ce parrain d'outre-tombe, de ce vieux loup de mer qui préfère mourir plutôt que d'abandonner son navire. Je le vois seul sur l'épave qui s'enfonce, le dos tourné à la terre où tous se sont sauvés. Il a engagé son pied dans une boucle d'amarrage pour que son vaisseau l'entraîne et il disparaît dans le grand remous que laisse sur la mer, comme un dernier sillage, le navire qui sombre...

Après quinze jours d'efforts, nous remontons avec des flotteurs la lourde pièce de chêne envasée depuis cinquante ans, et je réussis à l'amener sur la plage de mon chantier. Du cœur de ce madrier pesant, durci comme de l'ivoire, je tire la quille de mon futur navire.

D'autres épaves me donnent du fer en abondance. Enfin, en explorant la place de la rade où, jadis, se faisaient les charbonnages, je récolte plusieurs tonnes de charbon. J'aurai là, de quoi forger les clous et les ferrures.

Entre-temps, j'apprends qu'un gros boutre de mille tonnes s'est perdu au cap Guardafui. A toutes voiles, je franchis les trois cents milles qui m'en séparent et je rapporte, après bien des peines, toute la mâture et un train de bois de teck que je tire en remorque à la voile.

Tous ces éléments, enfin réunis, le travail commence. Chaque jour, les Bédouins, des monts Mabla, apportent sur leur dos, une par une, les grosses branches d'arbres et les troncs tordus, choisis selon les gabarits des diverses membrures.

Après cinq mois d'efforts, j'ai fait sortir d'un peu partout la matière première de mon futur navire : huit charpentiers arabes y travaillent, et j'ai bientôt la joie de voir le grand squelette qui incarnera mon rêve prendre peu à peu sa forme. Le navire aura environ deux cent cinquante tonnes. Il mesure trente-cinq mètres de long et, sur la plage, il semble gigantesque.

Selon les usages locaux, la construction se fait parallèlement à la rive, car, une fois le navire terminé, on ne peut, comme en Europe, le lancer sur des glissoirs suiffés. On le couche sur le flanc,

la quille tournée vers la mer. Elle repose sur des madriers graissés et la coque sur un lit de planches. On le fait glisser ainsi, à marée basse, jusqu'au point où le flot pourra le prendre. Cette opération se fait avec un grand nombre d'hommes halant sur des câbles, à la cadence de chants spéciaux.

Plus de deux cents Danakils, tous à demi nus, unissent leur effort dans un grand cri prolongé, et l'énorme masse s'ébranle, comme si la grande clameur poussée par tous les hommes éveillait ce colosse à la vie.

Cependant, les marées ne sont pas assez fortes pour le soulever, et il reste trois jours couché sur le sable. Pendant trois nuits, la mer est grosse au large et la houle pénètre dans la rade à pleine eau; les lames viennent battre pendant plusieurs heures contre ce grand vaisseau vide qui retentit et gronde sous leurs chocs.

La situation est critique. Je fais creuser un chenal, mais la mer l'ensable. A la marée suivante, je recommence avec plus de trois cents Bédouins qui travaillent avec leurs mains, car je n'ai pas assez de pelles. Enfin, le jour de la pleine lune, à la haute mer, le navire flotte et se balance en eau profonde.

Si ce jour-là il n'avait pas quitté la rade, il était à jamais perdu, car la mer l'aurait brisé avant le retour des grandes marées suivantes.

Il me faut deux mois encore pour le gréer. Je n'ai pas de machine à mâter, et l'implantation des mâts dans ces conditions est une opération extrêmement périlleuse. Un homme a les deux jambes écrasées par un des mâts qui brise ses étais dans un coup de roulis.

Je dois faire presque tout moi-même, mes mains sont couvertes de plaies et de meurtrissures. Mais, peu m'importe, je veux arriver.

Aussi, combien grande est la joie de la première sortie! Elle me paie de toute ma peine : ce grand voilier, poussé, semble-t-il, par miracle sur cette côte déserte d'Obock, impressionne les indigènes qui aiment à mettre du merveilleux en toutes choses. Pour eux, le mystère du capitaine Fantôme, dont j'ai pillé l'épave, s'est incarné dans ce navire qui leur semble une résurrection et ils le nomment *Ibn el-Bahar*, fils de la mer¹

Je tente une première sortie qui m'encourage à effectuer tout de suite un voyage à Massaoua. Je réunis un gros chargement de marchandises : huit cents sacs de blé pour le gouvernement de l'Erythrée et six mille peaux de bœufs appartenant à un commerçant de Djibouti.

Parti le 2 août d'Obock, je suis assailli par un violent coup de vent du nord-ouest et, dans un coup de tangage, je casse le mât de flèche de misaine. Je rentre à Obock avec une voile de fortune pour y faire les réparations.

Nous voilà remâté, et *l'Ibn el-Bahr* a repris sa silhouette. Après la leçon que m'a donnée cette avarie, j'augmente le nombre de l'équipage et j'engage le grand Djober, fort Soudanais athlétique, qui pêche la nacre dans la rade d'Obock. Je le décide sans peine à m'accompagner, son travail de plongeur n'allant pas fort en ce moment où les eaux sont troublées par les vents d'ouest de la saison chaude.

Après avoir conclu mes arrangements avec lui, tout l'équipage vient me trouver et déclare que si Djober embarque le malheur sera sur nous, car il est *chabaka* (qui porte la malchance). C'est pour cette raison que Djober pêche en solitaire sur sa pirogue.

Une série de coïncidences malheureuses ont valu à ce pauvre diable cette réputation qui en fait un paria. Bien entendu, je n'ajoute aucune importance aux histoires qu'on me raconte; je rassure mes hommes en leur affirmant que nous rompons le charme maléfique en allant dire une *fatha* (prière) propitiatoire sur la tombe du cheik Omar, au cimetière d'Obock, et en répandant sur le navire le sang d'un bouc noir dont la chair ensuite sera mangée en un joyeux festin.

La perspective de cette cérémonie gastronomique et le respect dû à la puissance du cheik firent tomber les dernières résistances. Le départ fut fixé au lendemain matin.

Tout l'après-midi, les femmes danakiles, le torse nu, les seins écrasés sous les courroies de l'outre pleine, font la navette entre le puits de la palmeraie et la plage, où l'embarcation du bord remplit ses tonnelets. On les voit aller par files, courbées sous leur fardeau, comme un convoi de fourmis noires.

La nuit venue, tout l'équipage se rend au cimetière musulman où les pierres orientées marquent la place des morts étendus là sous le sable tiède, la tête tournée vers le tombeau lointain de leur prophète.

Les hauts mimosas épineux étalent leurs parasols au-dessus de ces pierres anonymes, et le vent tiède de la brousse passe sur elles comme une caresse d'apaisement. Il va vers la mer, tout chargé des senteurs chaudes de la terre, et la grande mousson du large l'emportera dans sa solitude. La mer scintille entre les branches basses sous la lueur d'une planète rousse qui monte dans le ciel. Le bruit strident des grillons invisibles s'exhale de toute la terre et remplit l'espace d'une immensité sonore.

Le tombeau du cheik est marqué par un chiffon rouge qui palpète perpétuellement comme une chose vivante. Une cassolette de terre est posée au centre. Les fidèles y font brûler en offrande des résines odorantes et des bois précieux. Tandis que le parfum de l'encens se répand au loin, emporté par la brise, les matelots scandent au rythme d'un tambourin un chant primitif de louanges au Prophète et au cheik.

Autour de nous, maintenant, les grillons se sont tus; il se fait comme un trou de silence dans ce frémissement sonore qui semble unir les étoiles à la terre.

Lentement, le petit cortège reprend le chemin du village en file indienne, à travers les buissons, en chantant les versets du Coran, ponctués de battements de mains.

Le lendemain matin, aussitôt le navire en mer, le bouc est égorgé et son sang répandu sur l'étrave, les bossoirs et la mèche de gouvernail. C'est, paraît-il, d'avoir été frustré de cette cérémonie que le navire a brisé son mât de misaine.

Après quelques heures de vent favorable, il faut péniblement louvoyer. Pendant deux jours, c'est une lutte acharnée contre le vent pour gagner à peine quelques milles. Le vent de nord-ouest qui sort de la mer Rouge souffle avec une grande violence en cette saison, et il y a peu d'espoir de le voir mollir.

Exténués de fatigue, nous prenons un mouillage sous la côte arabe. Toute la nuit, des rafales de vent nous criblent de sable. Le matin, il faut dérader pour aller nous réfugier sous l'abri très précaire du ras Syian. J'espère pouvoir attendre là le courant qui s'établit au coucher de la lune pour pénétrer dans le détroit de Bab el-Mandeb.

Je passe une nuit affreuse : le navire, pris par des remous, n'évite plus au vent et présente sa poupe à la houle. J'ai grand-peine à sauver le gouvernail.

La situation est très critique. Je songe malgré moi au mauvais sort que Djober porte avec lui ! Mon navire me semble sinistre et comme voué à une fin tragique !

Tout, d'ailleurs, porte à ces sombres pressentiments : le vent qui siffle dans la mâture et la mer qui gronde autour de nous en brisant sur le récif tout proche. Des gerbes d'écume surgissent comme des fantômes désespérés, retombent et étalent sur l'eau d'étranges monstres blancs. Le cône de basalte de la montagne de Syian se dresse dans la nuit, impassible, comme s'il attendait que la pauvre chose fragile que nous sommes vienne se briser sur les roches cachées sous l'eau noire.

Enfin le courant change un peu avant le lever du soleil, et le bateau commence à éviter au vent. Je m'empresse de quitter ce coin infernal auquel tout est préférable. Mais, dehors, le temps est très gros, et je suis obligé de relâcher à Périm. J'espère y trouver un vapeur qui me remorquera pour passer le détroit.

En arrivant au port, j'apprends qu'un remorqueur va partir au secours d'un paquebot de la *British India*, échoué la veille sur un îlot de l'archipel Hanish.

Je réussis à obtenir la remorque jusqu'à ce point moyennant cinq cents roupies. Je trouve vingt-quatre passagers arabes qui veulent aller à Massaoua. Ils s'entassent sur le pont avec leurs bagages, sur les ballots de cuir, et, à huit heures du soir, nous sortons de l'île derrière le puissant vapeur.

J'ai une profonde satisfaction à remonter ainsi, malgré lui, ce terrible vent du nord-ouest devenu mon ennemi personnel. Je file maintenant allégrement huit nœuds dans le sillage du remorqueur, et la fumée dont il m'enveloppe me semble agréable tant est grande ma joie de vaincre si aisément cet obstacle, hier encore insurmontable.

A l'aube, les grands cônes volcaniques des îles Hanish se profilent dans le ciel rose. Le vent est tombé, la mer est devenue comme un lac. Nous ne tardons pas à apercevoir le vapeur échoué sur une roche qui émerge seulement de quelques centimètres au-dessus de l'eau. Il est arrivé dessus dans la nuit, à quinze nœuds, et s'y est engagé jusqu'à l'aplomb de la passerelle. Tout son avant est hors de l'eau. Sans doute, le coup de vent de ces jours derniers a produit des courants qui l'ont dépalé de sa route et, dans l'obscurité, il n'a pu voir cette roche sournoise.

Je lâche la remorque et, profitant de la brise de mer, je reprends seul ma route au nord-ouest. Mais ce vent favorable ne dure pas : une barre noirâtre vient de l'horizon et s'élargit; puis on distingue une frange d'écume; c'est la mousson qui arrive avec toute sa violence. Elle s'abat sur nous, et, en quelques minutes, la mer se creuse.

C'est de nouveau le vent debout! Il faut reprendre les bordées. Je puis tout juste tenir la route ouest pour doubler au vent la pointe de l'île Hanish. La mer, sans être très grosse, est particulièrement courte et hachée, ce qui me fait espérer que le courant est pour nous en ce moment.

[1](#) Il fut immatriculé à Djibouti sous le nom *d'Edouard* Geffriaud, que je lui donnai pour honorer la mémoire du gouverneur de ce nom qui fut un homme de bien. Mais toujours les indigènes le nommèrent *Ibn el-Bahar*, c'est pourquoi j'emploie seul ce nom sous lequel en réalité vécut le navire.

LA MORT DU NAVIRE

J'ai devant moi la côte d'Afrique, la pointe de Rakmat, que je compte atteindre vers les quatre heures trente du soir. En consultant la carte, je vois que, sous le vent de ce cap, les fonds sont de sable et corail avec des profondeurs de neuf mètres. J'espère que la mer y sera plus plate et permettra de virer de bord plus aisément. A mesure que nous approchons de la côte, l'eau se trouble et devient jaunâtre. Malgré cela, la sonde ne me donne pas le fond. D'ailleurs je suis encore à plus de huit milles de terre.

Vers quatre heures, la pointe de Rakmat commence à nous abriter. La mer, toujours trouble, est plus calme, mais, cependant, encore assez houleuse. Le vent mollit : la sonde donne dix mètres. Il est temps de virer. Je laisse mon thé, que le mousse vient d'apporter, et je commande la manœuvre. Mais le vent est mou, le navire manque à virer. Je lui redonne de la vitesse en laissant porter; mais, encore une fois, il manque son évolution. On dirait qu'une main mystérieuse s'acharne à me tenir le cap vers la terre. Mieux vaut alors de virer lof pour lof, car, malgré les indications rassurantes de la carte, où ne figure aucun danger, j'ai quelque malaise à évoluer par neuf mètres de fond dans des eaux troubles...

Quand le navire a terminé son évolution vent arrière, je mets le cap dans le vent pour faire étarquer les écoutes.

Au moment où je laisse un peu porter pour reprendre de l'erre tribord amures, le mousse crie à l'avant :

– *Zeima Hari!* (Le bateau est échoué !)

Personne, cependant, n'a senti le moindre choc; mais ce cri nous galvanise! D'un bond, je suis à l'avant : la sonde donne neuf mètres. Je cours alors à l'arrière... mais, à mi-chemin, j'ai le souffle coupé : j'entends dans la cale le bruit sourd de l'eau battant comme un lugubre ressac les flancs intérieurs du navire. Par le rouf de ma cabine, je vois une langue d'eau noire poindre à tribord et, d'un seul coup, recouvrir tout le plancher.

Je comprends que tout est perdu : nous coulons avec une rapidité foudroyante! L'eau est déjà au ras des dalots et les passagers arabes clament : « *Ya Allah ! Ya Allah !* » comme un cri de mort, en levant les mains au ciel. J'essaie de jeter le chargement de pont au-dessus bord, mais l'eau inonde en quelques secondes, et les vagues emportent tout.

Cependant, le bateau n'enfonce plus. Il s'est assis sur une roche qui a pénétré comme un gigantesque coin. Seule la dunette et une partie du gaillard d'avant émergent.

Un éclat de rire nerveux me secoue devant cette désolation : c'est le combattant vaincu, réduit à l'impuissance, mais qui ne veut pas se rendre. Il rit à la face de l'adversaire en mépris du coup de grâce qu'il va recevoir... J'ai le sentiment que, pour moi, tout vient de finir, que je dois disparaître avec mon navire. Cela me paraît naturel et me donne une parfaite sérénité dans le désespoir, comme une anesthésie morale.

Je rabroue brutalement mon pauvre Abdi qui s'acharne à plonger dans le désarroi de la cabine pour sauver quelques-uns de mes objets personnels, pour lui sacrés! A quoi bon, je suis détaché de tout. Je veux même que tout s'engloutisse pour effacer à jamais la réalité de ce cauchemar!

Trois minutes ont suffi pour anéantir une année de labeur, d'âpre lutte et de sacrifices. Chaque pièce de bois, qui maintenant se brise et se tord, est née à sa forme sous mes yeux : il me semble que je l'ai créée en façonnant le tronc d'arbre apporté de la montagne.

Les grands clous de fer forgé et toutes les ferrures ont jeté devant moi leurs étincelles sur l'enclume sonore.

Je revois, sur la plage d'Obock, le grand vaisseau de bois neuf, dressé sur ses épontilles, comme un insecte qui attend ses ailes.

Je revois le chantier qui s'éveille dans le matin clair, tout doré du soleil qui monte de la mer. Les charpentiers font retentir le bois sous leurs marteaux. L'enclume jette ses notes claires dans le chant des coolies stridents...

La coque blonde semble naître de cette activité joyeuse : elle précise chaque jour ces lignes harmonieuses et fuyantes que des millénaires d'efforts d'adaptation ont fixé comme des formes animales. Ces courbes gracieuses évoquent la lutte future avec la mer et les envolées légères sur les lames qui passeront sans frapper sous le fuseau des œuvres vives...

A ce grand corps immobile, j'ai donné la vie avec ces ailes de toile blanche qui prendront au vent la force et le mouvement. Docile, le navire m'a obéi quand je tenais sa barre comme la main d'un ami qui dompte pour moi ces deux forces alliées : le vent et la mer...

Maintenant tout est anéanti : il reste ce spectre de détresse et de mort : l'épave 1

C'est le colosse vaincu par surprise. La mer s'acharne à le détruire, et une longue plainte d'agonie, modulée au mouvement de la houle, monte de tout ce grand corps qui meurt.

Après quelques secondes de cet état quasi hypnotique, je reprends le sens des réalités. Je songe aux miens qui m'attendent, à tous ceux qui sont là...

Je dois vivre.

Alors la poignante douleur d'un affreux déchirement me saisit aux entrailles : je vais abandonner mon navire...

Malgré tout, il faut agir puisque j'ai résolu de lutter. D'abord, sauver ces malheureux Arabes, maintenant résignés à leur sort, car, d'un instant à l'autre, l'épave peut se disloquer et s'engloutir avec tous ceux qu'elle porte.

La terre me semble distante de trois ou quatre milles. Un baril d'eau de cinquante litres et quelques menus objets de première nécessité sont embarqués en hâte dans le youyou avec six passagers. Chargés à couler, ils partent vers la terre, disparaissant par instants au creux des vagues.

Maintenant, la nuit tombe sur nous, sinistre et hallucinante. Le fantôme du vieux capitaine que j'ai chassé de son épave flotte sur toutes les choses imprécises qui se dressent dans l'ombre, sortant comme des membres brisés de la nappe mouvante de l'écume, ce linceul blanc qui couvre le naufrage.

Le navire, de plus en plus, grince de toutes parts. Les mâts ne sont plus dans l'axe, témoignant que la quille, cette échine robuste, vient de se rompre; je vois leur silhouette noire agiter sur le ciel les agrès rompus.

Où sont les belles voiles blanches, gonflées dans le soleil? Par instants, je crois rêver un atroce cauchemar, je vais peut-être m'éveiller au bruit de l'étrave taillant gaiement la mer bleue... Mais non, la réalité est bien là, brutale, et la main de fer du désespoir me prend au cœur et le broie.

L'embarcation revient; elle repart avec un autre chargement de passagers.

Le vent s'est calmé, mais le ciel se couvre : la nuit devient très noire; je crains que la barque ne puisse plus nous retrouver. J'espère cependant que les mâts seront assez visibles.

Tout à coup, Abdi se glisse contre moi : il me prend par le bras et, silencieux, d'un geste presque furtif, me montre la mer. Je regarde, l'eau est maintenant phosphorescente, et je vois des traînées lumineuses se tordre et se déployer : les requins 1

Le jus infect de ces peaux de bœuf les a attirés. Il y en a des centaines, de toutes les tailles. Mis en appétit par l'odeur de cet appât inaccessible, qu'ils sentent à travers les parois disjointes du navire, ils tournent autour de nous, se poursuivent et se dévorent entre eux. La moindre chose qui maintenant tombera à la mer sera leur proie immédiate.

Il ne faut plus songer à se sauver à la nage si l'épave achève de se briser. Je fais alors rassembler tous les espars, toutes les pièces de bois que je puis libérer et j'amarre le tout ensemble sur le pont. Ce radeau improvisé pourra devenir notre ultime salut contre la horde affamée qui nous guette. D'ailleurs, ce nouveau danger ne nous apporte aucune frayeur. Au point où nous en sommes, rien ne peut plus nous émouvoir : nous restons indifférents...

Cependant, la mer baisse. Je crains de plus en plus que la coque, moins soutenue par l'eau, ne se brise entièrement et que tout ne soit emporté par la mer.

L'embarcation revient pour la troisième fois : on change de rameurs. Abdi part avec Djobber et les derniers passagers.

Je reste seul avec quatre hommes sur la dunette. Malgré la nuit très noire, l'embarcation pourra retrouver l'épave à cause des mâts encore debout. Personne ne parle. Notre petit groupe, comme des fantômes, semble faire partie de l'épave.

Toujours la plainte du navire monte dans la nuit, rythmée au balancement de la houle. Des grincements aigus, comme des cris, semblent répondre à des gémissements étouffés aux profondeurs de l'eau.

Un long craquement, d'abord sourd, part du fond du navire. La dunette où nous nous tenons serrés a un soubresaut, et, dans un fracas de planches brisées, de poutres éclatées, la mâture s'abat : le mât de misaine d'abord, le grand mât à sa suite... Le navire achève de mourir...

Les grincements se sont tus, et les requins font des remous en plongeant d'un puissant coup de queue dans la coque entrouverte. Notre radeau est pris sous les câbles d'acier des haubans; il ne

faut plus espérer le dégager maintenant. La marée remonte peu à peu : les lames balaient ce qui reste du pont effondré. L'étrave a disparu, et ces affreux grincements reprennent, plus assourdis, leurs lamentations sinistres.

Les heures passent... La barque ne revient pas. Il doit être deux heures après minuit. Je pense que nous ne devons plus être visibles dans la nuit, maintenant que les mâts se sont abattus.

Impossible de faire un signal de feu. Alors, toutes les minutes, tous ensemble, nous poussons un long cri. Mais ce hurlement humain, cet appel désespéré, se perd sans écho dans la solitude et dans le vent...

Pourrons-nous tenir jusqu'au jour... Entre chaque cri, nous écoutons pour percevoir une réponse. Mais seule la plainte de l'épave se lamente dans la nuit, et la mer remplit l'espace de son bruissement immense.

Enfin, après un temps qui paraît très long dans cette nuit qui ne finit pas, il nous semble entendre des appels; puis les yeux de lynx de Kadigeta distinguent un point noir : c'est la barque! Depuis deux heures, elle erre sur la mer; les deux rameurs voulaient rentrer, croyant l'épave disparue et nous avec, mais Abdi a voulu rester jusqu'au jour, espérant, contre tout espoir, nous retrouver accrochés à des planches.

J'embarque le dernier, j'abandonne l'épave!... Rien ne pourra dire l'angoisse poignante et le déchirement de cet abandon!

La barque s'éloigne : j'entends encore gémir pour la dernière fois mon pauvre navire, et je vois disparaître dans la nuit le profil de sa forme arrière...

.....

Ce n'est rien de périr avec son bateau, je le comprends clairement dans cette minute déchirante et je pense au vieux capitaine qui a préféré aller par le fond que de laisser son bateau s'engloutir seul.

LE CAMP DES NAUFRAGES

En approchant de terre, la mer devient tout à fait calme et le vent tombe. Il faut cependant une heure pour atteindre le rivage : c'est une plage basse.

Tout le monde est groupé un peu en arrière; presque tous sont étendus, roulés dans leur tob, endormis, indifférents.

Je m'étonne qu'on n'ait pas tenté de faire du feu et d'organiser un campement provisoire.

Abdi m'explique que nous sommes loin d'être sur le continent; la terre est à plus de cinq kilomètres. Nous sommes sur une langue de sable, séparés de la côte par des lagons. Il faut attendre le jour. Je visite en attendant ce qu'on a pu sauver.

D'abord un appel : personne ne manque.

Nos moyens d'existence : cinquante litres d'eau, vingt kilos de riz et un peu de sucre; c'est tout.

Il y a encore les armes : trois fusils Gras et quelques cartouches; ça peut toujours servir. Le poste italien de Rakmat ne doit pas être à plus de dix kilomètres, et je compte y aller dès le jour venu.

Enfin le ciel blanchit : le soleil sort de la mer; le temps est calmé; j'aperçois encore au large l'épave telle que nous l'avons laissée hier.

J'ai vite fait de me rendre compte que nous sommes sur cette bande de sable qui court parallèlement à la côte, coupée par endroits de passes larges et profondes, où l'eau de la mer entre pour emplir les lagons qui la séparent de la terre.

Dans le sud, tous ces marais sont couverts d'une forêt de mangliers (palétuviers blancs) qui s'étend jusqu'à la baie de Beiloul. Pas un être humain à espérer dans un pareil endroit. Il est certain que notre naufrage n'a pas été vu hier, à cause de l'éloignement de la côte, des quelques misérables pêcheurs qui s'y trouvent.

Pour aller au village de Rakmat, il faut franchir les lagons; je le tente à pied avec Abdi et deux hommes, dans l'espoir de rapporter quelques provisions. Mais il faut y renoncer : tantôt c'est de la vase molle où l'on enfonce jusqu'à la ceinture, tantôt des parties profondes où il faut nager. De crainte d'être engloutis dans des terres mouvantes, je juge plus prudent de retourner.

Nous prenons alors l'embarcation pour chercher une passe par la mer.

En remontant à un mille environ vers le nord, nous trouvons une coupure où la mer, au moment de la marée montante, entre avec violence. Le plus simple est de se laisser porter par ce courant qui doit aller quelque part. En effet, il nous porte dans les parties profondes du lagon, et nous pouvons faire usage des rames.

Après bien des méandres, nous arrivons enfin aux quelques huttes misérables du village de

Rakmat. Ces pauvres demeures sont groupées sur la plage, au pied d'un cône de lave noire. Je vois avec plaisir deux zarouks (barques arabes) halés sur le sable. Cela me permet d'espérer un peu de secours.

Je vais à une case carrée où réside l'indigène, un Tigréen, qui représente le gouvernement italien. Il nous a vus venir et s'empresse de modifier sa tenue, en ce moment plutôt sommaire, en se coiffant du monumental tarbouch d'ordonnance dont les Italiens affublent leurs miliciens indigènes. Il aurait bien voulu aussi mettre sa veste kaki, mais malheureusement les manches liées à leurs extrémités lui servent de sacs pour mettre son sucre et autres choses précieuses.

Tout le village est sorti des huttes de nattes : hommes et bambins nus sont massés devant la case pour écouter le récit de notre naufrage. Tous ces gens me reconnaissent, car j'ai relâché à Rakmat trois ans auparavant. Cela simplifie beaucoup les pourparlers.

Un courrier partira demain matin pour Assab. Je prépare une lettre pour le *commissario*, où je prie ce fonctionnaire d'expédier d'urgence un télégramme à ma femme. Je veux prévenir les fausses nouvelles qui courent plus vite qu'on ne le voudrait quand il s'agit d'annoncer des événements sensationnels.

Je fais ensuite un prix et des conditions avec les patrons arabes des deux zarougs pour nous apporter de l'eau et tenter le sauvetage des cuirs restés dans le ventre de l'épave.

Je charge un peu de bois mort dans le youyou, et nous repartons à travers la lagune rejoindre la troupe de mes naufragés. En arrivant, mon premier soin est d'évacuer les vingt-quatre Arabes sur le village de Rakmat, car tout ce monde a bu sans mesure, et notre eau est épuisée.

Ils achèveront leur voyage à pied en suivant la côte, à peine deux cents kilomètres, mais dans un effrayant chaos de lave et de scories. Ou bien ils attendront que leur bonne étoile leur envoie un autre navire; il en passe quelquefois pendant la mousson d'hiver. Ce n'est que trois mois de patience à avoir et le temps compte peu pour ceux qui savent la vanité de l'agitation humaine.

Dans l'après-midi, je vois les deux voiles blanches des zarougs arriver par la mer en contournant la pointe extrême du cap.

Le temps est maintenant calmé; nous pouvons sans peine retourner à l'épave toujours prise sur sa roche. C'est un pâtre de corail isolé dont une pointe a crevé la coque près de la quille au moment de notre passage.

Une fatalité a voulu que nous passions sur ce point funeste juste au moment où le navire tombait dans le creux d'une lame, et cela s'est produit à l'heure de la plus basse mer; quelques instants plus tôt ou plus tard, nous aurions pu passer sans danger. Il a fallu aussi que le vent mollisse pour nous faire manquer deux fois à virer, comme si une volonté avait donné les événements pour nous amener sur ce point à l'heure fatale.

Je pense malgré moi à Djobber, le porte-malheur!

Coïncidence! C'est bien vite dit, mais combien troublantes deviennent tant de coïncidences successives ! Je ne puis me défendre contre un sentiment de crainte en face d'un grand mystère dont je me sens confusément le jouet misérable. Ce que nous appelons les superstitions sont peut-être moins ridicules en leur simplicité que l'attitude satisfaite des esprits forts qui croient expliquer

l'inconnaissable en l'appelant le hasard.

Les zarougs accostent : ils sont montés par un nombreux équipage de Danakils, mêlés à des Arabes, et aussitôt le sauvetage s'organise.

Je fais dégager les mâts, les vergues et tout le gréement qui pourra me servir, car j'ai repris mon courage dans la volonté de reconstruire un autre bateau.

Quand l'adversité nous frappe, il faut résolument tourner le dos au passé, garder seulement le souvenir de la leçon que toujours il comporte et qu'un but nouveau devienne le seul objectif.

L'espoir est un genre de vie, les regrets ne sont que des cendres

Djobber, en sa qualité de plongeur, dirige le sauvetage des cuirs avec des Danakils des zarougs. Le mauvais génie qui le poursuit doit être, je pense, satisfait, et, d'ailleurs, je ne vois pas quels nouveaux malheurs pourraient nous atteindre encore.

Les hommes arrachent à l'épave ce qui peut servir et le réunissent en un grand radeau, que l'embarcation traîne lentement en remorque vers la terre. Abdi, au mépris des requins qui suivent ce train de bois, circule à son aise sur les espars flottants, riant et frappant l'eau pour les faire fuir. Il s'amuse.

Le travail des plongeurs dans la cale est répugnant ; toutes les peaux de bœuf, gonflées, ont rompu leurs attaches; elles flottent entre deux eaux, molles et visqueuses, fluctuant dans le liquide infect et noirâtre qui emplit la cale. Une intolérable odeur de charogne se dégage de ce cloaque. Quatre plongeurs nus s'enfoncent dans ce borborygme; ils disparaissent dans les flancs de l'épave, puis ressortent à l'écouille, ramenant les paquets de cuir que leurs camarades saisissent avec des crochets et hissent sur le pont.

Peu à peu, s'excitant les uns les autres, et stimulés par l'appât du gain, ils plongent presque tous, et il devient impossible dans ce tumulte de se rendre compte si l'un d'eux ne remonte plus à la surface.

Les sacs de grain aussi sont retirés, tout gonflés et en pleine fermentation. Je suis obligé de partir, tant la puanteur est intolérable.

Sur la plage, les sacs sont éventrés et le grain répandu sur les voiles pour le faire sécher. Notre îlot de sable est maintenant recouvert par les cuirs étendus, et l'air est empesté.

A la tombée de la nuit, Djobber rentre avec son équipe. Tous sont silencieux. J'appréhende encore un malheur. Deux hommes sont au fond de la barque : ils semblent morts. On les a recherchés au moment du départ, ne les trouvant plus, et on les a repêchés au fond de la cale, noyés apparemment. Sans doute, en remontant de leur plongée, ils ont été coiffés par un de ces cuirs flottant entre deux eaux et, ainsi aveuglés, ils ont manqué la sortie de la cale. Dans l'animation générale, au milieu des chants et des cris qui accompagnaient leur travail, on n'a pas pris garde à leur absence.

L'un est déjà raide : il n'y a plus rien à faire. L'autre a les membres encore souples. Je le couche sur le sable et je tente la respiration artificielle. Les Danakils et les Arabes me regardent faire avec surprise. Pour eux, ces hommes n'ont fait que subir ce qui était écrit.

L'heure était venue pour eux, il est absurde d'y vouloir changer quelque chose. Puisque nous ne sommes pas les maîtres du sort, pourquoi vouloir le corriger? Ces hommes ont eu à passer, pour

mourir, un moment pénible et douloureux. C'est fait, le paradis de Mahomet les attend. Il est donc cruel maintenant de les rappeler à la vie puisqu'ils devront une autre fois la quitter et peut-être plus douloureusement encore.

Ils ont payé, la mort leur appartient; on les vole en les sauvant.

Voilà quelle est, à peu près, la pensée de ces gens tandis que je soigne le malheureux. Après quarante minutes, un spasme lui fait rejeter en abondance cette eau infecte et noire, puis les réflexes de la respiration peu à peu se rétablissent. Il est sauvé; mais c'est sans aucune joie que ses camarades assistent à ce qui devrait leur paraître un miracle. Allah n'a pas voulu le prendre, voilà tout.

Quant à l'autre, au cadavre, on creuse pour lui un trou à la partie la plus élevée de la plage. Après avoir lavé son corps, on le roule dans une étoffe blanche dont un camarade se dépouille. On le couche sur deux avirons et, à quatre, on le porte sur les épaules. Le cortège se met en route en chantant en cadence, avec des répons sur les tons graves : *La illa illalla... La illa illalla...* Chacun son tour vient prendre la place des porteurs pour que le fardeau mortuaire touche toutes les épaules avant d'arriver à la fosse.

Tous sont tournés vers La Mecque. On pose le mort au fond de son lit de sable; on le recouvre d'herbes, de joncs, puis de lambeaux de nattes, et, toujours au milieu des chants, le sable retombe sans bruit et l'ensevelit. Comme il n'y a pas de pierres pour marquer la sépulture, on place une carapace de tortue toute blanchie au-dessus de la place des pieds, et une tête de poisson scie, abandonnée jadis sur la plage par des pêcheurs, est plantée à l'autre bout, dressant sa lame hérissée de pointes.

Combien en ai-je vu de ces tombes primitives sur les îles plates de la mer Rouge où souvent les pêcheurs de nacre laissent un des leurs... En passant devant ces îlots perdus et déserts, on aperçoit ces têtes de requins scies, dressées comme un signal. Seuls les oiseaux de mer viennent visiter ces cimetières du large, que le soleil et le vent effacent peu à peu.

En regardant cette tombe fraîche, je pense au mauvais sort que Djobber porte avec lui... Encore une coïncidence!...

Quant au rescapé, il est déjà assis sur les talons et bientôt va reprendre ses occupations comme si rien d'extraordinaire ne lui était arrivé.

La nuit est presque venue. Nous faisons un peu de feu pour cuire du riz, car une faim terrible nous tenaille. Depuis hier, nous n'avons rien mangé. L'eau sauvée de l'épave étant finie depuis longtemps, nous entamons celle apportée par les zarougs. Elle est affreusement saumâtre, et je me demande si elle sera buvable. On nous dit que les puits sont très bas à cause de la sécheresse et que, si la pluie ne vient pas bientôt, l'eau de mer seule humectera le fond des points d'eau.

Dans ces moments de disette, les gens du pays boivent seulement le lait des chamelles qui paissent dans les forêts de mangliers. Ces sobres animaux peuvent vivre là sans boire; l'humidité des feuilles leur suffit, et ils réalisent ce prodige : faire vivre des hommes là où il n'y a que de l'eau salée et des mangliers amers.

Quelques-uns de ces bergers ne tardent pas à arriver avec de grandes outres pleines de lait. Ils les échangent contre ce grain à demi pourri qui sèche sur nos voiles.

Nous nous jetons avidement sur ce breuvage, malgré son fumet violent et sa saveur saumâtre. La soif intense que nous a donnée l'eau salée et magnésienne de Rakmat nous fait boire de grandes quantités de ce lait providentiel. J'ignorais ses propriétés purgatives que mes hommes connaissent, car ils rient, me regardant boire. Trois heures après, c'est une débâcle générale d'expulsions bruyantes qui éclatent tout le long de la plage où chacun de nous s'isole... en principe.

Le mieux est de rire de cette mésaventure; mais notre soif n'est pas diminuée. Après deux jours, cependant, l'accoutumance se fait, et nos intestins révoltés rentrent dans le calme.

Voilà huit jours que nous vivons sur cet îlot, toujours dévorés par la soif, malgré le lait que nous buvons. Je rêve toute la nuit d'eau limpide pour éteindre cette brûlure intérieure.

Cependant notre travail est terminé. J'ai amené sur le sable tout ce que j'ai pu arracher à l'épave : chaînes, ancres, treuils, voiles, cordages et mâts. Je fais charger les deux zarougs. Quant aux cuirs sauvés, je les fais porter à Rakmat pour éviter le pillage. Les affréteurs s'arrangeront ensuite pour racheter leur marchandise aux sauveteurs, moyennant le paiement du tiers de la valeur, comme il est d'usage.

Dans l'après-midi du huitième jour, un petit vapeur arrive du nord et vient mouiller à quelques milles de notre campement. J'ai indiqué la place où nous nous trouvons par une longue perche où flotte une laise de toile à voile.

Sans perdre une minute, je vais vers lui avec l'embarcation et un tonnelet vide : je veux de l'eau!

C'est un petit chalutier italien envoyé par le gouvernement de Massaoua pour nous porter secours. C'est un peu tard ; mais, enfin, il y a de l'eau à bord, et j'en fais une effarante débauche. Le capitaine m'offre un pantalon, car je n'ai pour tout vêtement qu'un lambeau de toile déchirée.

Je lui montre la place du naufrage où il n'y a plus rien à sauver puisque tout a disparu.

Il est venu, dit-il, pour me porter secours; mais je sais que son gouvernement n'a eu cette prévenance qu'en raison du chargement de grain qui lui était destiné et qu'il espérait sauver. Ce vapeur, n'ayant donc plus rien à faire, reprend la route de Massaoua. Il me laisse un tonnelet d'eau et un fiasco de vin, pour lesquels je lui garde une impérissable reconnaissance !

De retour au campement, je me hâte de préparer notre départ. Les deux zarougs sont chargés. J'ai convenu de payer trente roupies à chacun des nacoudas pour me ramener à Obock avec mon matériel. Le départ est fixé pour le lendemain matin à l'aube.

Tandis que la nuit se fait, je pense à l'avenir et je rumine des projets de construction d'un nouveau navire. Mais je n'ai sauvé que le gréement : il faudra reconstruire la coque; cela coûtera cher; il faudra de l'argent, et je n'ai plus un sou devant moi...

Ce sont des problèmes absorbants qui n'invitent pas au sommeil !

Je suis tiré de mes rêveries par les deux nacoudas qui viennent me trouver. Leur attitude me paraît étrange, et, instinctivement, je jette les yeux sur les deux zarougs que je vois ancrés beaucoup plus loin de terre qu'il ne me paraît nécessaire. Les nacoudas me parlent du vent qui vient de changer; ce serait maintenant, pour eux, une chance inespérée de faire une pêche miraculeuse s'ils ne s'étaient pas engagés à me conduire à Assab. D'ailleurs, ajoutent-ils, voilà huit jours qu'ils sont là, et il n'était pas convenu de rester aussi longtemps à ma disposition. Enfin ils finissent par me déclarer qu'ils veulent trois cents roupies pour m'emmener, moi et mes hommes!

Ils me sentent à leur merci et cherchent une mauvaise querelle pour avoir le prétexte de m'abandonner en emportant tous mes agrès, chargés sur leurs zarougs, et qui représentent une valeur considérable.

Ce sont des Zaranigs, et leurs instincts de pirates s'éveillent toujours quand une proie leur paraît sans défense; c'est élémentaire, agir différemment serait, à leurs yeux, absurde.

Abdi, couché à quelques mètres de nous sur le sable, a entendu la discussion. Sans rien dire, il s'éloigne vers le reste de l'équipage endormi plus loin. Il a compris le danger qui nous menace et va avertir ses camarades. Je connais assez Abdi pour savoir qu'en de pareilles circonstances il sait toujours prendre une initiative qui suit à peu près ma pensée.

Je fais alors mine de me laisser fléchir et d'accepter ces nouvelles conditions. Je parlements pour gagner du temps, en surveillant du coin de l'œil la direction où est parti Abdi. Je sais que les fusils sont cachés sous les voiles et je suis certain qu'on a dû les sortir. Je vois des ombres s'échelonner le long de la mer : mes hommes ont compris qu'il fallait empêcher les deux nacoudas de rejoindre leurs navires. Cependant, je veux endormir toutes leurs défiances pour que les choses se passent sans tourner au drame.

J'appelle Abdi et je lui ordonne d'apporter ma malle où se trouve mon argent. Je sais, hélas! qu'il y a bien peu de chose. Rascalla et Marsal, deux forts Soudanais athlétiques, l'apportent et la posent devant moi.

Ils restent debout à attendre. Je tourne lentement la clé dans la serrure qui tinte et j'ouvre le coffre avec précaution. Je profite alors de l'attention des deux Arabes devant cette caisse, où ils croient voir des trésors, pour saisir brusquement par la nuque celui qui est à côté de moi et le jeter sur le sol en lui enfonçant la figure dans le sable. Aussitôt, Abdi et les deux hommes se précipitent sur l'autre, et nous tenons les deux nacoudas la face enterrée jusqu'aux oreilles. En voyant cette lutte muette, ceux qui étaient le long de la mer accourent avec les fusils. Je délivre alors les deux Arabes, à demi asphyxiés, les yeux aveuglés par le sable. Abdi a dégainé sa djembia, dont la lame brille dans la nuit.

– Si l'un de vous dit un mot, il est mort.

Et Abdi tient sur eux son arme levée.

Quand on est dans cette situation, dans un pays où un cadavre ne compte guère, on ne pense pas à crâner, et ce procédé classique réussit toujours.

– Comment s'appellent tes hommes? leur demandé-je.

Chacun d'eux donnent des noms. Un de nous part alors au bord de la mer et les crie aux matelots pour les faire venir. Sans défiance, croyant que leurs nacoudas les appellent, ils embarquent dans les pirogues et viennent à terre. Ils se dirigent vers nous, après avoir halé leurs houris sur le sable. Aussitôt, Abdi et un de mes hommes s'en emparent, les poussent à la mer et filent vers les boutres abandonnés. Ils enlèvent les gouvernails et les rapportent à terre. Les quelques hommes qui étaient restés à bord n'ont fait aucune résistance et sont maintenant, en quelque sorte, prisonniers, puisque leurs bateaux n'ont plus le moyen de gouverner. Ceux qui sont venus à terre restent interdits devant leurs nacoudas ligotés et la menace des trois fusils qu'ils croient chargés. Il y a parmi eux des Danakils qui, voyant la partie perdue se mettent avec nous. Ils nous aident à embarquer ce qui reste à terre, car maintenant que je suis maître des deux boutres je veux partir cette nuit même.

Je dis aux deux nacoudas que je les garde prisonniers jusqu'à Assab, où je les remettrai au commissaire italien sous l'inculpation d'une tentative de pillage.

Je prends le commandement de l'un des zarougs avec Abdi, Mohamed et son ancien équipage. Le reste de mes hommes monte sur l'autre navire. Je place dans chaque bateau un des nacoudas prisonniers, et il est entendu que si la moindre chose arrive sur l'un des zarougs, au premier signal, ils seront immédiatement jetés à la mer tout ficelés et dûment lestés.

Celui qui est avec moi, au bout de quelques instants, se lamente en me disant que tout ce qui arrive est la faute de son camarade qui a voulu faire ce coup de force parce qu'il a volé un grand nombre de cuirs cachés au fond de son bateau. En effet, je vérifie que le fond de la barque est rempli de peaux choisies parmi les meilleures.

Nous avons bon vent. Je passe devant Assab sans m'y arrêter. Je n'ai nullement l'intention de perdre une journée pour remettre les nacoudas récalcitrants au commissario. Je suis trop pressé de rentrer. J'espère que la leçon, pour eux, sera suffisante.

Nous entrons en rade d'Obock à la tombée de la nuit. Je délivre les deux nacoudas et je leur rends leur bateau une fois mon matériel déchargé. Je leur laisse même les cuirs qu'ils ont volés; ce sera le prix du fret de mon matériel. Ils me baisent la main, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Tous les restes de mon pauvre navire sont maintenant épars sur le sable de la plage d'Obock, devant ma maison, à la même place où, pendant dix mois, j'avais surmonté tant de difficultés pour le construire.

La mer me l'avait donné, elle me l'a repris...

Les indigènes, toujours avides de merveilleux, ont raconté que les dauphins avaient rapporté ces épaves devant ma demeure, et cette légende est venue s'ajouter à tant d'autres.

LE SCAPHANDRE

La majeure partie des documents 'concernant les faits relatés dans l'histoire qui va suivre ont disparu de ma maison d'Obock, où. je les conservais, à la suite d'une perquisition opérée en mon absence et dans des conditions absolument illégales, en 1927, par les agents du gouverneur Chapon-Baissac à la faveur d'accusations odieuses. Pour cette raison, il s'y trouve quelques lacunes et certains noms m'ont échappé.

Pour la seconde fois, mon espoir est déçu. Du haut de la terrasse de ma maison d'Obock, je regarde les restes de *l'Ibn el-Bahar* jonchant la plage et la grande mer bleue qui semble toujours attendre...

Plus un sou devant moi! Cependant je n'ai au cœur que de la tristesse; aucune amertume, aucune révolte.

La catastrophe qui a englouti tout mon bien, tué tous mes rêves a été causée par la force aveugle des éléments.

J'ai été broyé par la nature indifférente et invincible. Peut-être demain avec la même indifférence me donnera-t-elle sans compter des trésors?...

Je suis le roseau, je sais que je meurs tandis que l'univers ignore qu'il m'écrase... Cette pensée, pensée d'orgueil née de la comparaison de ma faiblesse avec la puissance de l'adversaire, me console de mon pitoyable sort, et peut-être n'aurais-je jamais compris pourquoi si le grand Pascal ne l'avait exprimée.

Mais, au contraire, si ma ruine avait été due à des causes humaines, la haine et le fiel eussent empoisonné mon âme.

Auprès de moi, ma femme éprouve les mêmes sentiments et elle m'encourage par sa confiance dans l'avenir.

Il me faut cependant de l'argent. En emprunter? L'idée ne me vient même pas, car il y a dans la dette un élément de servitude auquel je ne puis m'astreindre.

Je vais cependant à Djibouti sans trop savoir ce que j'y pourrai trouver.

J'apprends que le service des travaux publics cherche un scaphandrier pour poser les blocs de fondation d'une jetée. L'ingénieur auquel les travaux sont confiés est un polytechnicien du nom de Rocheray. Je me souviens qu'au temps où je préparais cette école, au lycée Saint-Louis, un camarade portait ce nom. Serait-ce le même?

Il est à Diré Daoua, je vais le voir; nous nous reconnaissons après vingt cinq ans, et ce n'est pas sans émotion qu'on évoque les temps de camaraderie.

Il accepte de me prendre comme scaphandrier après un essai satisfaisant.

Les gens qui n'ont jamais revêtu un scaphandre ne peuvent imaginer l'étrange impression que produit cet ensevelissement conscient comme je l'ai éprouvé à mon premier essai.

D'abord les poids énormes amoncelés sur le patient debout et immobile sur le pont de la barque. Cette charge écrasante en fait un être dépourvu de pensée. Toutes ses facultés sont absorbées par la préoccupation unique de lutter contre la pesanteur.

Nous ne sentons pas d'ordinaire cette force mystérieuse qui nous tire vers le sol; nous sommes en équilibre. Nos réflexes jouent avec elle et nous donnent l'impression de la légèreté. Mais là, dans ce grand sac où sont suspendus plus de quatre-vingt kilos de plomb, le pauvre être humain devient prisonnier de cette puissance qui règle la marche de l'univers. Puis le casque de bronze est vissé sur ses épaules, la glace est encore ouverte. Mais, quand elle se ferme, alors il est séparé du monde : tous les bruits de la vie extérieure cessent brusquement. Seul le rythme de la pompe semble compter le temps et la vie. D'où vient ce bruit maintenant maître de son existence? Il est partout, dans ses oreilles, dans sa poitrine, il a remplacé les battements de son cœur...

Autour de lui, derrière les glaces, les autres hommes sont devenus muets, ils font des gestes, ouvrent la bouche, mais il n'entend rien. Ce ne sont plus que les fantômes d'un monde qu'il va quitter.

A demi croulant sous le poids qui l'accable, l'homme traîne ses pieds, enchaînés semble-t-il sur le sol par les semelles de plomb des énormes souliers de cuivre.

A mesure que son corps entre dans l'eau, il a l'impression que le poids qui l'écrasait reste à la surface.

Il tâte une dernière fois le poignard de défense pendu à sa ceinture, il serre ferme dans sa main la corde de secours, et enfin l'eau se referme sur sa tête.

Il ne pèse plus rien maintenant, il flotte entre deux eaux. Alors il appuie la tête sur le clapet de décharge à hauteur de l'oreille, l'air s'échappe en bouillonnant, comme si une cascade tombait sur lui. Le vêtement se dégonfle. Aussitôt, comme un navire qui a une voie d'eau, il coule, tiré vers le fond...

Devant ses yeux, à mesure qu'il enfonce, les glaces s'assombrissent, passant du vert clair au bleu le plus foncé... Il descend toujours, accompagné du martèlement des clapets de cette pompe qui a remplacé le cœur qu'il a laissé là-haut dans le monde du vent et du soleil.

Il baisse la tête : il voit sous lui l'abîme bleu qui bientôt sera noir. Les oreilles lui font mal comme si on enfonçait un gros clou...

Allons! encore un coup de tête au clapet pour descendre encore... Un regard en haut, regard d'angoisse et de regret vers la lumière! C'est une lumière verte, compacte, sans vie, dans laquelle le tube d'amenée d'air et la corde d'alarme ondulent comme d'étranges algues.

L'air rejeté par le clapet de décharge monte en bulles tumultueuses comme des grappes de cristal, pressées, semble-t-il, de retrouver l'espace. Et lui, ce pauvre homme perdu dans cet élément qui n'est pas le sien, de tout son instinct, voudrait s'élancer à leur suite. Mais il faut atteindre le fond... L'abîme est plus sombre... Où donc s'arrêtera cette chute vers les ténèbres?... Il l'accélère pour abréger!

Tout à coup, une masse blanchâtre monte devant lui, se gonfle et se dresse menaçante. Il saisit son poignard, et au même instant ses pieds touchent terre. C'est une raie énorme qui dormait sur la vase; elle a soulevé un nuage de limon en s'enfuyant. Il a cru voir un monstre, et la frayeur lui a coupé le souffle.

Il voit maintenant le fond sur lequel il peut marcher. Cette fonction terrestre lui rend son assurance.

La nouveauté du spectacle le prend tout entier. Il oublie qu'il est sous vingt mètres d'eau et, tout confiant dans la fidélité de cette pompe infatigable, il se baisse, s'assoit, se relève, essaye tous les gestes qu'il faisait sur terre.

Mais il est ruisselant de sueur. Elle coule sur son front, sur ses joues. Dix fois, il fait le geste de passer sa main sur sa figure, mais ses mains ne sont plus pour lui; elles sont dehors pour travailler, il ne peut plus leur demander de venir au secours de son corps harcelé par les terribles démangeaisons d'une éruption de bourbouille ou d'essuyer les gouttes de sueur qui courent sur sa face et chatouillent comme des mouches...

La pompe arrête quelques secondes, sans doute l'équipe qui change. Affreux instant où il se sent abandonné, perdu, englouti... Il ne reprend haleine que lorsque le bruit régulier qui porte la vie a repris son rythme. Il pense à ceux qui sont là-haut, manœuvrant le balancier, et il se rassure, car il sait qu'il peut compter sur eux, qu'ils ne l'abandonneront pas!...

Voilà ce que j'ai éprouvé à ma première plongée d'essai. Par la suite, je me suis aguerri, mais, dans ces eaux à plus de trente-sept degrés, mon corps, soumis à une transpiration surabondante, est couvert d'une éruption de bourbouille qui s'écorche et fait des plaies cuisantes.

J'endure cela pendant trois mois. N'en parlons pas davantage, il vaut mieux l'oublier.

Grâce à cette entreprise, j'ai un petit pécule devant moi. Je vais pouvoir commencer la construction d'un nouveau navire.

La question du bois se pose une seconde fois. L'expérience de *l'Ibn el-Bahar* m'a montré que le bois d'Abyssinie ne vaut pas grand-chose.

Je sais qu'à Makalla, en Arabie, à mi-chemin des Indes, il y a un chantier de construction pour les grands boutres qui font le transport des dattes. Là se trouvent d'importants dépôts de bois de teck.

Je décide d'y aller, et le gouverneur de Djibouti, Lauret, veut bien m'autoriser à exporter avec moi les dix mille tallers¹ que j'ai pu réunir pour faire ces achats.

A cette époque, l'exportation des monnaies de métal précieux était interdite.

Le gouverneur me donne, en outre, une lettre attestant que cet argent vient de Djibouti et est destiné à des achats de bois pour m'éviter tout ennui avec les Anglais au cas où je les rencontrerais sur ma route.

[1](#) Vingt-trois mille francs environ à cette époque.

CONTRE-ESPIONNAGE

Avant de poursuivre ce récit, je dois rapporter un incident dont les conséquences faillirent me coûter la vie.

Ma femme est d'origine allemande, née à Metz. L'amour de l'Alsace, son pays natal qu'elle sentait opprimé, la mit en opposition contre l'influence prussienne. Elle préféra terminer ses études en France, et son mariage à un Français acheva de la séparer de ce pays où tant de choses étaient pénibles à sa mentalité.

Pendant que je faisais le scaphandrier à Djibouti, ma femme était seule à Obock, où je ne venais que rarement.

A Addis, la légation d'Allemagne envoya son chancelier von Holz et un Autrichien Kermelich en mission en Arabie. Ils devaient traverser toute la partie nord de la côte des Somalis, c'est-à-dire tout le pays dankali des monts Mabla et préparer ces tribus à la rébellion contre la France. La mission comptait une troupe de cinquante hommes bien armés et deux mitrailleuses.

Le gouverneur de Djibouti en était informé par les renseignements de notre légation, mais fort embarrassé d'intervenir dans un pays insoumis, montagneux et sans eau, où les Sénégalais étaient complètement dépaysés.

Un jour, en mon absence, ma femme reçut un messenger expédié par von Holz. La légation l'avait instruit de l'existence d'une Allemande à Obock, et il trouvait tout à fait naturel de faire appel à ses sentiments patriotiques. Il demandait des renseignements sur la position des postes français de la côte, leurs effectifs, etc.

Ma femme informa immédiatement le lieutenant Grange, alors chef de poste à Obock, de cette incroyable démarche et me fit appeler d'urgence.

Devant le cynisme de cet Allemand se permettant, en temps de guerre, une telle démarche auprès de la femme d'un Français, je me décidai à lui faire payer cher son outrecuidance en l'amenant dans un piège.

Après m'être mis d'accord avec le gouverneur, je répondis à von Holz dans le sens qu'il souhaitait. Je lui envoyai ma lettre par un Dankali très sûr, Oriki, à qui j'avais fait promettre la place d'okal du gouvernement si je réussissais à faire prendre les Allemands. Quand il arriva à leur camp, on l'enchaîna aussitôt pour l'intimider. Von Holz lui dit qu'il avait été prévenu que ma lettre n'était qu'un piège. Il allait donc le faire pendre puisqu'il était complice.

On laissa la nuit au condamné pour réfléchir. Dès l'aube, Oriki fut conduit sous un grand arbre où une corde avec sa boucle fatale pendait, passée sur une branche.

– Je puis encore te faire grâce de la vie si tu avoues la vérité, lui dit von Holz pendant que les askaris passaient du suif sur le nœud coulant.

– Je t'ai dit ce que je savais : Abd el-Haï m'a donné cette lettre pour te la remettre, et il m'a

ordonné de te servir de guide pour te mener où tu désires aller. Pourquoi as-tu écrit à la femme d'Abd el-Haï si tu n'avais pas confiance?

– Mais c'est lui qui a répondu.

– Mais c'est elle qui m'a chargé de venir auprès de toi.

– Tu persistes à mentir... C'est bien.

Sur un signe, les askaris s'emparent d'Oriki et lui passent au cou le nœud fatal. Il est impassible.

– Halte! s'écria von Holz au dernier moment, détachez-le. Viens ici, tu es un brave homme! J'ai seulement voulu t'éprouver pour être bien sûr qu'on ne veut pas me tromper.

Il lui remit une lettre pour moi et lui fit cadeau de cinquante dollars. Cette sinistre comédie valait bien ce prix...

Dans cette lettre, le sympathique von Holz me remerciait et m'annonçait qu'il demandait par câble, à l'empereur, la croix de *fer pour moi en reconnaissance de mes sentiments patriotiques* (sic). Il faut une mentalité spéciale pour oser dire de telles chases!

– Mais tu as dû avoir bougrement peur sous l'arbre, demandai-je à Oriki.

– Oh! non, je savais, me dit-il d'un air malin, qu'on ne me pendrait pas. Pendant la nuit, Loheïta, le sultan de Gobad, qui est leur guide en pays dankali, m'a fait prévenir de la ruse qu'on allait employer pour m'effrayer et savoir si je n'étais pas d'accord avec Abd el-Haï pour les trahir. Il m'a fait dire aussi que si le gouvernement français veut pendre les Allemands, il n'y mettra pas d'obstacle. Mais, tu sais, Loheïta est un homme qui s'achète, il est à celui qui paye le mieux, et je crois que les Allemands sont à court d'argent en ce moment.

Un mois après, von Holz et Kermelich étaient capturés par le lieutenant Mermet sans coup férir et amenés prisonniers à Djibouti.

On décora à cette occasion tous ceux qui étaient restés à Djibouti pendant que Mermet courait la montagne.

Quant à moi, je ne me suis jamais vanté d'avoir contribué à la capture de ces hommes parce que le rôle que j'ai dû jouer n'est pas de ceux qu'approuve ma conscience. J'ai fait, comme j'ai pu, ce que j'étais obligé de faire en ces circonstances. Puisque nous étions en guerre, aux termes de la morale sociale, *j'ai fait mon devoir*, mais il n'y a pas lieu de s'en vanter...

J'aurais préféré ne pas conter cette peu glorieuse affaire, mais le fameux télégramme de von Holz avait été expédié par un bédouin jusqu'en Arabie. Là, l'Intelligence Service en eut connaissance et en prit copie.

Ce document allait me mettre à deux doigts du peloton d'exécution et, onze ans après, entre les mains d'un homme odieux dont je conterai plus tard la triste histoire, il faillit me coûter l'honneur.

Bien entendu, les Anglais, par leurs espions de Djibouti, savaient la vérité sur ce télégramme. Ils savaient que sa copie avait été trouvée dans les papiers de von Holz au moment de son arrestation. Aussi se gardèrent-ils de le communiquer au gouverneur dont la réponse aurait détruit l'arme qu'avec ce télégramme, pris seul et sans explication, ils étaient trop heureux d'avoir contre moi.

Je n'ai connu d'ailleurs l'existence de ce document entre les mains des Anglais que onze ans plus

tard quand, pour la seconde fois, ils en firent un usage perfide avec la complicité de cet homme, ce Français qui, lui aussi, savait...

LE *MINTO*

Je me prépare à partir pour Makalla sans faire le moindre mystère du but de mon voyage. C'est l'époque de la mousson d'est, le voyage sera long par vent debout et grosse mer.

Je suis sans chronomètre, je n'ai qu'un sextant. Il m'est donc impossible en haute mer de connaître ma longitude. Dans ces conditions, je ne dois pas songer à faire route au large, puisque je ne pourrai pas savoir à quel moment je serai sur la longitude de Makalla.

L'itinéraire normal eût été alors de suivre la côte d'Arabie, mais elle est interdite par le blocus anglais.

Il me reste donc la route sur l'autre rive du golfe d'Aden, le long de la côte somalie.

Une fois arrivé à Beuder Laskoraï, je saurai que je suis au sud de Makalla. Il me suffira alors de faire du nord pour atterrir dans les parages sans difficulté.

Nous sommes dix à bord : Abdi, Salah, Ali Omar, Moussa et des Danakils.

Beau temps, mais vent debout.

Je passe au large de Berberah, dont je vois danser sur l'horizon les bâtisses blanches. C'est la capitale du Somaliland et la résidence du gouverneur anglais. Ce n'est plus une dépendance de l'empire des Indes comme Aden, mais une colonie dépendant de Londres.

Ceci est très important : quand les Anglais font massacrer entre elles deux tribus sous la direction de Lawrence, ils fournissent les armes aux deux belligérants, mais l'un les reçoit de Berberah, l'autre d'Aden.

Quand le premier se plaint qu'on donne des armes à son adversaire, on lui répond que le gouvernement de l'Inde est absolument libre de faire ce qui lui plaît, et réciproquement...

En ce moment, le *mal mullah*¹ massacre et pille avec des fusils Leemetford. Les tribus somalies demandent naturellement protection aux Anglais, qui profitent de l'occasion pour les annexer au Somaliland après les avoir dûment laissé épuiser par la guerre.

L'Intelligence Service conduit avec maîtrise cette politique délicate qui a conquis la plus grande part de son empire colonial à l'Angleterre. Et malheur à celui qui passe en travers de sa route !

Les *ougaz*² somalis se plaignent que le *mal mullah* a des armes et des munitions à profusion et accusent nettement les Anglais. On comprend quel intérêt il y avait en ce moment à trouver un bouc émissaire.

J'ignorais cet état de choses et, sans la moindre défiance, je tirai péniblement des bordées le long de cette côte inhospitalière...

Depuis huit jours, la mer est déserte, pas une voile aussi loin que porte la vue, et tous les mouillages sont vides.

Un matin, après avoir louvoyé au large toute la nuit, en approchant de terre, nous voyons sortir un assez grand boutre de l'abri de ras Kansir. Il passe sous le vent à trois encablures.

Ce bateau a une drôle d'allure : ce n'est ni un caboteur, ni un kawassin. Abdi affirme que c'est un daouéri (garde-côte) camouflé en paisible boutre indigène. Il n'y a pas d'Européen à bord.

En général, sur ces navires, il n'y a qu'un patron indigène et dix ou douze matelots. Le rôle de ces bateaux est surtout de recueillir des renseignements.

Nous ne semblons pas l'intéresser; il fait route nord-ouest, mais bientôt il laisse porter comme s'il filait sur Berberah.

En approchant encore de la terre, je distingue à la jumelle une assez importante troupe de chameaux pâture dans un lit de rivière.

L'avis est unanime : ces bêtes sont venues là pour charger les marchandises apportées par le bateau qui vient de dérader, ou bien au contraire c'est lui qui vient de prendre leur chargement.

Je ne m'inquiète pas de cette rencontre sans intérêt apparent.

A midi, nous abordons à quelques milles plus à l'est, au village de Maït, pour nous approvisionner de bois.

Toutes les maisons sont vides, le plus grand nombre démolies comme s'il y avait eu un pillage. Tout cela d'ailleurs semble ancien, plusieurs mois ont dû s'écouler depuis que le pays a été abandonné par ses habitants.

Sans aucun doute, il a été assailli par le *malmullah*.

L'industrie de ce pays consiste en ébène blanc, sorte de bois très dur, dont on fait les membrures de navire appelées *chelmanas*. Il y en a de gros tas abandonnés sur la plage : ce sont de grosses branches dont les courbures ont à peu près la forme des diverses membrures qui composent la carcasse d'un navire; il suffit de les équarrir au gabarit exact.

Inutile de dire combien je sais apprécier cette aubaine! Je fais une petite cargaison en me promettant de la compléter au retour.

Salah fouille toutes les maisons abandonnées dans l'espoir d'y découvrir des trésors. Il m'appelle pour me montrer, dans une mesure sans porte, un grand nombre de caisses vides ayant contenu des cartouches et des fusils. Des crottes de chameaux et des traces très nettes dans les parties abritées du vent indiquent qu'on a chargé là une caravane il n'y a pas bien longtemps.

Kadijeta, le jeune Dankali, examine les crottes de chameau; il les soupèse, les brise, les flaire et conclut qu'elles n'ont pas plus de huit jours.

J'explique au lecteur qui ne saurait pas que la crotte de chameau est une petite chose très propre, sans odeur appréciable, ovale et vernie comme une datte; elle joue un grand rôle dans la vie des bédouins du désert. Détrempée dans l'eau, elle sert à nettoyer le linge comme du bois de Panama. Elle remplace l'amadou et permet de transporter du feu des journées entières. Enfin, pulvérisée, elle est la thériaque du désert guérissant une foule de choses. J'allais oublier un autre usage très important : les gens sérieux s'en servent comme pions dans d'interminables parties d'un jeu

absorbant et silencieux qui se joue par terre, sous un arbre, dans douze petits trous alignés sur deux rangs.

J'ai le pressentiment que je me suis fourvoyé dans un guépier et qu'il est temps de m'éloigner de cette côte. J'arrive à temps pour empêcher Ali Omar d'embarquer les planches des caisses de munitions vides comme bois à brûler.

Malgré mon désir d'une nuit de repos, nous mettons à la voile vers le large.

Une autre journée se passe sans incident. Je compte être à Bander Lascoraï demain. Je suis sur le point de prendre ma route au nord ce soir même, mais je me fais violence pour continuer encore cette nuit à remonter le vent d'est.

Le jour se lève. Je suis à peu de distance de la côte, une bonne brise de terre dont il faut profiter me fait garder encore ma route est. A midi, je serai juste sur le méridien de Makalla.

Deux fumées à l'horizon, et bientôt deux vapeurs apparaissent. A la jumelle, je reconnais un grand croiseur à deux cheminées et un autre plus petit à une cheminée qui le précède.

Un morceau d'escadre sans doute qui revient de quelque part... Mais non, les deux étraves se sont dirigées vers moi aussitôt que ma voile a été aperçue.

Vite, je me rase; je m'habille pour recevoir dignement les visiteurs anglais.

Le petit croiseur est bientôt à un mille; il se met par le travers, et un nuage de fumée me prévient du coup de semonce dont la détonation m'arrive assez longtemps après, mate, sans écho, comme un sac en papier qu'on fait éclater sur le genou.

Je mets le cap sur le vapeur, riant à part moi de l'inquiétude que je donne à ces rois de la mer. Le gros croiseur est stoppé au large. Il semble attendre.

Je lis le nom du navire qui m'arraisonne en lettres d'or sur l'arrière : *Minto*. C'est un ancien yacht transformé en croiseur.

J'accoste, je remonte l'échelle de pilote, et on me conduit à la passerelle.

Il y a le commandant, entouré de son état-major. Je lui donne mes papiers et la lettre du gouverneur.

Silence où s'entend seulement le froissement du papier.

Toutes les figures sont sérieuses comme si de grandes choses s'accomplissaient.

– Y a-t-il parmi vous, messieurs, quelqu'un qui parle français?

Un officier, d'un grade aussi élevé que le commandant, me répond qu'il m'écoute.

C'est, je l'ai su après, le chef mécanicien. Un homme de quarante ans, avec une figure franche et sympathique. Un peu une tête d'évêque.

Il traduit la lettre du gouverneur. Elle semble rendre le commandant perplexe.

Pendant ce temps, le vapeur a remis en route, et mon bateau cogne à tout rompre contre la muraille de fer du navire.

– Je vous déclare, dis-je, que j'ai dix mille livres dans mon bateau et que, si vous le coulez, je vous en rendrai responsable.

– N'ayez crainte, on va les monter à bord.

– Comment! Vous voulez me prendre mon argent ?

– Oh! non, certes, seulement vous êtes prisonnier de guerre. On vous garde.

Je suis abasourdi. Inutile de tirer une explication de ces personnages de cire. On me conduit entre quatre matelots en armes dans une cabine sans air.

Là, une rage stupide me prend, je saisis le sommier métallique d'une couchette; j'en fais une sorte de bélier et j'en frappe la porte à coups redoublés.

Un quartier-maître arrive, ouvre la porte, l'air effaré, me croyant devenu fou furieux.

Je lui donne un billet que j'ai préalablement griffonné pour remettre au commandant.

Je proteste contre cette arrestation et surtout contre la manière dont je suis traité, jeté ainsi dans un réduit étouffant sans avoir seulement été entendu.

Dix minutes après, le chef mécanicien vient lui-même et m'exhorte au calme.

– Le commandant va vous laisser sur le pont. Venez avec moi, il voudrait aussi vous demander encore quelques détails supplémentaires.

En arrivant sur le pont, je vois mon boutre tiré en remorque avec tout l'équipage massé à l'arrière sous la garde de deux matelots armés.

Nous sommes seuls cette fois, le commandant, l'ingénieur et moi.

Présentation :

– Le commandant Grawford, moi, Vincent, ingénieur. J'ai un nom d'origine française, comme vous le voyez.

Je suis saisi par cette attitude si différente de celle du début.

– Le commandant a examiné vos papiers, reprend Vincent, ils sont en règle. Il a également communiqué par radio avec le *d'Estrée*, qui est en rade de Djibouti, et le gouverneur a tout confirmé de point en point. Mais nous avons ordre de l'amirauté de vous amener à Berberah. On nous avait même prévenu qu'il y aurait des coups de fusils! ajouta-t-il en riant.

– Alors ce grand navire, qui s'en va là-bas avec ses deux cheminées, ajoutais-je, il était aussi destiné à capturer ma dangereuse barque?

– Eh oui, c'est le *Juno*, seulement il nous a laissé l'honneur de cette victoire...

« Le commandant voudrait savoir, reprend-il, pourquoi, si vous allez à Makalla en Arabie, comme l'indiquent vos papiers, vous êtes sur la côte Somalie?

J'explique mes raisons d'ordre nautique qu'un marin comprend sans peine.

– Avez-vous relâché en un point de la côte?

– Oui, à Maït.

Et je raconte tout ce que j'ai vu. Quand je parle des caisses vides, les deux hommes échangent un regard.

J'insiste sur les traces qu'ont laissé sur le sable notre visite à la maison des caisses. Il sera facile, si l'on veut, de voir que nos pas sont fraîchement marqués *par-dessus* les empreintes des chameaux, lesquelles, d'ailleurs, sont visiblement beaucoup plus anciennes.

– Mais où me menez-vous vraiment? demandai-je.

– A Berberah, vous ai-je dit. Je pense que ce malentendu s'expliquera là-bas.

– Fort bien, mais avouez que c'est désastreux de perdre le fruit de dix jours de louvoyage qu'il faudra recommencer péniblement!

– Oh! j'espère qu'on pourra vous remorquer pour vous ramener au moins où l'on vous a pris, c'est la moindre des choses...

« Le commandant a décidé que vous mangerez au carré si cela ne vous ennuie pas, vous serez notre hôte. »

Sans nul doute le commandant se rend compte de la gaffe que son amirauté lui fait faire et il cherche à en atténuer les effets.

Le *Minto* marche à petite allure à cause de mon boutre en remorque. Il faudra quarante-huit heures pour arriver à Berberah. Dans ces deux jours, tous ces marins sont devenus sympathiques et cordiaux.

Vincent est un Irlandais, il a épousé une Française, une Tourangelle, me dit-il, et ce mot prononcé avec son accent anglais semble un roucoulement amoureux.

Je sens que j'ai devant moi un honnête homme, une de ces âmes claires comme un cristal où rien de trouble ne peut se cacher. Sa vie de marin, et de marin anglais, l'a tenu loin des intrigues de la lutte pour vivre et lui a conservé cette candeur enfantine qui reflète au bleu profond de ses yeux. Il voit les choses simplement avec l'implacable logique d'une conscience claire que rien ne peut fausser. C'est la lame d'acier d'une épée de combat : on la brise, mais on ne la tord jamais.

Il m'explique qu'il va avoir sa retraite. C'est son dernier voyage. Il a demandé de le faire sur ce petit bateau, qui est loin de correspondre au poste de son grade, pour être avec son vieil ami, le commandant Grawford, lui aussi en fin de carrière.

– Je n'ai plus rien à attendre... ni à craindre, dit-il. Je puis agir conformément à mon devoir et à ma conscience. C'est aussi le cas du commandant...

– Je ne m'explique pas en ce moment le sens de cette profession de foi. Je sens cependant que ma situation n'y est pas étrangère...

Avec le commandant Grawford, j'ai moins de facilité de contact, car il ne parle pas français, mais une vive sympathie s'établit entre nous.

C'est le type de l'officier de marine anglais. Peu cultivé en dehors des choses de son métier, il a gardé cette belle âme de marin, cette âme des grands coureurs de mer des siècles passés.

Je le vois avec ses officiers, le soir au carré, jouant de tout son cœur à des jeux puérils et sportifs que la tradition a légués depuis les vaisseaux à trois ponts et qui se conservent pieusement sur les modernes croiseurs. On y conte les mêmes histoires, on y fait les mêmes tours de prestidigitation et d'adresse avec des bouts de quarantenier ou de lusin, tout comme au temps des grandes frégates, quand le calme laissait des loisirs à l'ombre du grand hunier sur le pont de bois immaculé où matelots et gabiers ne marchaient que pieds nus.

Je me souviens aussi d'un lieutenant écossais Camaron, artiste dans l'âme, qui improvisait sur le

piano des rhapsodies extraordinaires. Il avait juré à l'évêque d'Inverness, à seize ans, après une orgie scandaleuse, de ne plus boire d'alcool et il tenait toujours parole; il se permettait seulement de humer le verre vide où son voisin avait bu le whisky, en disant d'un air attendri : « Horrible poison! »

Plusieurs autres officiers parlaient ou plutôt comprenaient le français, car les Anglais ont une grande timidité pour parler une langue étrangère qu'ils savent peu.

La veille au soir de notre arrivée à Berberah, je leur chantai la chanson d'Hervé de Primauguet, dont je donne le texte plein de couleur et de vie.

*Tandis que nous faisons le guet
Parlons un peu de Primauguet
Qui commandait la « Cordelière »,
La frégate armée à Morlaix
Pour faire la chasse aux Anglais.
Nos gars chantant à cœur perdu
Abandonnèrent le Dourdu,
Ils s'en allaient la mine fière
Combattre l'ennemi vainqueur
L'espoir aux yeux, la haine au cœur.
C'est vers la pointe Saint-Mathieu
Que Primauguet, le vaillant fieu,
Voyant une frégate anglaise
Fondit dessus comme un vautour,
C'était pour lui dire bonjour.
Comme on allait prendre d'assaut
A l'abordage son vaisseau
Le sale Anglais mal à son aise
Nous mit le feu par les deux bouts
Et pris le large au vent à nous.
La « Cordelière » au ras du flot
Flambait tout comme un grand brûlot.
« Pour lui rendre sa politesse,
Dit Hervé, je vais sans délai
Allumer la pipe à l'Anglais. »
Le failli chien nous vit venir,
Fit force voile pour s'enfuir,
Hervé le gagnant de vitesse
Dit : « La mer sera mon linceul,
Mais je n'y vais point coucher seul. »
Et l'accostant par son tribord
Il y mit la flamme à son bord.
C'est un honneur pour l'Angleterre*

*D'avoir vu sauter tous les siens
Avec nos braves Morlaisiens.
A nos enfants n'oublions pas
De parler de trente-deux gars
Sombrés avec la « Cordelière »
En entraînant six cents Anglais...
C'est la devise de Morlaix
Si Anglais mordent, mord-les!*

J'eus un succès fou, et Camaron fit aussitôt une traduction en anglais.

Ce furent deux jours délicieux.

J'avais oublié que j'étais prisonnier de guerre quand au matin nous entrâmes en rade de Berberah.

[1](#) Sorte de chef religieux qui pille et razzie les tribus somalies soumises aux Anglais.

[2](#) Chefs de villages ou de clans dans une même tribu.

BERBERAH

Tout le monde est sur le pont en tenue rigide, correct, impersonnel sous le masque uniforme de la discipline.

Les canons eux-mêmes, qui hier encore en négligé sous leurs housses de toile toléraient familièrement le dos d'un midship rêveur ou les oiseaux rares du télégraphiste, ces canons maintenant allongent au soleil les reflets rectilignes de leur long cou d'acier, la gueule menaçante comme des molosses en arrêt.

On n'a plus envie de plaisanter avec eux!

Dans le silence, le sifflet du maître de manœuvre parle un langage mystérieux en trilles modulés. Les matelots vêtus de toile obéissent avec ensemble.

La voix étrange et métallique du mégaphone lance des ordres brefs comme si l'esprit du grand vaisseau de fer parlait dans la cheminée...

Enfin le roulement de tonnerre de la chaîne dans les écubiers pendant que la cloche compte les maillons, puis brusquement silence : nous sommes mouillés.

Légère détente en attendant la parade à la coupée.

Une grande chaloupe à vingt-quatre rameurs somalis, têtes noires dans des vêtements blancs, vient du port : tapis traînant dans l'eau et le pavil-Ion imposant à l'arrière. C'est le résident, M. Gebes.

Il monte seul l'escalier de coupée, suivi à distance par trois officiers de l'armée de terre.

Casque à paratonnerre de cuivre et dessous une de ces figures dont on ne peut fixer le souvenir. En argot français, il y a une expression qui fait image et résume : « figure de fesse ».

L'officier de quart salue avec une précision de mouvement qui n'a plus rien d'humain. C'est l'automate dont les gestes sont déclenchés par le personnage qui passe.

Le commandant est là pour recevoir ce fonctionnaire important.

Moi, je suis dans un coin invisible, comme écrasé de cette discipline qui enveloppe le navire de la pomme des mâts à la quille; il me semble que je suis dans un air artificiel fait pour tous ces mannequins de précision et je respire péniblement comme au fond d'une cloche à plongeur.

Commandant et gouverneur ont gagné la passerelle. Les militaires galonnés sont restés sur le pont avec les officiers de marine. Ils observent sans sympathie à travers cet excès de correction où chacun prétend s'isoler.

Après environ une demi-heure, on m'envoie chercher par un timonier.

Cabine du commandant.

Lui est devant la table, le gouverneur en face de Vincent debout comme interprète.

Impossible de deviner quoi que ce soit sur ces trois physionomies fermées.

Vincent parle :

– Le commandant est dans l'obligation de vous garder provisoirement à bord, n'ayant pas encore reçu l'ordre de l'amiral de se dessaisir de votre personne pour vous remettre entre les mains des autorités civiles.

– Le commandant est maître à son bord, répondis-je, mais ceci n'empêche pas de me faire connaître les raisons de cette arrestation. Il ne peut y avoir qu'un malentendu, il faut le dissiper au plus tôt.

D'une voix mal assurée, le gouverneur répond en anglais sans me regarder, comme s'il s'adressait à l'abat-jour de la lampe de bureau :

– Je ne puis donner aucune explication. L'affaire sera examinée par qui de droit et suivra son cours aussitôt que le commandant croira pouvoir envoyer son prisonnier à terre.

« Vous avez été arrêté dans le voisinage de la côte du Somaliland alors que votre destination était Makalla. Vous n'alliez donc pas à Makalla. »

Je cherche à expliquer. Le commandant lui-même donne son avis sur les raisons nautiques qui justifient cet itinéraire. Mais le terrien ne comprend pas et sourit d'un air de mépris sceptique.

– Et les matelots, ajouta-t-il, avec une nuance de dépit, comptez-vous aussi les garder, commandant?

– Je devrais, mais, si vous avez l'amabilité de vous en charger, je préfère vous les confier.

Je sais mal ou presque pas l'anglais, mais, dans les moments critiques, je saisis les mots utiles. Le gouverneur ajoute :

– Ont-ils communiqué avec l'inculpé?

– Non, à aucun moment, répond le commandant.

– Vous êtes sûr?

– Je viens de vous l'affirmer, monsieur, aucun doute n'est permis...

- *All right! All right!...*

La conversation menace de tourner à l'aigre; mais le gouverneur se retire avec la dignité guindée des imbéciles vexés dans leur amour-propre.

Ce n'est que le soir qu'il m'est possible de voir Vincent.

– Pourquoi le commandant a-t-il voulu me garder ? Cela retarde encore. J'ai tout intérêt à fournir des explications le plus tôt possible pour démontrer ma parfaite innocence des choses inconnues dont on m'accuse.

– Laissez faire le commandant, me dit Vincent avec un sourire. Il sait combien le zèle et la hâte de certains fonctionnaires, couverts par la loi martiale, peuvent être dangereux!

« Actuellement votre gouverneur doit savoir où vous êtes et dans quelles conditions; il ne tardera donc pas à câbler pour vous réclamer. Tout cela mettra l'affaire, si affaire il y a, sur un autre terrain.

« Le commandant, soyez-en certain, vous a sauvé... de bien des ennuis... mais il attend sa retraite... comme moi... »

Le brave ingénieur, emporté par sa franchise, allait dire autre chose que « bien des ennuis ». Le mot qu'il n'a pas prononcé m'est venu à l'esprit dans la seconde d'hésitation qui l'a arrêté.

Je passe une assez mauvaise nuit en pensant que notre gouverneur est fort capable de tarder à répondre et que d'un moment à l'autre l'Amirauté peut d'un mot enlever au brave Grawford le prétexte de me retenir.

Deux jours se passent, interminables. Le commandant va à terre à plusieurs reprises. Que va-t-il sortir de tout ce mystère?

J'aperçois tout au fond de la rade mon boutre couché sur le flanc à marée basse. Il est gardé par des soldats, tous mes matelots sont en prison.

Je me plains au commandant des avaries que cet abandon occasionnera au navire :

– Laissez cela, c'est sans importance. Tout se réglera en son temps, les pertes matérielles sont toujours réparables.

Enfin, le soir du second jour, Vincent m'annonce que je vais aller à terre.

– Prenez patience, me dit-il, tout finira bien pour vous.

– Mais que me veut-on, de quoi m'accuse-t-on?

– Je n'en sais rien, c'est le secret de M. Gebbs, mais, à mon avis, il n'est plus guère question maintenant d'autre chose que de trouver un costume décent à la bévue qu'on a faite. C'est toujours pénible de reconnaître une erreur... quand cette erreur n'a servi à rien...

Vincent et M. Camaron m'accompagnent chez M. Gebbs, dont je vais être désormais le prisonnier.

En passant devant les grands murs blancs de la prison, Camaron, toujours pince-sans-rire, me la montre en disant :

– M. Gebbs avait préparé une petite chambre pour vous dans cet établissement, mais il a changé d'idée, il vous reçoit maintenant chez lui.

Je revois le résident dans son bureau, il est nu-tête sous le panka, mais pas plus intéressant qu'avec le casque. Cependant, dans ce fauteuil, il est dans son vrai cadre, il complète le mobilier. Camaron me présente comme s'il disait : « Enfin, voilà celui que vous désirez, prenez-le ! »

Mais M. Gebbs ne semble plus aussi empressé de m'avoir.

Il explique qu'il regrette de ne pouvoir me donner un appartement chez lui, mais il n'a pas de place. Il s'excuse de m'avoir fait installer une petite tente dans son parc. Je pense à part moi à la petite chambre discrète qu'il me réservait il y a trois jours dans le bâtiment aux grands murs... et dont il ne se serait pas excusé.

On me conduit à une vaste tente à double toit, dressée dans un coin retiré du parc. Il y a une table, des chaises pliantes, un lit et des photophores.

Camping confortable d'explorateur anglais.

– Il ne manque plus que les fusils à éléphant et les trophées de chasse, me dit Cameron.

Un boy est attaché à mon service et m'apporte un repas de chez le résident. Cuisine anglaise soignée.

Il me faut du vin, je prétends avoir cette habitude, j'en réclame impitoyablement. On en découvre

une caisse échouée on ne sait comment chez un commerçant indien. C'est un très vieux bordeaux, une merveille.

Je me promène dans ce parc et même aux environs. Puisqu'on ne me surveille pas, j'évite d'abuser de cette liberté et je reste sous ma tente à étudier l'anglais que je me suis mis en tête d'apprendre.

Le *Minto* a repris la mer pour dix jours; il emporte mes amis, et je me trouve bien seul.

Je me demande pourquoi on me garde toujours sans raison avouée, sans me poser aucune question. Que peut-on attendre?

UN BIEN BON JEUNE HOMME

Personne à Berberah ne sait le français, et, bien entendu, je refuse de discuter en arabe. Alors on attend un interprète, paraît-il, pour commencer les débats de cette ténébreuse affaire.

Les jours sont mortellement longs.

Enfin, un matin, arrive un grand jeune homme, de kaki vêtu. Il a une bonne figure de jeune chien avec les lunettes en or à verres très épais de myope qui lui font des yeux minuscules.

Un duvet blond, que le rasoir n'a jamais touché, veloute son menton et ses joues.

C'est le bon jeune homme, le bon élève. Français impeccable, accent anglais léger, légèrement bègue, peut-être par genre, pour se donner le temps de réfléchir.

– Excusez-moi de vous déranger, je suis arrivé cette nuit d'Aden pour vous servir d'interprète et j'ai voulu faire tout de suite connaissance.

Il se nomme, mais j'ai oublié son nom qui figurait dans mes notes volées.

Je le prie de s'asseoir sur ma seconde chaise; alors le boy salue et lui adresse la parole en somali. Mon interprète répond dans la même langue très naturellement, avec une surprenante aisance. La langue somalie est extrêmement difficile. Je n'avais rencontré jusqu'ici qu'Heidin la parlant bien, mais il n'y avait rien de surprenant, puisqu'il a été élevé parmi eux.

– Où donc avez-vous appris cette langue? lui demandé-je étonné.

– Mais à Londres. C'est exigé aux examens des carrières coloniales. On doit se spécialiser dans les langues de la colonie qu'on a choisie. Bien entendu, j'ai fini de me perfectionner ici.

Diable, voilà qui n'est plus du « bon jeune homme ». Sous ses apparences gauches, avec sa myopie, son air timide, ce jeune administrateur est un homme de haute valeur. Il écrit les langues arabe et abyssine, les parle couramment aussi bien que le somali et les dialectes des tribus de l'Est africain. Je pense à nos pauvres fonctionnaires coloniaux qui, après dix ans de séjour à Djibouti, ne savent dire que *yaouled*¹ et *fissa*² !..,

– J'ai vu, à Aden, ajouta-t-il, M. Besse et Heidin qui m'ont parlé de vous. Figurez-vous qu'on avait raconté qu'on vous avait fusillé. M. Besse l'avait cru et semblait sous le coup d'une vive émotion. Il ne savait comment annoncer une aussi terrible nouvelle à votre femme, qu'il semble avoir en haute estime.

– Ah! dis-je, je suis heureux de l'apprendre... C'est un homme surprenant. Mais pourquoi une telle nouvelle s'est-elle répandue?

– Oh! des racontars d'indigènes mal interprétés et le besoin qu'ont les oisifs en arrivant au cercle d'épater par une nouvelle à sensation.

Je reste rêveur. Je crois plutôt qu'on a vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Sans la fermeté de Grawford, qu'on n'avait pas prévue, la nouvelle, peut-être, eût été exacte...

– Enfin, savez-vous ce qu'on me veut?

– Non, M. Grebs ne m'en a pas parlé encore. Comme je vous ai dit, je l'ai vu avant de quitter Aden. Heidin, c'est un brave homme, je l'aime beaucoup. Il m'a raconté votre histoire avec Abdi, et je viens d'apprendre que Adjì Nur est ici avec un autre de son espèce...

« A mon avis, dans cette affaire, ils ont eu un rôle, et celui que vous devinez. Pouvez-vous me donner quelques détails »

Je lui raconte alors tout au long les incidents de mon voyage sans omettre la découverte des caisses vides à Maït et la rencontre du boutre à ras Kansir.

– Vous me permettez de faire état de ce que vous venez de me dire?

– Mais je vous le raconte précisément pour cela, dis-je.

Le lendemain, je ne vois pas mon jeune polyglotte. Je ne sais que penser. Le soir venu, je suis incapable de dormir. Je passe tour à tour du pessimisme à l'optimisme avec des arguments également valables.

La matinée, qui pour moi commence à cinq heures du matin, se traîne interminable jusqu'à neuf heures, où la vie administrative anglaise débute.

Enfin, voilà mon jeune homme, rose, frais, l'air heureux derrière ses lunettes.

Il a vu M. Gebs, puis il a fait une petite enquête personnelle fructueuse. Enfin voilà le résultat :

M. Gebs lui a dit que deux indigènes, Adjì Nur et Ali Isman (dont Heidin lui avait parlé), étaient venus l'informer qu'un boutre à trois voiles³ avait débarqué des mitrailleuses et des munitions pour le *malmullah* à Maït.

Echange de radios. Deux navires *Minto* et *Juno*, en croisière du côté de Mascarte, reçoivent l'ordre de rallier le golfe d'Aden pour me rechercher et me capturer *coûte que coûte*.

– Votre déclaration spontanée au commandant Grawford au sujet des caisses de cartouches a éliminé ce qui aurait été une charge terrible contre vous. Enfin, et voici ce qui retarde l'affaire, c'est que les deux témoins ont disparu...

– Depuis, sans doute, qu'ils me savent vivant? ajouté-je. Probablement ces braves gens espéraient quelque mort subite...

Le jeune homme sourit, un peu gêné, et reprend, pensif :

– Au fond, c'est possible, le faux témoin perd contenance quand on le confronte... Ils ont préféré ne pas tenter l'épreuve.

– Qui « ils »? demandai-je.

– Mais les deux Somalis...

Je le regarde bien en face à travers ses verres concaves avec un sourire dans le genre de celui des augures.

Il finit par un sourire à son tour, de plus en plus gêné.

– Enfin... toutes les suppositions sont permises, quoique je ne comprenne pas bien ce qui...

– Ça n'a pas d'importance, ne cherchez pas. Mais que dit M. Gebs de cette disparition?

– Il est très contrarié et fait activement rechercher ces deux hommes. Il tient absolument à les

retrouver pour éclaircir cette affaire...

– Ça apprendra à M. Gebs ou aux « autres » à payer les figurants d'avance.

– Oh! vous supposez...

– Certes non, je ne *suppose* pas! Mais encore ceci est sans importance, ce qui importe, c'est de savoir quand la comédie finira.

A partir de cette conversation, je ne revis plus ce jeune administrateur.

Le *Minto* revint.

J'y retrouve avec joie mes amis et j'obtiens de revenir à bord en attendant la fin de cette interminable affaire.

Sur l'intervention du commandant, mes hommes sont relâchés durant la journée pour s'occuper de mon boutre fort endommagé.

Je puis les voir et j'apprends qu'aucun d'eux n'a été interrogé. Bien étrange quand on instruit une affaire de négliger l'interrogatoire de dix complices ou témoins...

Enfin, après vingt-huit jours, l'ordre arrive de me mettre en liberté.

Avant son départ, le commandant Grawford invite les autorités civiles à dîner à bord du *Minto*. N'ayant pas de smoking, je veux me dérober à cette corvée, mais Vincent insiste et me persuade qu'il est impossible que je ne vienne point.

Je serai, j'en suis sûr, absolument ridicule, seul dans mon costume kaki assez râpé. Mais je me résigne; après tout, que m'importent les opinions... Et surtout celles de M. Gebs!

Le grand salon d'honneur du *Minto* est décoré comme pour une fête, les autorités civiles arrivent dans d'impeccables tenues de soirée... mais *tous les officiers du bord sont habillés de kaki...* comme moi.

Le *Minto* me prend en remorque jusqu'à Djibouti, car j'ai renoncé à mon voyage à Makalla. J'entre au port pavillon flottant à la remorque de ce croiseur anglais.

Le commandant Grawford et Vincent, en grande tenue, vont rendre visite au gouverneur et présenter des excuses de l'amiral.

Pendant mon absence, presque aussitôt après mon départ, le bruit avait couru à Aden de mon exécution sommaire à Berberah.

Aussitôt que mon projet de voyage fut connu ainsi que l'itinéraire que j'allais adopter, l'Intelligence Service en profita pour faire faire une livraison d'armes au malmullah à Maït, et ses agents indigènes me dénoncèrent au gouverneur de Berberah comme en étant l'auteur. Celui-ci rendit compte de ces informations, et des ordres rigoureux lui furent donnés pour sévir énergiquement sur l'heure, *aussitôt que je lui serais amené.*

Le jeune homme polyglotte était porteur de la copie de la dépêche de von Holz et devait la

remettre au moment opportun pour m'envoyer plus sûrement devant le peloton. Ce bien bon jeune homme était le lieutenant du major Lawrence, sans doute son élève. On aurait ensuite reconnu l'erreur, j'aurais été un martyr du devoir, et ma veuve aurait été indemnisée décentement, car dans ces circonstances le gouvernement anglais est irréprochable!

Mais je n'aurais plus été là. C'était le principal. Le dernier mot serait resté à John Bull.

Le refus de me livrer, le jour de mon arrivée à Berberah, embrouilla toute l'affaire et la compromit irrémédiablement en donnant le temps au gouverneur de Djibouti de me réclamer (il attendit quatre jours... à cause d'une fête).

Après ce coup manqué, on escamota les témoins. Il ne restait plus que leurs déclarations mensongères, cause de tout le mal. Le bon jeune homme fut alors chargé d'arranger les choses en venant sous ma tente me faire prendre des vessies pour des lanternes. Quant à Gebbs, je crois qu'il ne comprit jamais le rôle qu'on lui faisait jouer. Il était à n'en pas douter de très bonne foi.

Je n'ai connu ces détails que plus tard, et l'existence de la dépêche me fut révélée seulement en 1927, au sujet d'une autre affaire où ce document faillit m'être plus funeste encore.

Un an après les événements que je viens de conter, je recevais du fond du golfe Persique une lettre que je conserve comme un précieux souvenir. Elle était de Vincent sur le papier à lettre du *Minto*.

En terminant, il disait :

... Nous *expions nos péchés* dans le coin le plus chaud et le plus exécrable du monde, mais le commandant et moi ne regrettons rien, car il nous eût été trop douloureux de terminer où l'honneur prime tout, en laissant accomplir une chose injuste... peut-être une infamie.

Je ne sais pas où sont actuellement ces deux hommes de cœur, mais s'ils lisent un jour mon livre qu'il leur porte l'hommage de mon amitié fidèle et de toute ma reconnaissance.

Je leur dois la vie, et mes enfants, eux aussi, garderont ces deux noms dans leur cœur.

¹ *Yaouled*: mot incorrect par lequel les Européens désignent un jeune indigène: un c Yaouled et qui vient de Ya Ouled (dis donc, enfant!) par quoi on interpelle.

² Fissa : vite.

³ Le Fat el-Rahman, en plus de sa grande voile et de son artimon, avait un foc, ce qui n'existe sur aucun boutre de la région, ce qui est par conséquent un signalement très net.